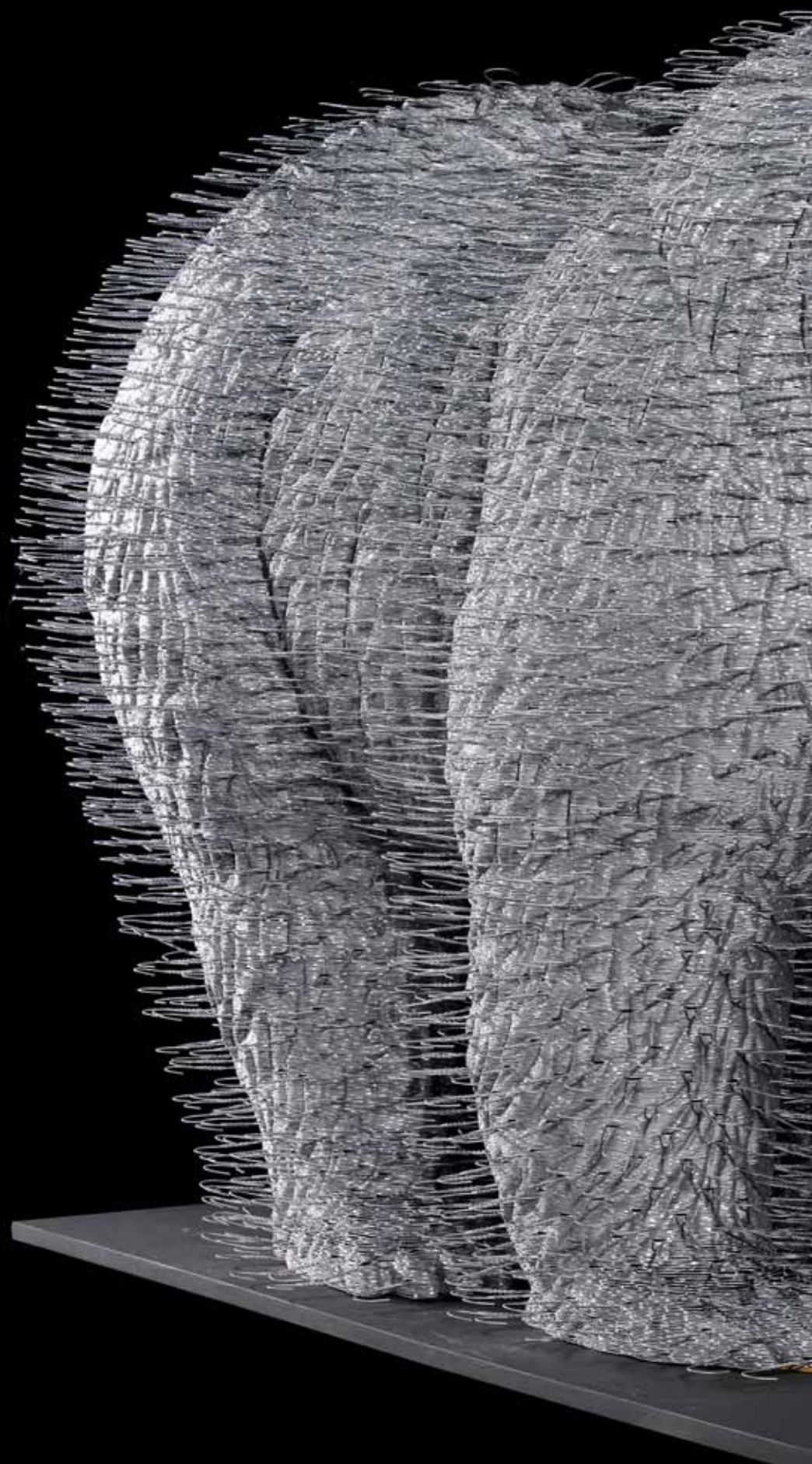


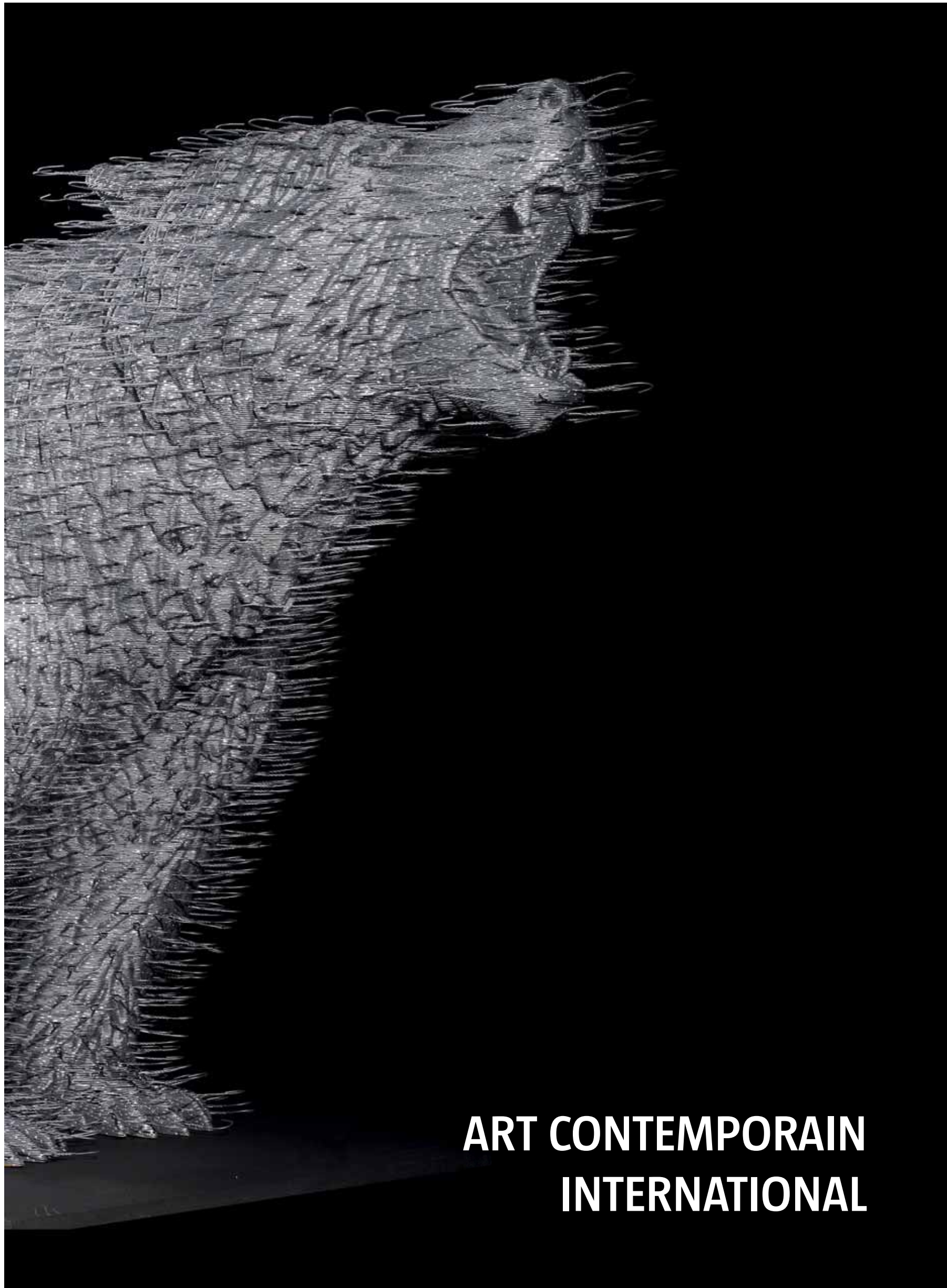
CMOOA

COMPAGNIE MAROCAINE DES ŒUVRES ET OBJETS D'ART



ART CONTEMPORAIN INTERNATIONAL
CASABLANCA SAMEDI 24 MARS 2012 À 17 HEURES





**ART CONTEMPORAIN
INTERNATIONAL**



MERIEB BERRADA

Responsable junior
art moderne et contemporain
*Junior Manager
contemporary & modern art*
Tél. 00 212 (0)6 61 56 97 69
meriem.berrada@cmooa.com



FARID GHAZAOU

Directeur de CMOOA
Ventes Aux Enchères
*Director of CMOOA
Ventes Aux Enchères*
Tél. 00 212 (0)6 61 19 00 22
farid.ghazaoui@cmooa.com



AMAL EL FOUNTI

Chargée de mission
Project manager
Tél. 00 212 (0)6 61 34 46 54
amal.elfounti@cmooa.com



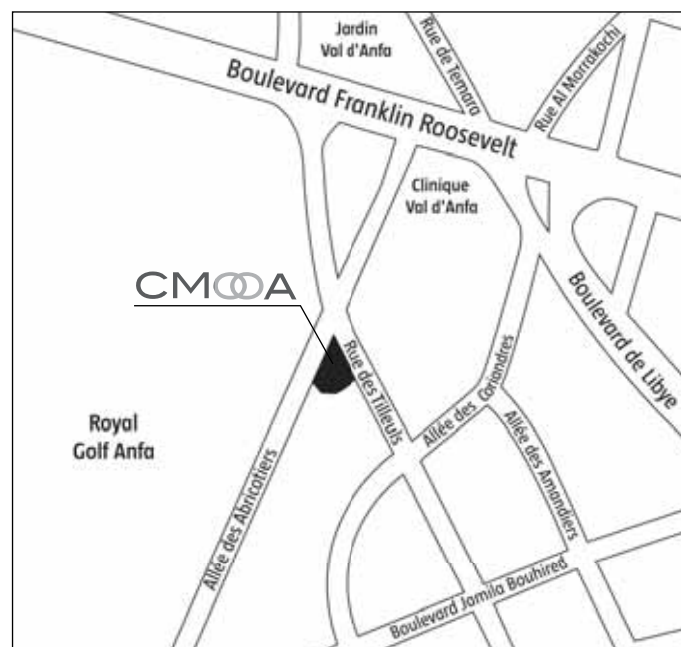
FRANÇOISE CASTE-DEBURAUX

Commissaire-Priseur à Paris
Auctioneer in Paris

CMOOA
CONSEIL - ESTIMATION - VENTE AUX ENCHÈRES

SIÈGE ART HOLDING MOROCCO

6, angle rue des Tilleuls et rue des Abricotiers
Anfa, Casablanca, Maroc
Tél : + 212 5 22 95 31 90 à 95
Fax : + 212 5 22 39 85 54
E-mail : cmooa@cmooa.com
Sites : www.cmooa.com / www.cmooa.auction.fr



Pour enchérir en personne

Si vous souhaitez participer à la vente en personne, il faudra vous enregistrer au préalable auprès de notre personnel qui vous remettra une raquette numérotée (ou « paddle ») avant le début de la vente. Lors de votre enregistrement, nous vous saurons gré de bien vouloir présenter une pièce d'identité, qui vous sera restituée à l'issue de la vente.

Pour enchérir, il vous suffira alors de lever votre raquette numérotée et ce, de manière bien visible, afin que le commissaire-priseur puisse valider votre enchère. Soyez attentifs à ce que le numéro cité soit bien le vôtre. Le cas échéant, n'hésitez pas à préciser à voix haute et intelligible votre numéro et le montant de votre enchère.

Nous vous remercions par avance de bien vouloir déposer votre raquette numérotée auprès du personnel concerné à la fin de la vente.

Les factures seront bien entendu établies au nom et à l'adresse de la personne enregistrée.

To bid in person

If you wish to personally take part in the sale, you should register before the auction with our staff who will deliver a numbered paddle to you. When registering, we would be grateful to you for supplying an identity card, which will be returned to you at the end of the sale.

In order to bid, you will need to raise your numbered paddle in evidence, so that the auctioneer can validate your bid. Please be careful and make sure the mentioned number is truly yours. In that event, do not hesitate to give your number and the amount of your bid in a loud and intelligible voice.

Thank you in advance for giving your numbered paddle to our qualified staff at the end of the sale.

Invoices will of course be drawn up with the name and the address of the registered person.



ART CONTEMPORAIN INTERNATIONAL

CASABLANCA, SIÈGE ART HOLDING MOROCCO

Samedi 24 mars 2012 à 17 h 00

Saturday, March 24, 2012 at 5.00 pm

Commissaire-Priseur à Paris

Auctioneer in Paris

FRANÇOISE CASTE-DEBURAUX

Directeur de CMOOA Ventes aux Enchères

Director of CMOOA Ventes aux Enchères

FARID GHAZAOU

Responsable junior art moderne et contemporain

Junior manager modern and contemporary art

MERIEM BERRADA

Chargée de mission

Project manager

AMAL EL FOUNTI

EXPOSITIONS PUBLIQUES

PUBLIC EXHIBITION

SIÈGE ART HOLDING MOROCCO

6, angle rue des Tilleuls et rue des Abricotiers
Anfa, Casablanca, Maroc

DU LUNDI 19 AU VENDREDI 23 MARS 2012

DE 9 H 00 A 12 H 30 ET DE 14 H 30 A 19 H 00

MONDAY, MARCH 19 TO FRIDAY, MARCH 23

FROM 9.00 AM TO 12.30 PM AND FROM 2.30 PM TO 7.00 PM

Chers amis amateurs,

La mise en place d'une vente d'art contemporain international est un défi lourd et stimulant à la fois, en ce qu'il requiert un travail important de recherche et de sélection des œuvres d'art en amont. Ce travail poursuit le double objectif de proposer des pièces de qualité liées par une même thématique, et de les marier harmonieusement à d'autres œuvres en vue de raconter plusieurs histoires artistiques.

Au Maroc, notre patrimoine historique aidant, cet exercice est d'autant plus ardu que notre regard est guidé par un esthétisme plusieurs fois centenaire.

Ainsi, nous avons fait le pari de présenter une sélection d'œuvres d'art hors normes, bien que certaines aient déjà été vues ou entraperçues à Marrakech Art Fair, et remporté l'adhésion d'un large public.

Ce catalogue vous transportera au cœur de l'Afrique, de son image, de sa joie et de ses douleurs, pour revenir à des questions plus globales telles que la représentation de la violence, du corps, de notre identité et des doutes qui nous habitent. Car l'art contemporain se veut une fidèle représentation de ce que nous sommes, de nos interrogations, de nos sociétés et de notre avenir.

Comme pour coller au près plus de la réalité de notre temps, l'esthétisme récurrent qui se reflète dans les œuvres proposées prend souvent les objets de notre quotidien comme point de départ pour construire une nouvelle vision propre à chaque artiste. Des perceptions certes différentes, mais qui se rejoignent dans le caractère universel des problématiques abordées.

Partager ensemble cette expérience inédite à Casablanca, c'est aussi prouver que nous sommes ouverts à notre art contemporain et à l'écoute du monde qui nous entoure.

Amitiés,

FARID GHAZAOUI

Directeur de CMOOA Ventes Aux Enchères

Dear friends of art,

Holding an international contemporary art auction presents a challenge that is heavy yet stimulating, in that it requires extensive research and the careful preselection of the works of art presented. These efforts are made with the dual objective of proposing works of quality that share a common theme, and to find the harmony amongst them to better tell their stories.

In Morocco, our significant historic heritage makes this challenge all the more difficult since our eyes are guided by a centuries-old esthetics.

Thusly, we have taken the gamble of presenting a selection of work that is out of the ordinary, though some pieces were brought to attention at the Marrakech Art Fair, where they were appreciated by a large audience.

This catalogue will take you into the heart of Africa, its image, its joy and pain, to consider questions of global concern such as the representation of violence, the body, our identity and the doubts which we hold in our hearts. Because Contemporary Art should be a true representation of what we are, of our interrogations, of our societies and of our future.

As if to hold more closely the reality of this moment in time, the recurring estheticism reflected in these works often takes everyday objects as a starting point to build a new vision, unique to each artist. These perspectives are all different from each other, but they meet up in the universality of the issues raised.

In sharing this groundbreaking experience, we prove that we are open to the experience of contemporary art, and attentive to the world that surrounds us.

Best Regards,

FARID GHAZAOUI

Director of CMOOA Ventes aux Enchères

Dans « Love supreme », l'artiste appose la carte de l'Afrique réalisée à partir de néons de couleur bleue, sur une fenêtre entrouverte. Comme une lueur d'espoir, cette fenêtre semble suggérer une ouverture possible sur le monde, annonçant peut-être la fin des conflits et la paix entre les peuples. A ceci près qu'un détail vient contrebalancer ce tableau idyllique : le choix du fond sombre de la fenêtre semble émettre un doute quant à la réalisation de ce qui apparaît dès lors comme une utopie. Cette œuvre s'inscrit dans la continuité de son projet intitulé « Bricoler l'incurable » où il développe un travail en forme de perpétuel recommencement. Ce titre est la clé de voûte de son imaginaire, situé entre fiction et réalité. Il bricole effectivement, lorsqu'il déclare vouloir « simplement construire un espace de possibles », en n'hésitant pas à déconstruire et permuter ses propres œuvres. Les dispositifs dont il use pour ce faire prennent la forme d'installations complexes où la lumière a la part belle, combinant néons, dessins, vidéos, photographies, sculptures ou objets *readymades*, et sont simultanément des plateformes de travail et des lieux d'exposition. Ces arrangements nommés « détails » sont provisoires : fragments prêts à être remis en jeu, ils fournissent l'image d'une réalité insaisissable dans sa totalité et sa complexité. Préférant construire, comme il le dit, « plutôt des espaces à vivre qu'à voir », Mohamed El Baz est un activateur de combinaisons visuelles et existentielles inédites. En affirmant bricoler, il décompose et recompose les frontières plastiques et humaines à travers son vécu et sa réflexion sur l'art, opérant une mise à plat des productions et symboles des différentes cultures par le traitement minimaliste qu'il leur inflige. Minant tout effet ethnocentriste, son art tente de mettre en lumière des différences qui fondent la naissance d'une pluralité culturelle consciente.

In "Love Supreme", the artist places the map of Africa in blue neon on a half-opened window. Like a glimmer of hope, this window seems to suggest a possible opening on the world, perhaps announcing the end of conflicts and peace between the peoples. However, if we look closer, a detail casts a shadow over this idyllic picture: the choice of the window's dark background seems to express doubts as to the fulfillment of what seems to be a utopian dream. This work is part of his project "bricoler l'incurable" (tinkering the incurable) where he developed a work in the form of an endless beginning. This title is key to his imaginary, halfway between fiction and reality. He indeed is "tinkering", when he says he wants to "simply build a space of possibilities", as he does not hesitate to deconstruct and switch around his own works. In doing so, he uses complex installations where the light takes pride of place, combining neon lights, drawings, videos, photographs, sculptures and readymade artifacts, which are at the same time working platforms and exhibition venues. These arrangements named "Details" are provisional: these fragments ready to be brought into play again convey the image of an elusive reality in both its entirety and complexity. As he would rather build, as he says, "living spaces instead of viewing spaces..." Mohamed El Baz is an activator of unprecedented visual and existential combinations. By claiming to be "tinkering", he breaks down and reconstructs the plastic and human borders through his experiences and reflections on art, reviewing from scratch the works and symbols of the different cultures through the minimalist processing he inflicts upon them. Undermining any ethnocentric effect, his art attempts to highlight the differences that underlie the emergence of a conscious cultural plurality.

001

MOHAMED EL BAZ (NÉ EN 1967)

LOVE SUPREME, 2007

Série « Bricoler l'incurable »

Photographie couleurs, néons, bois et peinture murale

180 x 120 cm

60 000 / 80 000 DH

5 400 / 7 200 €



David Reimondo est, depuis toujours, fasciné par le corps biologique et sa représentation. Dans son travail, l'artiste italien répond aux dilemmes du questionnement sur soi et de la représentation, en créant des tableaux vides de toute présence humaine. Vidés de leur substance, les contenants mis en scène renforcent l'idée de l'existence de l'homme à travers son appartenance socio-ethnique. Seule l'apparence, ou la trace humaine, est évoquée en filigrane. Dans son atelier milanais, l'artiste, aidé de trois assistants, passe ses journées à placer des lamelles de papier aluminium sur des tranches de pain de mie pour protéger à certains endroits la matière de la cuisson ou de la brûlure qu'il lui inflige avant d'agencer et de figer le tout dans de la résine biologique. L'heureuse association de ce procédé original avec ses interrogations sur le monde permet à David Reimondo de produire une œuvre gigantesque à partir de l'infinitésimal. Symbole religieux du corps humain, le pain dont il assemble minutieusement les tranches, permet à l'artiste de reconstituer une vue globale sur le monde et de zoomer jusqu'à sonder au plus profond de l'être humain. D'une grande force esthétique et d'une grande légèreté visuelle à la fois, le travail de David Reimondo fait preuve d'une maîtrise technique rarement égalée à ce jour, faisant de lui un artiste incontournable de la scène contemporaine internationale.



002

DAVID REIMONDO (NÉ EN 1972)

AFRICA, 2008

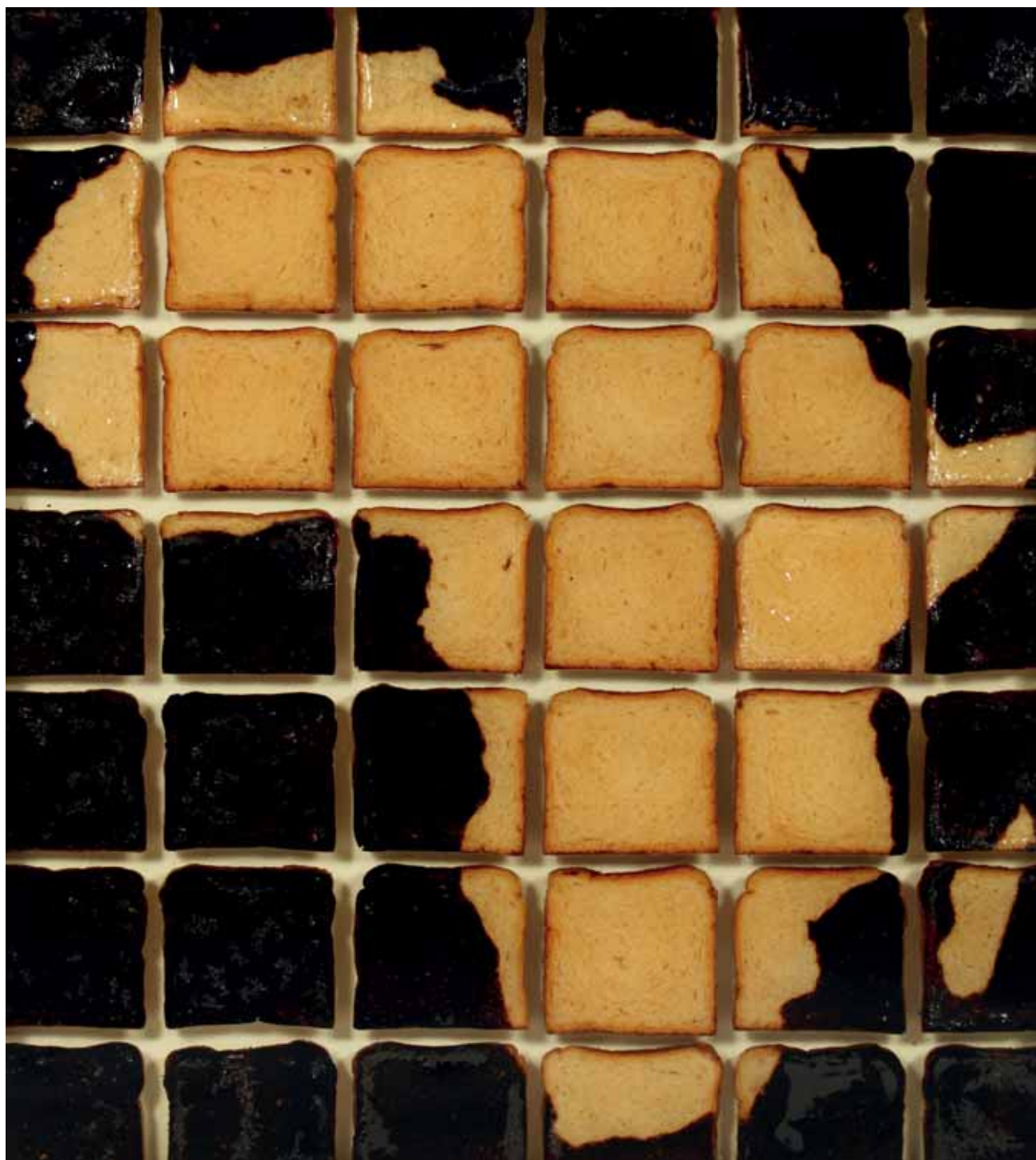
Toasts grillés figés dans de la résine. Signée et datée au dos
83 x 76 cm

100 000 / 110 000 DH

9 000 / 10 000 €

002

David Reimondo has always been fascinated by the biological body and its representation. In his work, this Italian artist addresses the dilemmas of self-questioning and representation, by creating canvases devoid of human presence. Deprived of their substance, the images represented strengthen the idea of the existence of men through their socio-ethnic belonging. Only the appearance, or human trace, is implicitly evoked. In his studio in Milan, the artist, helped by three assistants, spends his days covering some parts of bread slices with the appropriate aluminum mask to protect them from the toasting or burning he inflicts upon them before arranging and solidifying the whole into biological resin. Combining this original process with his questioning on the world makes it possible for David Reimondo to produce a huge work from what's infinitesimal. A religious symbol of the human body, the bread whose slices he assembles thoroughly, enables the artist to rebuild an overall vision of the world and then to zoom in upon the deepest of the human being. Both very esthetic and visually light, the work by David Reimondo shows a rarely equaled technical mastery, that makes him an incontrovertible artist of the international contemporary scene.



003

003

DAVID REIMONDO (NÉ EN 1972)

AFRICA NERA, 2008

Toasts grillés figés dans de la résine. Signée et datée au dos
83 x 76 cm

100 000 / 110 000 DH

9 000 / 10 000 €

William Wilson se passionne pour l'art et son impact sur les sociétés. Né en France, de mère orléanaise et de père togolais, il part pour la première fois en Afrique, adolescent, découvrir la terre de ses ancêtres. Le tournant est radical : sa propre histoire surgit et lui donne l'idée de transcender le lourd passé de l'esclavage grâce aux différents médiums (pastel, peinture, sculpture) qu'il a appris à maîtriser en autodidacte. Ses œuvres très colorées, sont autant de métaphores pour dénoncer la traite négrière et revenir sur l'histoire du continent africain. Comme pour montrer que notre passé est toujours primordial pour appréhender l'horizon, l'artiste réalise un travail didactique permettant de comprendre en toute objectivité les notions d'identité et de métissage culturel et populaire. « L'Océan Noir » est une installation composée de 18 tentures en appliqués de tissus, collages textiles rebrodés réalisés à Abomey. Ces fresques relatent l'histoire reliant les ancêtres africains de l'artiste à ses ancêtres européens à travers les siècles. Le voyage de William Wilson entre ses différentes cultures prend une charge symbolique d'autant plus forte que les 18 tentures ont été exposées dans de prestigieux musées à travers le monde. L'ensemble de l'œuvre retrace ainsi l'histoire du commerce triangulaire, de sa genèse jusqu'à son abolition, du XV^{ème} siècle à nos jours.



004

WILLIAM WILSON (NÉ EN 1952)

L'OCÉAN NOIR (SÉRIE 2), 2008

Textiles appliqués

Ensemble de 18 tentures de 100 x 160 cm chacune

300 000 / 350 000 DH

27 200 / 31 800 €

Une sélection de 6 des 18 tentures est présentée dans ce catalogue

This catalog includes 6 out of 18 draperies

004

William Wilson has a passion for art and its impact on societies. Born in France, with a mother from Orleans and a Togolese father, he went to Africa, to discover the land of his ancestors. A radical shift: his own history emerges and gives him the idea to transcend the painful legacy of slavery thanks to the various media (pastel, painting, sculpture) which he learned how to master as an autodidact. Most of his very colored works are metaphors to denounce the slave trade and look back at the history of the African continent. As to show that our past is of primary importance for dealing with the future. A didactic work, enabling to understand objectively the concepts of identity, as well as cultural and popular mixing. "L'Océan Noir" (The Black Ocean) is an installation made up of 18 hangings in applied fabrics, embroidered textile collages made in Abomey. These frescos tell the history connecting the artist's African ancestors with his European ancestors through the centuries. The highly symbolic significance of William Wilson's travel between his various cultures is enhanced by the fact that these 18 hangings were exhibited in many prestigious museums worldwide. The set of hangings traces the history of triangular trade, from its genesis until its abolition, from the 15th century up to nowadays.







Témoignant du lendemain de la décolonisation, les photos de Jean Depara immortalisent le nouveau souffle de la population face à l'éclatement des frontières, de la discrimination et des restrictions de libertés. C'est ainsi que le photographe, désormais sorti de son studio, livrera un concentré de l'âge d'or de Kinshasa où, de 1950 à 1970, la nuit kinoise vibrat de milliers de boîtes de nuit, de dancings et de bars en plein air.

Outre le photographe de studio du célèbre « Studio Malick », Malick Sidibé sera surtout le reporter et le portraitiste de la population africaine, notamment des jeunes bamakois, à travers des clichés en noir et blanc, empreints de gaieté et d'authenticité. De ses reportages de proximité, Sidibé rapporte des images simples, pleines de vérité et de complicité. Une insouciance et une spontanéité, une ambiance de fête, de jeux, de rires, de vie se dégagent de ses photos.

Witnessing the aftermath of decolonization, Jean Depara's photographs immortalize the new life of a people without borders, discrimination or restriction of their individual freedom. Having left his studio, the photographer delivered concentrated images of Kinshasa's golden age where, from 1950 to 1970, Kinshasa nights vibrated with thousands of nightclubs and sidewalk bars.

Apart from being the studio photographer of the well-known "Studio Malick", Malick Sidibé became the reporter and portraitist of the African population, and especially of young people in Bamako, with his black and white cheerful and authentic snapshots. From his proximity reports, Sidibé brought back simple images, full of truth and complicity. These carefree and spontaneous photos offer a festive atmosphere of game, laughter and life.



005

JEAN DEPARA (1928-1997)

LEOPOLDVILLE LA NUIT, 1959

Tirage argentique sur papier baryté

Signé, titré et daté en bas à droite

40 x 50 cm

50 000 / 60 000 DH

4 500 / 5 400 €

005

006
MALICK SIDIBÉ (NÉ EN 1935)
 NUIT DE NOËL, 1963
 Tirage argentique sur papier baryté
 Signé, titré et daté en bas à gauche
 120 x 120 cm
 60 000 / 80 000 DH
 5 400 / 7 200 €



006



007

007
MALICK SIDIBÉ (NÉ EN 1935)
 DANSEZ LE TWIST, 1965
 Tirage argentique sur papier baryté
 Signé, titré et daté en bas à gauche
 120 x 120 cm
 60 000 / 80 000 DH
 5 400 / 7 200 €

« La couleur est la vie, tout ce qui nous entoure, ce que nous vivons. Tout le monde est couleur, tout le monde a une couleur. J'ai fait un tableau intitulé « J'aime la couleur », une façon à moi de combattre le racisme. Enfant, j'ai entendu des choses que je n'arrive toujours pas à comprendre : il y a des gens qui auraient des couleurs et des gens qui n'en auraient pas. Ça dépasse l'entendement ! Il faut revoir la notion de couleurs. C'est mon combat. »

C'est en ces termes que Chéri Samba nous parle de l'œuvre « J'aime la couleur », où l'artiste a choisi de superposer un autoportrait sur des couleurs chaudes et puissantes. Dénuée de perspective, la profondeur n'est ici suggérée que par l'opposition entre couleurs chaudes et couleurs claires. Assortie d'une bulle de bande dessinée, « J'aime la couleur » n'est pas sans rappeler l'art de rue et le dessin populaire qui ont marqué la formation de l'artiste. Une composition au style minimaliste, une palette chromatique riche, un format monumental, autant d'éléments caractéristiques qui en font l'une des œuvres majeures de l'artiste. Entre vraie et fausse naïveté mais toujours avec humour, la satire sociale est toujours à l'œuvre chez Chéri Samba qui puise ses sujets dans son environnement immédiat, en observateur minutieux de la société contemporaine. Il décline ses thèmes de prédilection en invitant dans ses toiles des personnages d'une très grande expressivité, souvent porteurs d'un message moralisateur. Ainsi, il aborde tour à tour les problèmes de santé et d'hygiène, la lutte contre le sida, les affres de la vie conjugale, la prostitution et ici le racisme, dans des tableaux qui s'apparentent à des affiches pour des campagnes de sensibilisation. La force de sa peinture réside indubitablement dans l'art d'aborder des problématiques controversées en partant des paradoxes que l'on retrouve dans les pays en développement.

"Color is life, everything that surrounds us, what we live. Everyone is color, everyone has a color. I made a painting entitled "J'aime la couleur" (I like the color), a way for me to fight racism. When I was a child, I heard things which I still do not get to understand: there are people who have a color and people who don't. This is beyond belief! The concept of colors has to be reviewed. It is my struggle."

This is how Chéri Samba speaks about the work "J'aime la couleur", in which the artist has chosen to superimpose a self-portrait on warm and powerful colors. Without perspective, the depth is only suggested here by the opposition between warm and light colors. Using a speech bubble, "J'aime la couleur" (I like the color) recalls the street art and popular drawing that marked the artist's training. A minimalist composition, a rich chromatic pallet, a monumental dimension ; all of these characteristic features make it one of the major works by the artist. Halfway between true and distorted naivety but always with humor, social satire is at work in the paintings of Chéri Samba, who draws his subject matters from his immediate environment as a meticulous observer of contemporary society. He breaks down his favorite topics by inviting on to his canvases highly expressive characters, often with a moralistic message. Thus, he addresses in turn the issues of health and hygiene, the fight against AIDS, the torments of married life, prostitution and racism, in paintings that look like posters for public awareness campaigns. The strength of his painting undoubtedly lies in the art of dealing with controversial issues based on the paradoxes that are found in developing countries.



008

008

CHÉRI SAMBA (NÉ EN 1956)

J'AIME LA COULEUR, 2012

Acrylique et paillettes sur toile

Signée et datée en bas à droite

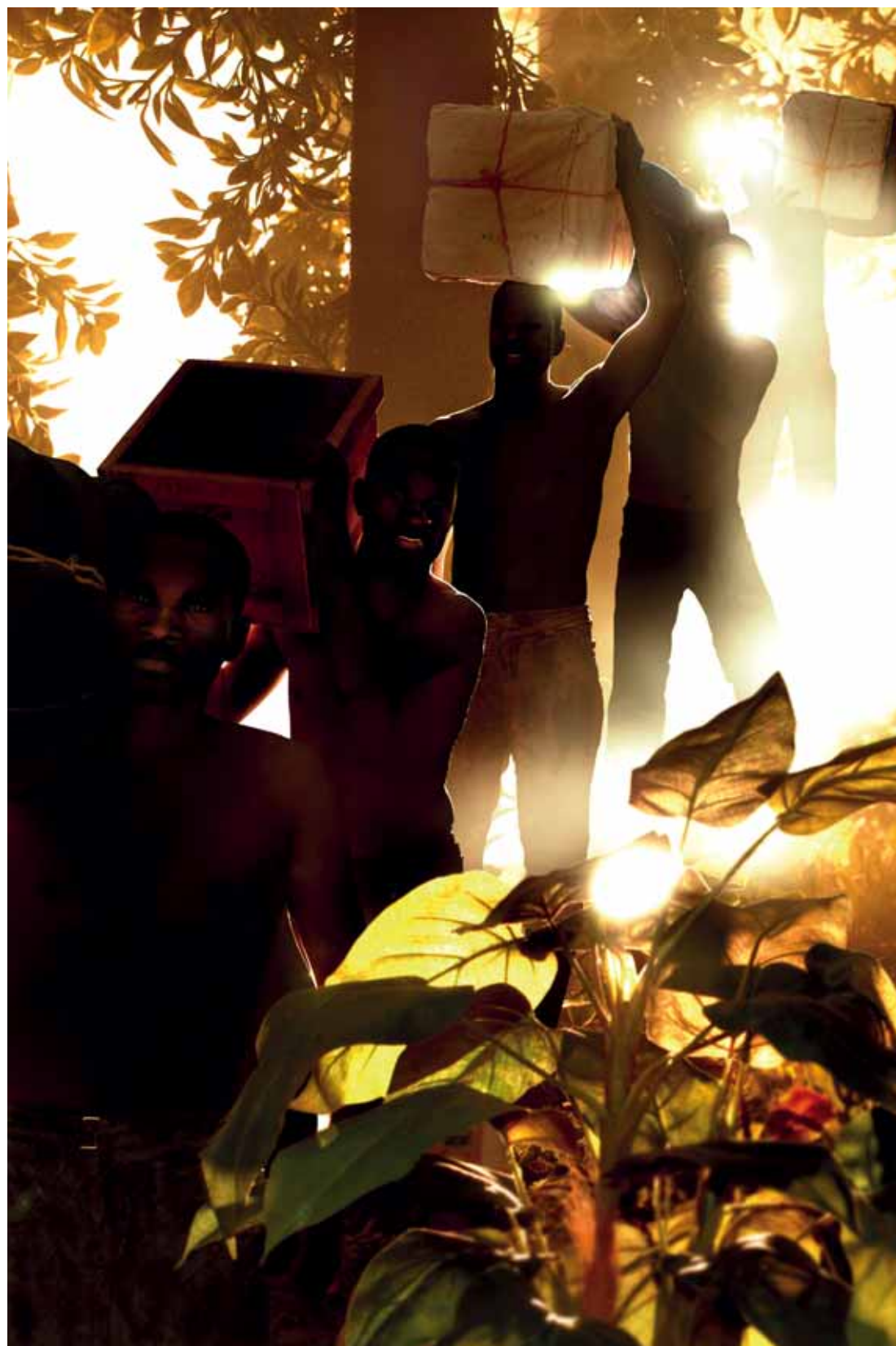
135 x 200 cm

550 000 / 650 000 DH

49 500 / 58 500 €

Tout commence par une fascination. Celle de Jasper De Beijer face au sujet qu'il puise le plus souvent dans des sources historiques où l'affrontement entre les différentes cultures participent de la création d'un monde nouveau, d'une nouvelle réalité. A partir de là, surgit un besoin irréprensible pour l'artiste, celui de reconstituer la scène représentée de manière à laisser son propre témoignage. S'ensuit une série de manipulations frénétiques dans un seul et même objectif : celui de reconstruire le passé.

It is all about a fascination. That of the artist towards the source material he mostly finds in historical materials where confrontations between worlds or cultures create a new world, a new reality. From that moment rises the artist's need to recreate the scene, and in so doing to leave his own testimonial. Follows on a series of frantic manipulations with one goal: rebuilding the past.



009
JASPER DE BEIJER
(NÉ EN 1973)
THE CARAVAN #04, 2005
Série « the devil drives »
Tirage C-print
Édition 3/5 + une épreuve d'artiste
Signé et daté au dos
97 x 72 cm
35 000 / 40 000 DH
3 200 / 3 600 €

009



O10

O10

JASPER DE BEIJER (NÉ EN 1973)

OTABENGA #09, 2009

Série « Udongo »

Tirage C-print. Édition 3/7 + une épreuve d'artiste. Signé et daté au dos

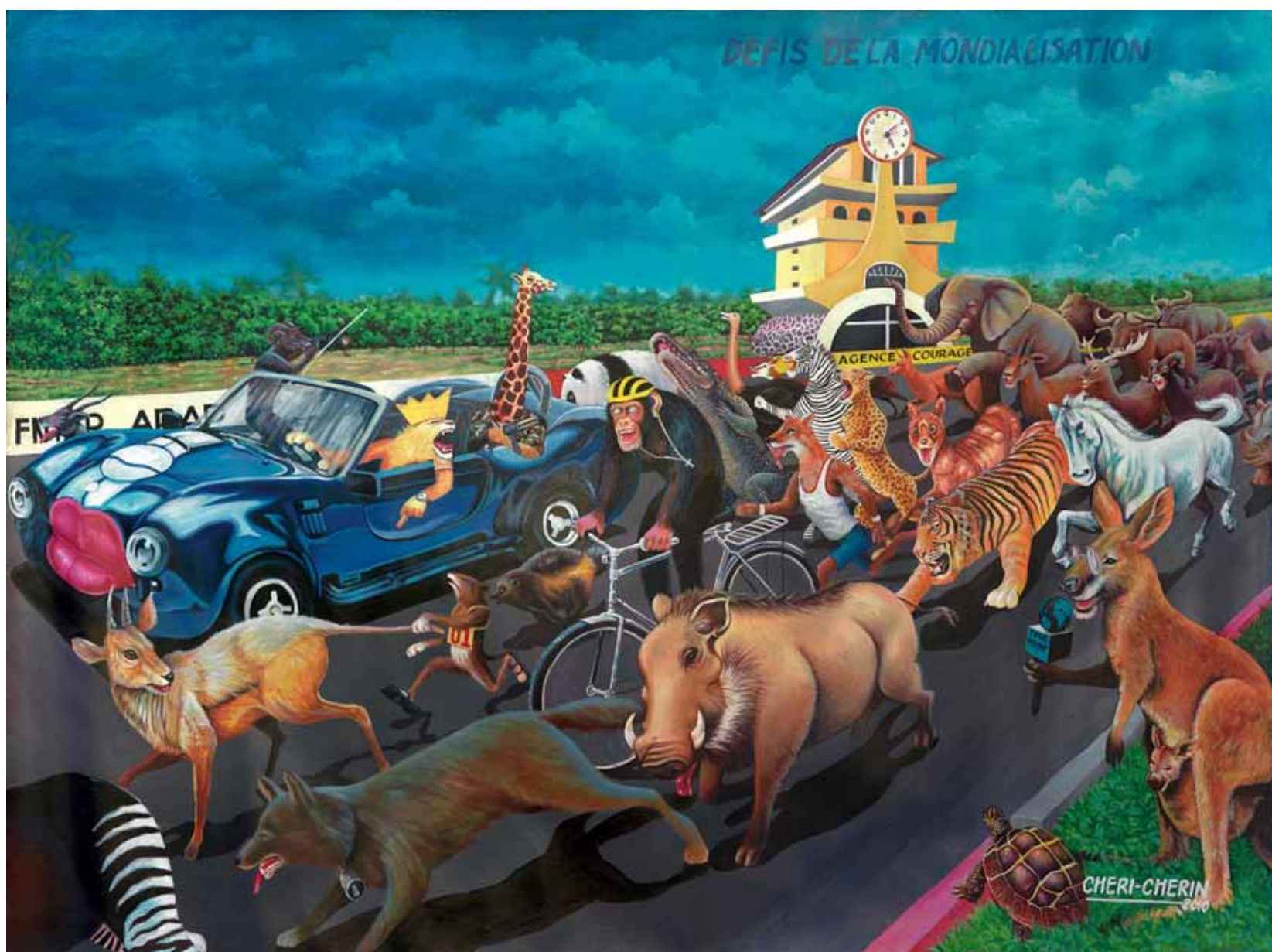
174 x 124 cm

70 000 / 80 000 DH

6 300 / 7 200 €

« Les défis de la mondialisation », c'est avec ce titre qui sonne comme un slogan que Chéri Chérin a décidé de représenter les revers de la mondialisation avec cet humour corrosif qui le caractérise. Dans ce tableau, l'artiste met en scène le pillage de toutes les ressources africaines : lions, girafes, singes, rhinocéros et éléphants, toute la faune africaine a pris la fuite dans une course effrénée.... Une palette chromatique privilégiant les couleurs lumineuses et vives, une aisance du trait, une vivacité de la composition, le tout conjugué à une mise en scène allégorique permettent à l'artiste d'accéder au plus grand nombre. En effet, c'est dans le peuple que sa peinture figurative et narrative puise ses racines et c'est tout naturellement à lui qu'il la destine. Entre discours politique et art naïf, Chéri Chérin nous offre ici une vision caricaturale et humoristique de la mondialisation vue par les africains. Peintre de l'actualité, Chéri Chérin décortique l'actualité internationale et nous intègre dans sa propre interprétation des faits et situations. Une interprétation à l'africaine bien sûr, avec cette spontanéité qu'il met au service d'un art engagé, soucieux de contrebalancer les discours officiels. C'est ainsi que ce peintre populaire devient maître dans l'art de la communication engagée, dénonçant un monde où l'opportunisme et la comédie voudraient primer sur les vraies valeurs. D'observateur privilégié de la vie à Kinshasa, Chéri Chérin a su étendre son regard au-delà du continent africain pour s'intéresser aux problématiques qui affectent la planète entière, toujours avec ce sens du spectacle qui caractérise son travail: qu'il représente des scènes de la vie quotidienne en Afrique ou qu'il s'attaque à des sujets d'envergure internationale, c'est avec la même verve caustique qui parle au plus grand nombre et qui fait de sa peinture un art « universel ».

"Les défis de la mondialisation" (The challenges of globalization), it is with this slogan-like title that Chéri Chérin has decided to represent the downside of globalization with his own corrosive humor. In this painting, the artist stages the plundering of all African resources: lions, giraffes, monkeys, rhinoceros and elephants, all the African fauna has escaped in an unrestrained race.... A chromatic universe favoring bright and warm colors, precise brushwork, and an intense composition, in an allegorical setting which makes it possible for the artist to reach out to the greatest number. Indeed, his figurative and narrative painting draws its roots in the people, and so is naturally intended for them. Halfway between political speech and naïve art, Chéri Chérin offers here a caricatural and humoristic vision of globalization as seen by African people. A painter of his time, Chéri Chérin dissects current events and integrates us in his own interpretation of facts and situations. An African interpretation of course, with a spontaneity at the service of art committed to opposing official speeches. Thus, this popular painter has become a master in the art of committed communication, denouncing a world where opportunism and comedy would like to take precedence over true values. A privileged observer of life in Kinshasa, Chéri Chérin has succeeded in extending his glance beyond Africa and taking an interest in global issues, with a sense of theater which is emblematic of his work. Whether he represents everyday life scenes in Africa or addresses international matters, it is with the same caustic eloquence that speaks to many, making his painting a "universal" art.



O11

O11

CHÉRI CHÉRIN (NÉ EN 1955)

LES DÉFIS DE LA MONDIALISATION, 2010

Acrylique et huile sur toile

Signée et datée en bas à droite

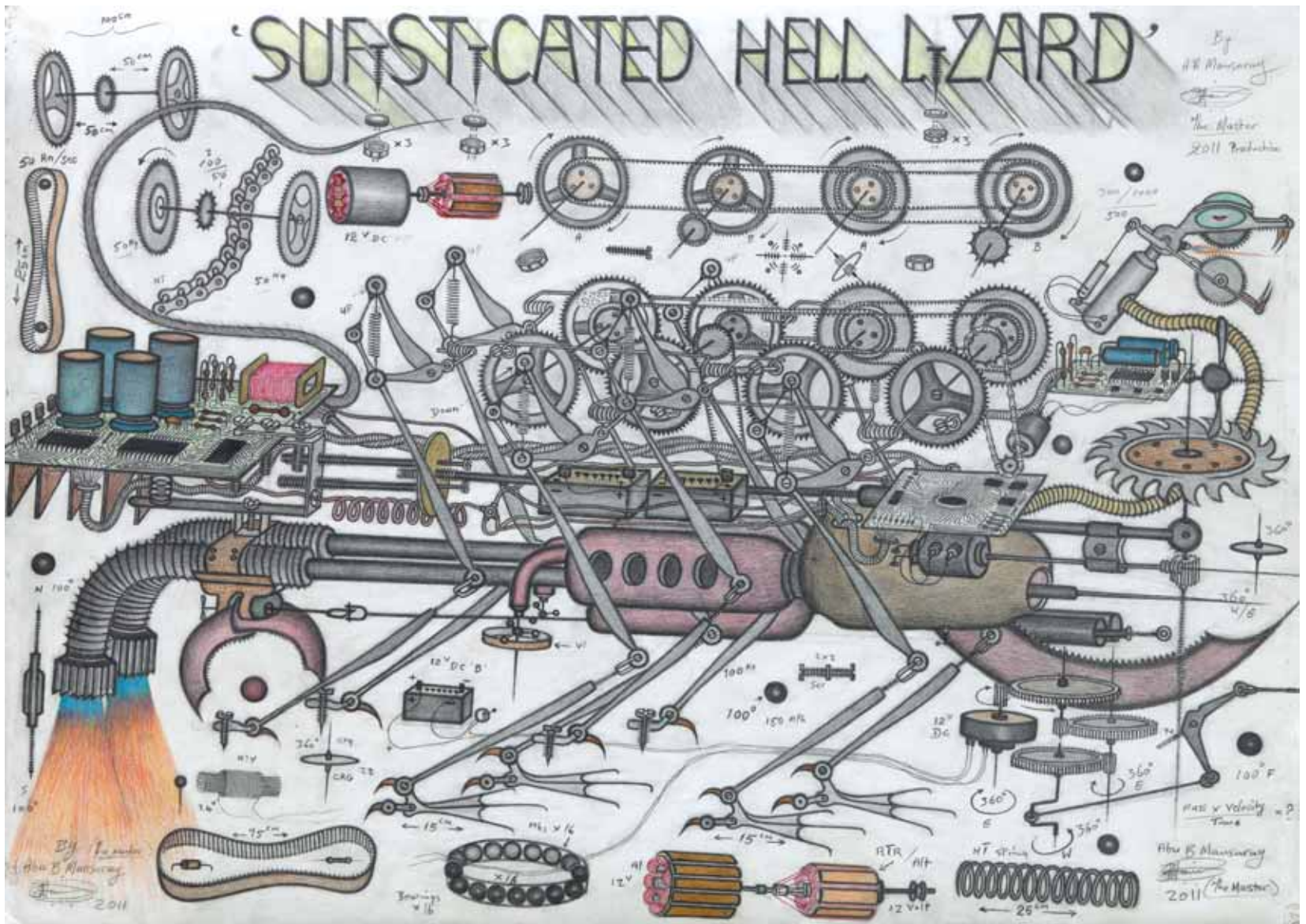
150 x 200 cm

120 000 / 140 000 DH

10 900 / 12 700 €

22 | CASABLANCA, 24 MARS 2012

The creative approach of Togolese Abu Bakarr Mansaray draws its origins from a very common method in Central Africa which is manufacturing decorative objects or iron wire toys. From this accurate and meticulous process, Mansaray adopts a more technical approach, taking an interest in the mechanics of systems and machineries he draws from the manuals of chemistry, physics, electronics, mathematics and proclaims himself "Professor". Result, extraordinary lead and color pencil drawings made of calculations, masterplans and elaborate mechanisms coming with explanatory comments. Incredible futuristic machines with a complex operation are thus created, symbolizing the sophistication of today's world.



013

013

ABU BAKARR MANSARAY (NÉ EN 1970)

SUFISTICATED HELL LIZARD, 2011

Stylo bille, crayons de papier et crayons de couleur sur papier

Signé et daté en bas à droite et à gauche

60 x 85 cm

80 000 / 90 000 DH

7 200 / 8 200 €

Dans « Le concours de la sape », Pierre Bodo nous transporte dans un univers fantastique et symbolique qu'il explore dès les années 90. Désireux d'« exprimer mes grandes idées et avoir plus d'impact » afin de contribuer à « l'amélioration de la vie et des choses visibles et de faire partager mes rêves d'un monde meilleur », Bodo laisse libre cours à son imagination dans des toiles révélant l'univers intérieur de l'artiste : « Je fais sortir tout ce qui m'arrive, de façon à ne plus me fixer sur des sujets spécifiquement africains afin de m'adresser au monde entier ». Fruit d'une imagination insolite alimentée par ses rêves, l'artiste peuple ses toiles de créatures imaginaires à la tête d'oiseau : les hommes y sont « sapés » à la congolaise et les femmes y apparaissent vêtues de simples feuillages. Soucieux de paraître à leur avantage, les hommes s'habillent avec élégance, dans une sorte d'admiration inquiète d'eux-mêmes, éprouvant un besoin perpétuel de se réajuster, comme les oiseaux se refont en permanence le ramage. Une allégorie de la place prépondérante accordée à l'apparence physique dans la société contemporaine : craignant le jugement des autres, les hommes s'efforcent de se conformer à un modèle spécifique reflétant leur appartenance à un groupe. L'artiste dénonce un monde où la liberté individuelle est menacée par l'impossibilité de sortir du « cadre » établi par la société. En parfaite résonance avec sa croyance et ses projets esthétiques, l'artiste semble avoir trouvé un juste compromis entre sa passion pour la peinture et son engagement religieux.



O14

PIERRE BODO (NÉ EN 1953)

CONCERT DE LA SAPE, 2006

Acrylique et paillettes sur toile

Signée et datée en bas à droite

162 x 430 cm

150 000 / 200 000 DH

13 600 / 18 200 €

In the painting "Le concours de la sape", Pierre Bodo takes us into a fantastic and symbolic world he has been exploring since the 90's. Worried about "expressing my great ideas and having more impact" in order to help "improving life and the visible things and sharing my dreams of a better world", Bodo gives free rein to his imagination in canvases revealing the artist's inner world: "I make everything that happens to me come out, so as not to stick to specifically African subjects, in order to speak to the whole world". Resulting from an overactive imagination fed with his dreams, the artist fills his canvases with imaginary creatures with bird heads: here, men are dressed up the Congolese way while the woman is dressed with leaves. Concerned about appearing at their best, men dress with elegance, feeling a continuous need to readjust themselves, in some sort of worried self-admiration, just as birds change their songs over and over again. An allegorical image of the prominent place given to physical appearance in contemporary society: Fearing other people's judgement, men try their best to comply with a specific model to fit in. The artist denounces a world where individual freedom is threatened by the impossibility of getting out of the "framework" established by society. In perfect resonance with both his beliefs and his esthetic projects, the artist seems to have reached a compromise between his passion for painting and his religious commitment.



014



015

015
 ERRO (NÉ EN 1932)
 SANS TITRE, 2009
 Acrylique sur toile
 100 x 95 cm
 90 000 / 100 000 DH
 8 200 / 9 000 €



016

016

JEAN JACQUES DELEVAL (NÉ EN 1945)

DONALD, 2011

Huile sur toile

Signée et datée en bas à droite

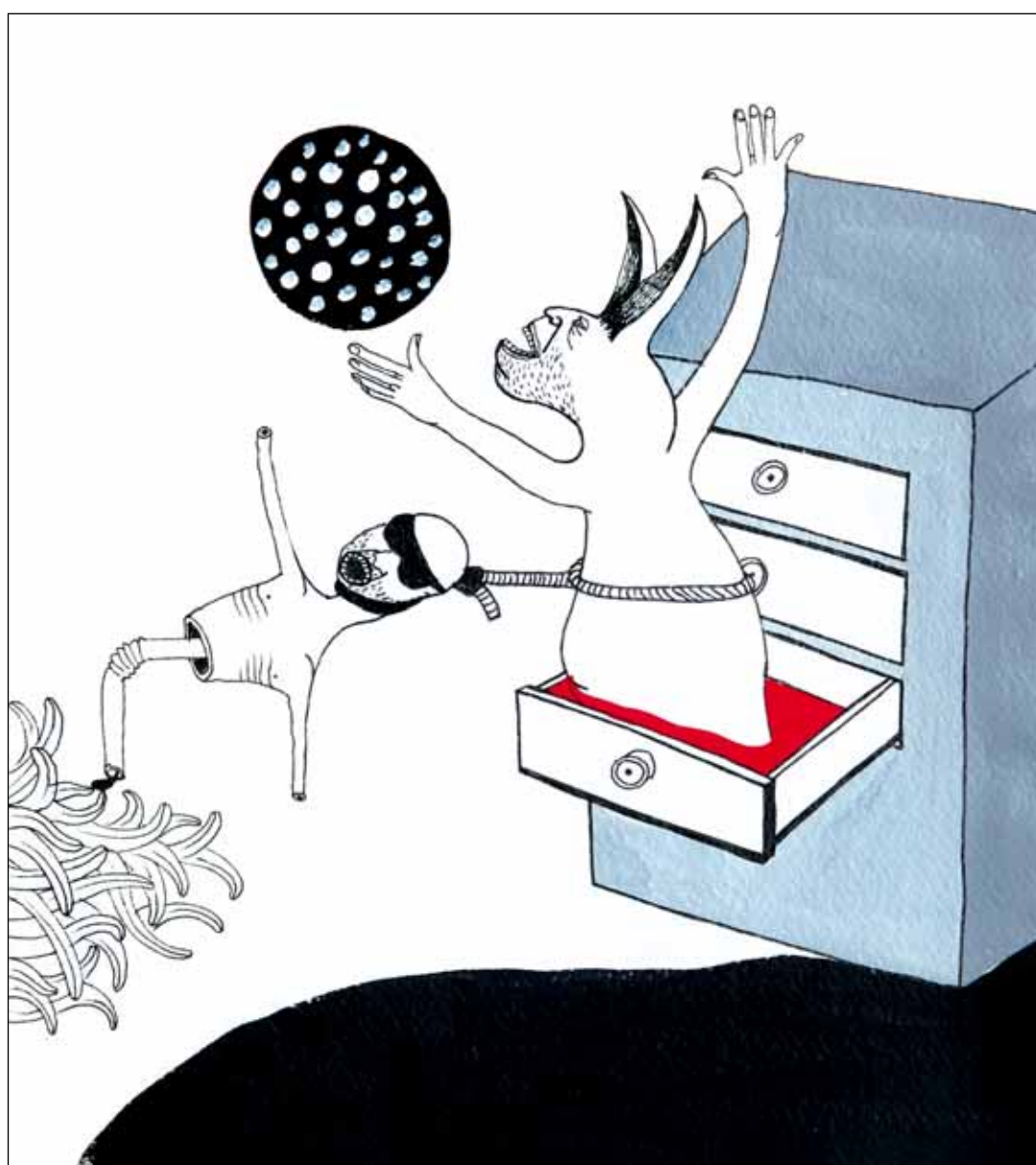
130 x 97 cm

90 000 / 100 000 DH

8 200 / 9 000 €

Le travail d'Elika Hedayat revêt une forte dimension politique. Posant un regard critique sur la réalité politique de son pays, l'Iran, elle s'emploie avec sarcasme et cynisme à tourner en dérision l'avidité des hommes face au pouvoir. Son identité menacée la conduit à mener un combat contre les inégalités et la censure. Inspirée par le style et la forme des illustrations populaires utilisées dans les cafés-théâtres en Iran, l'artiste raconte ses propres histoires, en lien étroit avec les événements sociopolitiques de l'Iran d'aujourd'hui. Elle constitue un univers qui met en balance l'innocence de l'enfance face à la violence du monde, donnant à voir un retour vers l'enfance sous la forme d'un petit théâtre agrémenté d'accessoires cocasses chargés chacun de « leur histoire secrète faite de jeux partagés et d'histoires imaginaires ». Intéressée par les reportages d'actualité, les interviews, et la manière dont nous les appréhendons, l'artiste archive souvent de la documentation et des témoignages, qui deviennent la matière première de ses œuvres et qu'elle s'approprie dans son monde imaginaire. Une démarche qui témoigne de la nécessité pour cette artiste interdite sur son territoire, de se réinventer dans l'exil et de recomposer avec ce qu'il reste. Le jeu semble alors exorciser la perte et l'oubli, là où la nostalgie laisse inlassablement s'entrelacer la tristesse et la joie.

The work by Elika Hedayat shows a highly political dimension. Being self-critical towards her country's political reality, she sarcastically and cynically ridicules the greed of men in power. Her threatened identity leads her to conduct a struggle against inequalities and censorship. Inspired by the style of popular illustrations used in the "cafés-théâtres" (cafés with live theater) in Iran, her native country, Elika Hedayat tells her own stories, closely linked with the sociopolitical events of today's Iran. She builds a world opposing the innocence of childhood to the violence of the world, showing a return to childhood in the form of a small theater with strange accessories, each carrying its "secret story made of shared games and imaginary stories". Taking an interest in topical reports, interviews, and in the way in which they are presented, the artist often files documentation and testimonies that become the subject matter of her works and which she appropriates in her imaginary world. This approach vouches for the need of this artist, forbidden to enter her homeland, to reinvent herself in exile and to reconstruct with what is left. The game seems then to exorcise the loss and forgetting, where nostalgia reunites sadness and joy.



O17

O17

ELIKA HEDAYAT (NÉE EN 1979)

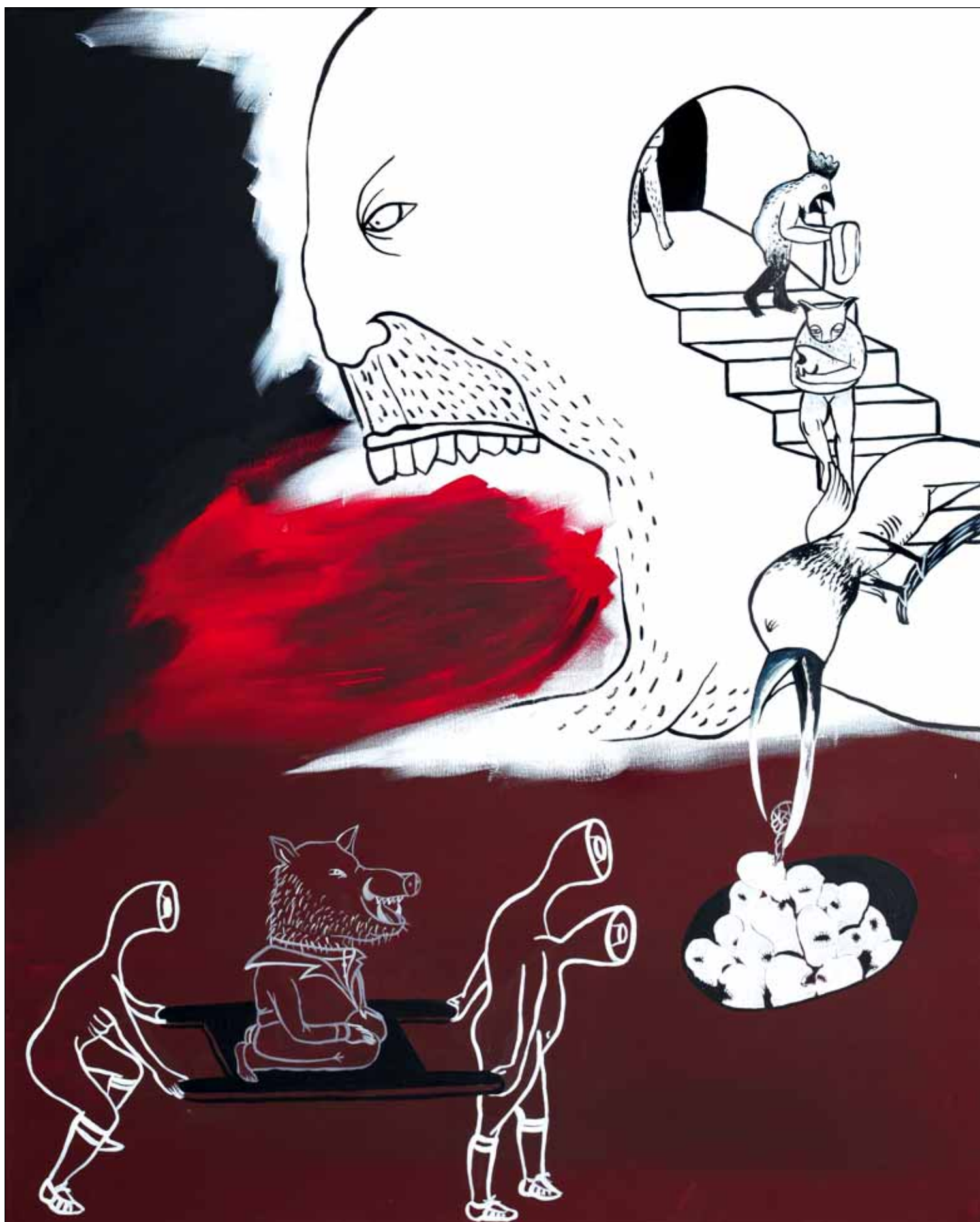
SANS TITRE, 2010

Acrylique et stylo feutre sur papier

24 x 25 cm

40 000 / 45 000 DH

3 600 / 4 000 €



018

018

ELIKA HEDAYAT (NÉE EN 1979)

SANS TITRE, 2011

Acrylique sur toile

100 x 81 cm

70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €

Jasper De Beijer assemble des maquettes, des costumes réalisés en studio et des images numériques pour en recréer de nouvelles. Il découpe des personnages à l'attitude très expressive dans divers supports pour en peupler ses photographies : l'artiste développe ainsi sa propre imagerie, loin de la « vérité » imposée par la mémoire historique collective. Comme sortis tout droit d'un film d'horreur, les soldats à la tête bandée, les victimes de la guerre, les habitations et les armes, campés dans les intérieurs sombres et morbides minutieusement concoctés par l'artiste, semblent avoir été saisis dans le feu de l'action. Se défendant farouchement d'être un artiste conceptuel, De Beijer est en quête perpétuelle d'informations, réalisant « des constructions de ce que je veux dire ». Obsédé par la colonisation et les différentes interprétations qui peuvent être faites d'une Histoire écrite par les hommes, De Beijer nous livre des œuvres fortes qui nous mettent face à l'éphémérité de la vie, au caractère subjectif de l'expérience et plus généralement, à l'impossibilité des sources historiques de capter la vérité historique, au sens universel du terme.

Jasper De Beijer assembles models, costumes made in his studio and digital images so as to recreate new ones. He cuts extremely expressive characters from various media to populate his photographs: The artist develops his own imagery, far from the "truth" imposed by collective historical memory. As taken from a horror movie, the soldiers with their bandaged heads, the victims, homes and weapons are placed within dark and morbid interiors carefully designed by the artist, seemingly captured in action. De Beijer claims not to be a conceptual artist, but in search for images, "making constructions of what I want to say." Obsessed by colonization and the various interpretations given to a men-written History, De Beijer makes powerful works, confronting us to the ephemeral nature of life, the subjective nature of experience and more generally the failure of historic materials to capture the historical truth in the universal sense of the word.



019

019

JASPER DE BEIJER (NÉ EN 1973)

PHAARD #07, 2007

Série « Le sacre du printemps »

Tirage C-print

Édition de 7 + une épreuve d'artiste

Signé, daté et numéroté au dos

110 x 110 cm

140 000 / 160 000 DH

12 700 / 14 500 €

Gonçalo Mabunda travaille sur la mémoire de son pays, le Mozambique, sorti en 1995 d'une longue et sanglante guerre civile commencée au milieu des années 70. Marqué par une enfance rythmée par la violence et l'absurdité de cette guerre, Gonçalo Mabunda rejoint le studio *Núcleo de Arte* pour participer, en 1998, au projet de transformation des armes récupérées à la fin de la guerre civile en objets d'art. AK 47, lance-roquettes, pistolets et autres objets de destruction prennent alors des formes anthropomorphiques. Cette réincarnation matérielle d'instruments de violence en objets esthétiques à l'apparence inoffensive porte en elle le récit de l'absurdité de la guerre civile qui a divisé le pays. La mécanique de la déconstruction et de la reconstruction à l'œuvre chez Mabunda se décline notamment à travers ses trônes, attributs du pouvoir par excellence, qui lui ont valu une reconnaissance internationale. Réalisés à partir d'armes de guerre, ces symboles tribaux et claniques typiquement africains sont sans doute pour lui une façon ironique de s'asseoir sur l'aberration de la guerre civile qui a isolé son pays pendant longtemps.

Gonçalo Mabunda works on the memory of his country, Mozambique, which emerged in 1995 from a long and bloody civil war started in the mid Seventies. With a childhood marked by the violence and absurdity of this war, Gonçalo Mabunda joined the studio *Núcleo de Arte* to take part, in 1998, in the project of transformation of the weapons retrieved at the end of the civil war into art objects. He gives AK 47s, rocket launchers, guns and other destruction objects an anthropomorphic shape. This material reincarnation of violent instruments into aesthetic objects with an inoffensive appearance provides an account of the absurdity of the civil war that divided the country. The mechanics of deconstruction and reconstruction at work in Mabunda's drawings are perceived through his thrones, the archetypal attributes of power, which earned him an international recognition. Made from weapons, these typically African tribal and clannish symbols are no doubt an ironic way for him to disregard the aberration of the civil war that had isolated his country for so long.



O2O

O2O
GONÇALO MABUNDA (NÉ EN 1954)
O ROSTO DE UM TRONO ELEGANTE, 2011
Fer, armes de la guerre civile (Mozambique) recyclées
118 x 75 x 66 cm
120 000 / 150 000 DH
10 900 / 13 600 €



O21

O21

GONÇALO MABUNDA (NÉ EN 1954)

DUPLA PERSONALIDADE, 2011

Fer, armes de la guerre civile (Mozambique) recyclées

70 x 45 x 13 cm

70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €



O22

O22

GONÇALO MABUNDA (NÉ EN 1954)

OS CAPACETES, 2011

Fer, armes de la guerre civile (Mozambique) recyclées

86 x 71 x 12 cm

70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €

L'œuvre « Mirage V » fait partie d'une série du même nom, récemment réalisée par l'artiste Zoulikha Bouadellah, en réaction aux événements qui ont secoué le monde arabe en 2011. Selon un processus bien connu qui veut que chaque révolution génère des icônes, l'artiste a trouvé la sienne dans un avion Mirage de l'armée de Kadhafi abattu en plein vol par les forces rebelles. À partir de ce motif, schématisé, colorié et répété à l'envie, l'artiste a construit des pièces qui semblent inspirées des arts décoratifs islamiques. Des œuvres qui, dans un premier temps, semblent très décoratives et légères, révèlent rapidement leur connotation guerrière et dramatique.

The work "Mirage V" is part of the eponymous series, recently made by the artist Zoulikha Bouadellah, as a reaction to the events that have occurred in the Arab world in 2011. Following a well-known process according to which each revolution generates its icons, the artist has found hers on a Mirage aircraft of Kadhafi's army shot down during flight by the rebel forces. From this pattern, which she simplifies, colors and repeats at her will, the artist has built pieces which seem inspired by Islamic decorative arts. These apparently very decorative and light works quickly reveal their warlike and dramatic connotation.



O23

O23

ZOULIKHA BOUABDELLAH (NÉE EN 1977)

MIRAGE V, 2011

Acier peint

Pièce unique

190 x 190 cm

70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €

Inspirée du motif typique des céramiques de Fès, cette immense parabole aux motifs polychromes apposés sur un fond blanc n'est pas sans rappeler le zellige, à ceci près « qu'il y a ici l'aléatoire, la fragmentation, le désordre, alors que le zellige est ordre, continuité ». Tapissée de collages prélevés sur toutes sortes de supports imprimés, Guy Limone illustre ainsi la déferlante d'images télévisuelles de ce début de XXI^{ème} siècle. Dans un monde vivant au rythme des images véhiculées par les différents médias et où l'excès d'information peut rapidement conduire à la désinformation, ce spécialiste de la couleur reconstruit son monde à partir d'archives rassemblées des années durant. A partir des illustrations d'emballages, revues, prospectus, Guy Limone passe au crible les couleurs et images de notre quotidien pour en dénoncer l'impact sur nos vies. Face à l'attitude passive imposée par les images télévisuelles, l'artiste se propose de recréer un nouveau monde où tout prend une nouvelle apparence. A la manière d'un artiste statisticien, Guy Limone compte le monde et l'ordonne à sa manière. Il interprète ensuite par l'image et la couleur les fractures de la société contemporaine en vue de mettre la lumière sur les absurdités et dysfonctionnements d'un monde plus soucieux de constater la souffrance humaine à travers les chiffres, que d'y remédier.

Inspired by the typical pattern of Fez ceramics, this huge satellite dish with polychrome patterns on a white background recalls the zellige, with the exception that "there is the random here, the fragmentation, the disorder, while the zellige is all about order and continuity". Covered with collages taken from all kinds of printed materials, Guy Limone illustrates the huge wave of TV images of this beginning of 21st century. In a world living at the pace of the images conveyed by the various media and where the excess of information can quickly lead to misinformation, this specialist of colors rebuilds his own world from archives he has been collecting for years. From packaging illustrations, magazines and leaflets, Guy Limone screens the colors and images of our daily lives to denounce their impact on our lives. In view of the passive attitude imposed by TV images, the artist intends to recreate a new world where everything would take a new appearance. Just as a statistician artist, Guy Limone counts the world and aligns it his own way. He then interprets through images and colors the chasms of contemporary society in order to put the light on the absurdity and dysfunction of a world that is more worried about reporting the human suffering -through figures- than solving it.



O24

O24

GUY LIMONE (NÉ EN 1958)

PARABOLE (FONTAINE DE RABAT), 2009

Peinture sur parabole

120 cm de diamètre

120 000 / 140 000 DH

10 900 / 12 700 €

La démarche artistique d’Azade Köker consiste à mettre en lumière les contradictions et excès en tous genres qui caractérisent la société contemporaine. Les villes représentées par l’artiste semblent s’être perdues dans les méandres des transformations imposées par une mondialisation qui a choisi de sacrifier l’idéal sur l’autel du profit économique. Condamnés à réprimer leur propres désirs individuels, les habitants assistent impuissants à l’urbanisation galopante qui s’opère devant leurs yeux. Partant de ce constant encombrant, Azade Köker crée dans « The City Labyrinth » une opposition saisissante entre ce qui semble être un bidonville et l’omniprésence des paraboles sur le toit des frêles habitations. Entassées les unes sur les autres, celles-ci semblent puiser leur force dans leur caractère rudimentaire et s’efforcent de se maintenir debout par leurs propres moyens. D’où une impression de décor de ville miniature recelant le dernier bastion d’un espace convivial valorisant toutes sortes d’interactions humaines.

Azade Köker’s artistic approach consists in putting the light on all types of contradictions and excesses which characterize the contemporary society. The cities depicted by the artist seem to have lost themselves in the maze of the transformations imposed by a globalization that has chosen to sacrifice the ideal in the name of economic profit. Condemned to repress their own individual desires, the inhabitants attend helplessly the soaring urbanization that takes place before their eyes. With this embarrassing observation as a starting point, Azade Köker creates in “The City Labyrinth” a striking opposition between what seems to be a shantytown and the omnipresent satellite dishes on the roofs of the flimsy dwellings. Piled up with each other, the latter seem to draw their strength in what’s rudimentary and try to maintain themselves by their own means. Hence an impression of miniature city setting concealing the last stronghold of a living space valuing all kinds of human interactions.



O25

O25

AZADE KÖKER (NÉE EN 1949)

THE CITY LABYRINTH, 2011

Technique mixte sur toile

Signée en bas à droite

130 x 196 cm

350 000 / 400 000 DH

31 800 / 36 300 €

L'œuvre « Autoportrait » aborde un thème majeur qui traverse l'ensemble du travail de Hicham Benohoud : le caractère soluble ou non de l'identité individuelle dans l'identité collective. En explorant deux médiums à la fois, la photographie et la peinture, cet « autoportrait », ressasse inlassablement la question de l'identité, de la contrainte sociale, de l'image du corps sous le regard de l'autre. La répétition à l'infini du même visage semble s'insurger contre le mimétisme et la culture du geste réitéré : « parce que répéter pour répéter engendre la stérilité ».

Quand il découvre l'Occident, l'artiste est fasciné par la liberté d'exprimer ses propres opinions politiques, sociales, religieuses, éthiques, esthétiques, etc. « J'ai senti qu'il y avait d'autres sensibilités, d'autres convictions, d'autres vérités ». C'est ainsi que Hicham Benohoud nourrit une réflexion sur son identité et son individualité en transcendant l'éventail des possibles de l'expression. Au final, la démarche n'est ni celle d'un peintre ni celle d'un photographe, mais plutôt d'un artiste jouant avec les codes des deux médiums, comme pour sublimer une identité plurielle qui dépasse ses limites par la création, sujet de prédiction pour Hicham Benohoud.

The work "Autoportrait" (Self-portrait) addresses a major subject matter which is found in the whole work by Hicham Benohoud: the question of whether the individual identity is soluble in the collective identity. By exploring two media - photography and painting- at a time, this "self-portrait" endlessly turns over the question of identity, social pressure and the image of the body under scrutiny. The endless repetition of the same face seems to protest against imitation and the culture of the repeated gesture: "because repeating just to do so generates a lack of creativity". When he discovered the west, the artist became fascinated by the fact that anyone could freely express their own political, social, religious, ethical, and aesthetic opinions. "I felt that there were other sensitivities, other convictions, other truths". Thus, Hicham Benohoud started thinking about his identity and his individuality by transcending the range of possible means of expression. Eventually, his approach is neither that of a painter nor that of a photographer, but rather of an artist playing with the codes of both media, as to sublimate a plural identity that goes beyond its limits through creation, Hicham Benohoud's favorite subject matter.

O26

HICHAM BENOHOUD (NÉ EN 1968)

AUTO PORTRAIT

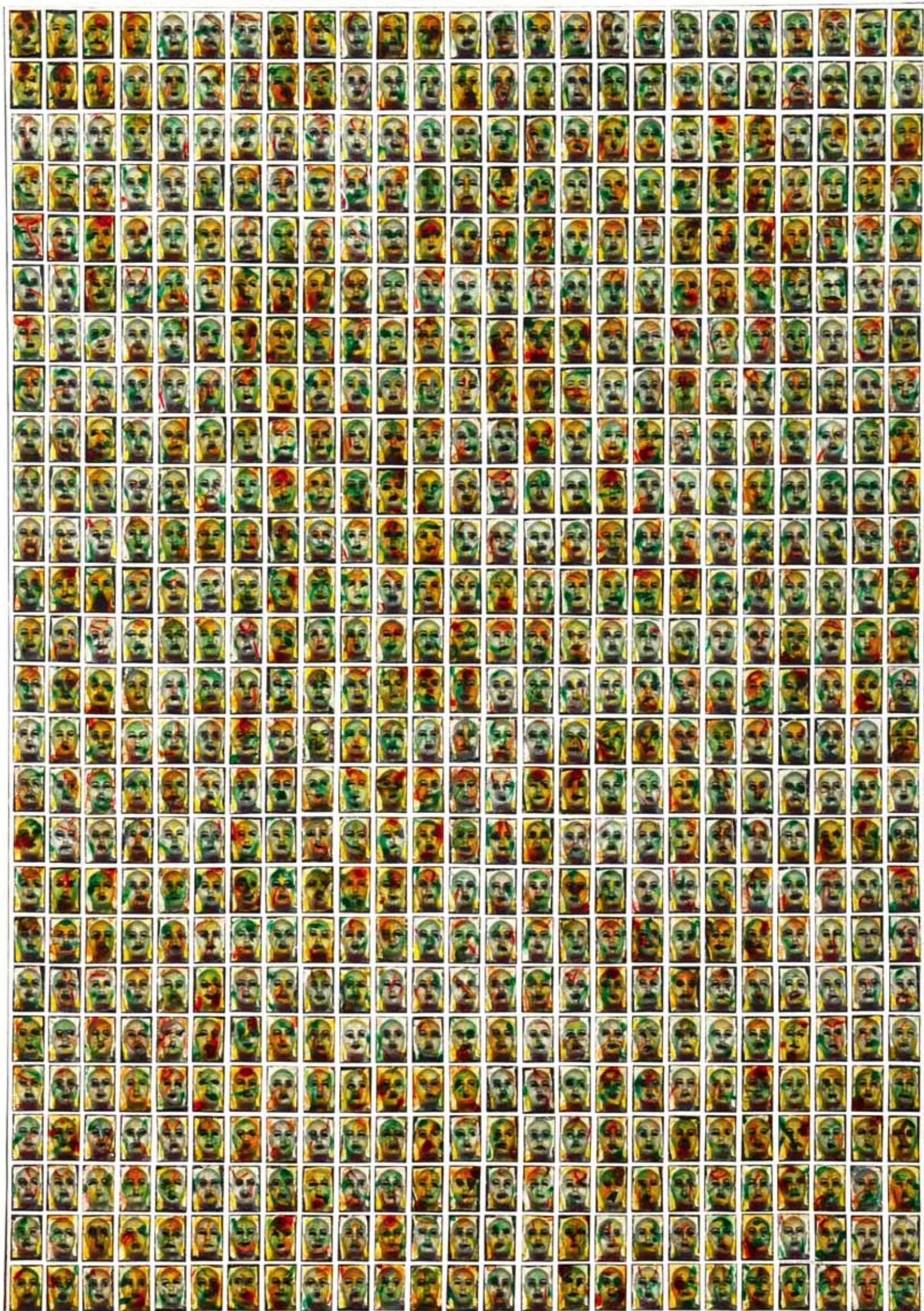
Peinture chimique sur photographies marouflées sur toile

Signée en bas à droite

100 x 70 cm

100 000 / 120 000 DH

9 000 / 10 900 €





O27

O27

MOHAMED EL BAZ (NÉ EN 1967)

NEVER BASTA (PRAYER), 2011

Photographie sur plexiglas, bois

Signée au dos

150 x 100 cm

100 000 / 120 000 DH

9 000 / 10 900 €



028

028

MOHAMED EL BAZ (NÉ EN 1967)

LOVESUPREME, 2007

Série « Bricoler l'incurable »

Photographie couleurs, néons, bois et peinture murale

180 x 100 cm

80 000 / 90 000 DH

7 200 / 8 200 €

La révolution du jasmin a créé une nouvelle ferveur chez les artistes, qui rivalisent de créativité pour dénoncer les atrocités commises par les dictateurs dans les pays arabes. Dans «bye bye Hosni», Zakaria Ramhani met en scène un manifestant arrachant une affiche de Hosni Mubarak, avec sur son dos l'image du bouton « like » de Facebook. Zakaria Ramhani explore ici le rapport entre les médias et la révolution égyptienne, notamment le rôle joué par les réseaux sociaux dans la diffusion des images de la révolution à la planète entière. Encouragés par les images véhiculées par Facebook montrant les foules de manifestants sur la Place Tahrir, des milliers de personnes sont venues gonfler les rangs des manifestants. Hosni Mubarak se verra très vite contraint d'abandonner le pouvoir. Si Facebook et Twitter n'ont pas été à l'origine des révolutions, il est indéniable qu'ils ont servi de catalyseurs à la révolution égyptienne, montrant l'ampleur du succès et du pouvoir des réseaux sociaux dans le monde actuel, notamment parmi les jeunes. Un pouvoir qui est accentué par la rapidité de la diffusion et de la circulation de l'information et l'incapacité totale de la contrôler. L'artiste a souhaité figer ce moment en associant les différentes parties intervenantes dans ce processus, afin d'interroger une fois de plus nos sociétés sur leurs fondements. Cette oeuvre fut d'ailleurs saluée lors de la foire Art Dubai 2011, considérée comme l'une des plus marquantes de cette édition.

The jasmine revolution has created a new fervor among artists, who vie in creativity with each other to denounce the atrocities committed by the dictators in the Arab countries. In "Bye bye Hosni", Zakaria Ramhani stages a protestor tearing down a poster featuring Hosni Mubarak, with on his back the image of the Facebook "like" button. Zakaria Ramhani explores here the relationship between the media and the Egyptian revolution, especially the role played by social networks in the diffusion of images of the revolution to the whole planet. Encouraged by the images conveyed by Facebook, showing crowds of demonstrators in Tahrir Square, thousands of people swelled the ranks of demonstrators. Hosni Mubarak was soon forced to give up the power. Though Facebook and Twitter did not initiate the Egyptian revolution, it is undeniable that they were used as catalysts to show the extent of the success and power of social networks in today's world, in particular among young people. Such a power is emphasized by the quick diffusion and circulation of information and the total inability to control it. The artist wished to fix this moment in time by associating the various parties involved in this process, in order to examine the foundations of our societies. This work was greatly appreciated during Art Dubai 2011, and was considered one of the most significant pieces of this edition.



029

029

ZAKARIA RAMHANI (NÉ EN 1983)

BYE BYE HOSNI, 2011

Acrylique sur toile

200 x 240 cm

280 000 / 300 000 DH

25 400 / 27 200 €

« Nous vivons dans un monde où l'on naît avec les droits de l'homme, pour finir avec la géopolitique et la mondialisation »

D'abord peintre et photographe engagé, Sami Al Karim est très vite interpellé par les relations internationales et les enjeux politico-économiques que l'expression artistique lui permet de décliner sous toutes leurs formes. L'installation « Aurs Al-Arab » représente la carte du monde arabe réalisée à partir d'un tapis, à ceci près que celui-ci apparaît inversé : l'Est y est représenté à la place de l'Ouest et vice versa. Symbole du monde arabe, ce tapis fait converger en son centre trois écrans vidéo projetant en boucle les images de la révolution égyptienne. Sur les deux écrans latéraux, des marionnettes s'emploient invariablement à nier la révolution, cédant momentanément la place à des messages prétendant qu'elle est sous tendue par un pouvoir religieux. Cette installation a inspiré une exposition éponyme regroupant d'autres artistes du monde arabe tels Hassan Hajjaj, Maziar Mokhtari, Larissa Sansour et Nawras Shalhoub. Comme pour inviter à identifier le foyer de la révolution, la curatrice Gaia Serena Simionati a ajouté le terme anglais « ours ? » à la suite du nom de l'œuvre de l'artiste irakien, accompagné d'un point d'interrogation. Dès lors, « Aurs Al-Arab (ours ?) » interroge sur le rapport entre l'effervescence politique du monde arabe et les événements qui affectent actuellement l'économie mondiale. Expression arabe signifiant littéralement « fête de mariage des Arabes », l'artiste n'hésite pas à dresser un parallèle – pour le moins ironique – entre un « Aurs Al-Arab », célébration retentissante et joyeuse et la situation sociopolitique du monde arabe. Si le mariage dans le monde arabe implique la mise en place d'un important cérémonial destiné à sceller l'union de deux êtres, le référent est ici synonyme d'union alors que le référé symbolise une menace pour l'unité. A la manière d'une fête de mariage où l'agitation prendrait le pas sur les festivités, la divergence d'informations que l'artiste met ici au service d'un jeu d'images puissant vient corroborer le tumulte sociopolitique qui secoue la région.

“We live in a world where we are born with human rights, to end up with geopolitics and globalization”

Initially a committed painter and photographer, Sami Al Karim was very quickly challenged by international relations and the political and economic stakes that artistic expression enables him to explore in all their forms. The installation “Aurs Al-Arab” represents the map of the Arab world made from a carpet, except that it appears reversed: the East is represented at the West and vice versa. A symbol of the Arab world, this carpet has three video screens converging in its center, showing the images of the Egyptian revolution in a continuous loop. Both side screens show puppets denying the revolution, temporarily giving way to messages claiming that the revolution was fostered by a religious power. This installation inspired an eponymous exhibition bringing together other artists from the Arab world such as Hassan Hajjaj, Maziar Mokhtari, Larissa Sansour and Nawras Shalhoub. As if inviting to identify the seat of the revolution, curator Gaia Serena Simionati added the English word “ours?” after the title of the work by the Iraqi artist, followed by a question mark. Consequently, “Aurs Al-Arab (ours?)” questions on the relationship between the political effervescence in the Arab world and the events which currently affect the global economy. Using this Arabic expression literally meaning “wedding of the Arabs”, the artist does not hesitate to draw a very ironic parallel between an “Aurs Al-Arab”, a resounding and merry celebration and the sociopolitical situation in the Arab World. While weddings in the Arab world go together with a significant ceremonial intended to seal the union of two human beings, the referent symbolizes union here while the referee is a threat to unity. Just like a wedding where agitation would take over the celebration, the diverging information that serves here a powerful play of images corroborates the sociopolitical turmoil that shakes the region.



030

030

SAMI AL KARIM (NÉ EN 1966)

AURS AL-ARAB, 2008-2011

3 écrans vidéo, tapis en soie en forme de carte du monde arabe contrecollé sur panneau
115 x 230 cm

220 000 / 250 000 DH

20 000 / 22 700 €

D'une manière récurrente dans son travail, Mounir Fatmi détourne un objet à destination usuelle pour le porter au statut d'œuvre d'art. Ici, le détournement d'un objet voué à la construction – ou à la déconstruction – est réalisé à double titre : en tant qu'objet usuel réhabilité en matériau plastique, mais aussi en tant que signifiant dépendant de son contexte. Reprenant une Sourate évoquant l'unicité de Dieu, la calligraphie dont la beauté l'emporterait presque sur le sens des écritures, est directement découpée dans la lame d'acier. Une beauté qui contraste violemment avec l'impression agressive et dangereuse véhiculée par la lame de scie, dont la forme circulaire renforce la dimension de péril imminent. Cette œuvre nous renvoie au cœur des préoccupations de Mounir Fatmi, à savoir notre rapport aux conventions, la séduction ambiguë, le piège, l'esthétique, autant de problématiques que l'objet artistique porte naturellement en lui.

As in most of his works, Mounir Fatmi appropriates a common object to raise it to the status of work of art. Here, an object initially used for construction - or deconstruction- has been subjected to a dual appropriation: as a common object transformed into a plastic material, as well as a signifier depending on its context. Referring to a Sourate on the oneness of God, the calligraphy whose beauty almost wins over the Scriptures' meaning has been directly cut from the steel blade. This beauty is in stark contrast with the aggressive and dangerous impression conveyed by the saw blade, whose circular shape enhances the dimension of imminent danger. This work takes us to the heart of Mounir Fatmi's concerns, namely our relationship with conventions, ambiguous seduction, and aesthetics, all of which are naturally conveyed by the art object.

« Between the lines » a été présentée à plusieurs occasions:
« Between the lines » was presented on several occasions:

2010:

- FIAC 2010, cour carrée du Louvre, Galerie Hussenot, Paris
- Miragen, Centro Cultural Banco do Brasil Rio de Janeiro, Brasil

2011:

- Inspiration Dior, Puschkin Museum, Moscou, Fédération de Russie
- Miragen, Instituto Tomie Othake, São Paulo, Brasil
- Miragen, Centro Cultural Banco do Brasil- Brasília, Brasil

Une autre version de cette œuvre fait partie de la Collection de The Art Gallery of Ontario, Toronto, Canada
Another version of this work is part of The Art Gallery of Ontario Collection, Toronto, Canada



« Between the lines »
à l'exposition *Inspiration Dior* au
Puschkin Museum de Moscou, 2011



O31

O31

MOUNIR FATMI (NÉ EN 1970)

BETWEEN THE LINES, 2010

Lame en acier avec calligraphie découpée

Edition 3/5

150 cm de diamètre 0,85 cm d'épaisseur

600 000 / 700 000 DH

54 000 / 63 600 €

« Je pense que mon art en appelle à des yeux courageux. Je ne veux pas d'un art qui vous tape sur le dos en vous disant que tout ira pour le mieux. J'aspire à quelque chose de beaucoup plus provocateur. Vous ne le contemplez pas, il vous contemple tout autant que vous le contemplez ».

C'est ainsi que l'américain Robert Longo résume sa démarche artistique. Cet imposant pistolet semble en effet fixer l'observateur jusqu'à l'obsession, à l'affût de la moindre réaction. Le recours à la perspective que l'on retrouve dans bon nombre d'œuvres réalisées par l'artiste participe de la monumentalisation du pistolet, devenu dès lors moins reconnaissable et par conséquent plus menaçant. Mais quel est donc le message que tient à nous livrer Robert Longo dans «Bodyhammer»? Dans un pays où la présentation d'une pièce d'identité suffit à détenir une arme à feu, l'artiste met l'accent sur les dérives et le culte de la violence qui en ont découlé, faisant de nombreuses victimes au fil des ans. Jouant sur la gamme d'un noir omniprésent, l'artiste nous renvoie à la noirceur de la société américaine et occidentale de manière plus générale. On se souvient tous de la tragédie qui s'est déroulée en 1999 au lycée Columbine où, frappés d'une folie meurtrière, deux étudiants pénétrèrent dans le lycée munis d'armes à feu, tuèrent 13 personnes et en blessèrent 24 autres, avant de se donner la mort. Un culte de la violence qui se reflète également dans l'impérialisme militaire américain, qui n'hésite pas à intervenir sur des territoires étrangers et à imposer son mode de vie par la violence. « Bodyhammer » se veut ainsi une critique de la politique intérieure et extérieure des Etats-Unis, et plus généralement de l'attrait exercé par les armes à feu dans le monde contemporain. Entre attraction fatale et esthétique de la violence, l'artiste dramatise délibérément les dérives causées par la prolifération des armes à feu, que ce soit au niveau individuel ou à celui des nations. A travers cette œuvre à la fois immense, dramatique, et puissante, l'artiste nous met face aux stigmates de notre société et nous oblige à une réflexion sur les actes des hommes et leurs conséquences sur le monde qui nous entoure.

"I think I make art for brave eyes. I don't want to make art that will pat you on the back and tell you everything is going to be okay. I want to make something that's much more confronting. You don't look at it, it looks at you as much as you look at it."

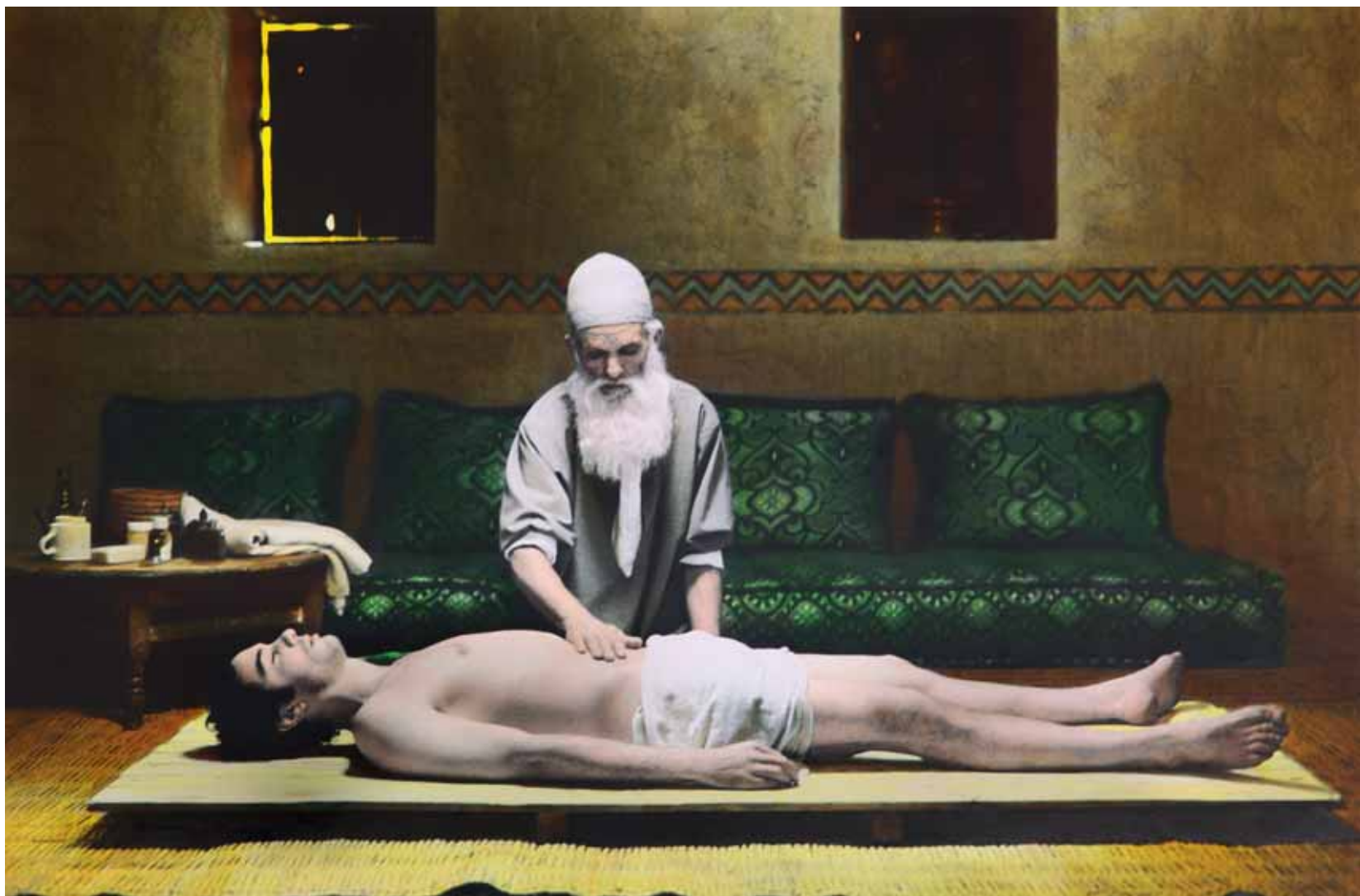
This is how the American Robert Longo summarizes his artistic approach. This imposing gun seems to stare at the observer obsessively, lying in wait for the slightest reaction. The use of perspective that is found in many works by the artist monumentalizes the gun, which becomes less recognizable and therefore more threatening. What is the message that Robert Longo is trying to convey in "Bodyhammer"? In a country where showing one's ID is enough to buy a gun, the artist stresses the resulting drifts and the cult of violence that have made so many victims throughout the years. Playing on the range of an omnipresent black, the artist refers to the darkness of the American and more generally Western society. We all remember the tragedy that occurred in 1999 at Columbine high school where two students embarked on a massacre, killing 13 and injuring 24 people, before committing suicide. This cult of violence also shows in the American military imperialism, as it does not hesitate to intervene in foreign territories and impose its way of life by way of violence. "Bodyhammer" claims to be a criticism of the United States' domestic and external policy, and more generally of the attraction of guns in the contemporary world. Halfway between fatal attraction and aesthetics of violence, the artist deliberately dramatizes the drifts caused by the proliferation of guns, be it at the individual or national level. Through this immense, dramatic, and powerful work, the artist confronts us with the marks of our society and forces us to reflect upon the acts of men and their consequences on the world around us.



O32
ROBERT LONGO
(NÉ EN 1953)
UNTITLED
(BODYHAMMER : gmm), 2008
Dessin au fusain sur papier
marouflé sur panneau
244 x 122 cm
2 000 000 / 2 200 000 DH
180 000 / 200 000 €

Dans l'œuvre « You never left #VII, 2010 », à mi-chemin entre photographie et peinture et tirée de son film, Youssef Nabil nous offre sa version de l'exil en le rapprochant de la mort. De la métaphore de l'Égypte, que l'artiste décrit comme une mère lui ayant donné la vie à la cartographie de son paysage mental, Youssef Nabil sublime cet ailleurs allégorique et perdu par un style propre : une mise en scène finement travaillée, et des tirages argentiques en noir et blanc qu'il ravive par une colorisation manuelle. Le rendu évoque l'esthétique poudrée du cinéma égyptien des années 50 qui l'a fortement inspiré durant son enfance au Caire. Dans ce court-métrage de huit minutes mettant en scène les acteurs Fanny Ardant et Tahar Rahim, l'artiste dresse un parallèle saisissant entre l'exil et la mort. Dans une première partie, le mort est lavé et veillé. Puis il arrive dans un paradis, où l'attend Fanny Ardant en Mater Dolorosa, personnification de l'Égypte qu'il vient de quitter. Si « partir, c'est mourir un peu », ce voyage initiatique montre que c'est aussi s'ouvrir à un ailleurs, à l'inconnu, à une forme de renaissance dont l'œuvre fait foi.

In the work "You never left #VII, 2010", halfway between photography and painting drawn from his movie, Youssef Nabil offers his version of exile by comparing it to death. From the metaphor of Egypt, that the artist describes as a mother who brought him to life, to the cartography of his mental landscape, Youssef Nabil sublimates this allegorical and lost other place through a style of his own: a carefully worked setting, and black and white silver prints he revives by a manual colorization. The depiction evokes the powdered esthetics of the Egyptian cinema in the Fifties that strongly inspired him when he was a child in Cairo. In this eight minute piece featuring actors Fanny Ardant and Tahar Rahim, the artist draws a striking a parallel between exile and death. In the first part, the dead man is washed and watched. Then he gets in a paradise, where Fanny Ardant is waiting for him as a Mater Dolorosa, the personification of Egypt he has just left. If "leaving is a little bit like dying", this initiatory journey shows that it is also opening to an elsewhere, to the unknown, to a form of rebirth testified by the work.



O33

O33

YOUSSEF NABIL (NÉ EN 1972)

YOU NEVER LEFT #VIII, 2010

Tirage à la gélatine d'argent, coloré à la main

Édition de 3. Dernière édition disponible

50 x 70 cm

280 000 / 320 000 DH

25 400 / 29 000 €

Un tapis rouge et blanc signe l'univers épuré de Mona Hatoum. Opérant sur des objets familiers, domestiques et intimes, l'artiste les soumet à un traitement minimaliste pour nous livrer le récit de la Palestine à travers son propre vécu. « Les tapis décorant chaque pièce de notre maison de Beyrouth étaient les seules choses que mes parents purent sauver de ce qu'ils possédaient en Palestine. Dans mon esprit, il y a toujours eu un lien entre les tapis et la notion de territoire, les vies anéanties de mes parents et un terrible sentiment de perte », explique l'artiste. En effet, lorsqu'en 1948, les parents de l'artiste sont contraints de s'exiler au Liban sous la pression israélienne, seule une partie de leur importante collection de tapis est sauvée. Ces tapis rescapés allaient désormais recouvrir les sols de la maison de Beyrouth, ville natale de l'artiste. « Bukhara », tapis persan aux dessins géométriques représentant un planisphère, évoque à la fois la maison de son enfance et le nomadisme planétaire. S'il fait directement référence aux souvenirs de l'artiste et à son enfance, celui-ci symbolise également l'univers que l'on emporte avec soi dans l'exil, dans une perpétuelle tentative de reconstruire un « chez-soi ». Qui plus est, parce qu'il traduit l'appartenance à la culture islamique, le tapis devient une forme d'expression artistique affirmée qui se distingue de la conception artistique occidentale imposée par les conquêtes coloniales. Privilégiant la pensée à la forme, l'expression artistique en terre d'Islam se décline à travers l'intensité du signe et le raffinement de l'art décoratif. Comme rongée par les mites ou détériorée par un impact extérieur, le prélèvement de la laine fait apparaître des zones qui rappellent la mappemonde selon la Projection de Peters, qui présente tous les pays et les continents du globe selon leur réelle proportion les uns par rapport aux autres. Entre construction et déconstruction, ancrage et déracinement, les attaches de chaque nœud de laine, tissées jadis, sont dissoutes, traduisant un monde où tout n'est que migration et déracinement.

A red and white carpet evokes Mona Hatoum's uncluttered world. Intervening on familiar, household and intimate objects, the artist subjects them to a minimalist treatment so as to deliver the account of Palestine through her own experience. "Carpets decorating every room of our house in Beirut were the only things my parents were able to rescue from what they owned in Palestine. In my mind, there has always been a relationship between carpets and the concept of territory, my parents' destroyed lives and a terrible feeling of loss", the artist explains. Indeed, when the artist's parents were forced to go into exile in Lebanon under Israel's pressure, only part of their significant carpet collection was saved. From then on, these rescued carpets covered the floors of their house in Beirut, the artist's birthplace. "Bukhara", a Persian carpet with geometrical drawings representing a planisphere, evokes both the house of her childhood and the planet nomadism. While it directly refers to the artist's memories and childhood, it also symbolizes the world one carries with them into exile, in a perpetual attempt to rebuild a place to call "home". Besides, since it conveys the belonging to the Islamic culture, the carpet becomes an asserted form of expression that differs from the Western artistic design imposed by colonial conquests. Favoring the thought as compared to the form, the artistic expression on Islamic land shows through the intensity of signs and the refinement of decorative art. As moth-eaten or deteriorated by an external impact, the wool removal reveals areas that recall the map of the world according to the Projection of Peters, that features all the countries and continents of the world according to their real proportion with one another. Between construction and deconstruction, anchoring and uprooting, the formerly woven ropes of each node of wool are dissolved, revealing a world where everything is nothing but migration and uprooting.



034

034

MONA HATOUM (NÉE EN 1952)

BUKHARA, 2007

Installation, tapis de laine

148 x 261 cm

800 000 / 1 000 000 DH

72 000 / 90 900 €

Les impressionnants bustes « His n'Hers » créés en 1999, le « Spaceman » présenté en 2000 à Paris et La Haye et l'installation « It takes two » représentant deux sumos tenant un container, montrée à la FIAC en 2006, sont autant d'œuvres de David Mach, qui créèrent l'évènement lors de leur présentation au public. Car la diversité de l'œuvre de David Mach reste sans doute le meilleur témoignage de l'inventivité sans limites de cet artiste avant-gardiste et de son attrait pour l'expérimentation en terrain inconnu. Maniant avec le même talent des matériaux aussi délicats et distincts que des allumettes, qu'il assemble en masques humains ou animaliers, ou des cintres comme ici dans « Wild Thing », David Mach crée des œuvres qu'il construit selon son propre schéma mental. En résultent des œuvres monumentales, plus vraies que nature. Déplacé de son contexte naturel, cet ours impressionnant se tient la gueule ouverte, rugissant, menaçant, prêt à bondir sur sa proie. Cette sculpture sensationnelle dont l'artiste a tressé d'une main d'orfèvre les milliers de cintres métalliques qui la composent, force l'admiration de celui qui l'observe. Fasciné par le détournement d'objets en tous genre et le déplacement ironique des sens, David Mach n'hésite pas à emprunter des éléments à la publicité et à la culture populaire pour étancher sa soif de renouveau. A partir de quantités massives de surplus industriels ou de matériaux de récupération, l'artiste concocte des œuvres qui inspirent des sentiments contradictoires de joie et d'inquiétude. Ainsi, en dépit de l'aspect détaché qui se dégage de l'ensemble de l'œuvre de David Mach, celle-ci n'en est pas moins une invitation à la méditation sur l'aliénation de l'homme moderne et plus généralement, sur le monde d'aujourd'hui.

The impressive busts "His n'Hers" made in 1999, the «Spaceman» presented in 2000 in Paris and The Hague and the installation "It takes two" representing two sumo wrestlers holding a container and shown at the FIAC in 2006, all of these works by David Mach made big news by the time of their public presentation. For the diversity of the work by David Mach undoubtedly remains the best proof of this avant-garde artist's endless inventiveness and his attraction to experimentation of unexplored materials. Handling with the same talent delicate and very different materials such as matches, which he turns into human or animal masks, and clothes hangers like in "Wild Thing", David Mach creates works which he builds according to his own mindset. As a result, monumental "larger than life" works are created. Moved from his natural context, this impressive bear stands with his mouth opened, howling, threatening, ready to pounce on his prey. This sensational sculpture whose thousands of clothes hangers were woven by the artist with hand of goldsmith, can only cause the fascination of anyone who would look at it. Fascinated by the appropriation of all kinds of objects and the ironic alteration of meanings, David Mach does not hesitate to borrow elements from advertising and popular culture to quench his thirst for renewal. From massive quantities of industrial surplus or salvaged materials, the artist makes works which inspire contradictory feelings of joy and concern. Thus, in spite of the detachment emerging from the whole work by David Mach, it is nonetheless an invitation to meditation on the alienation of modern men and more generally, on today's world.

035

DAVID MACH (NÉ EN 1956)

WILD THING, 2009

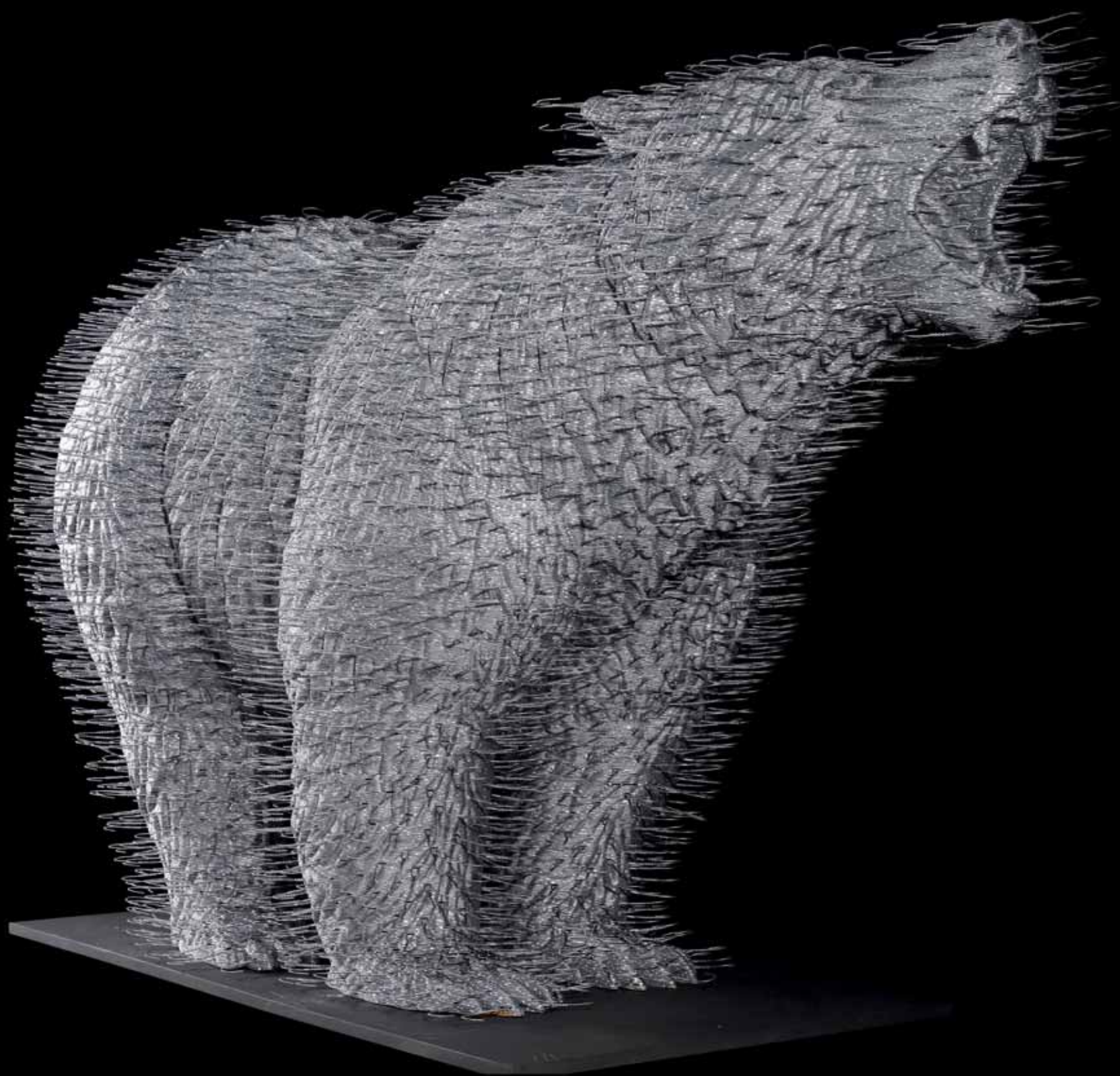
Assemblage de cintres en métal

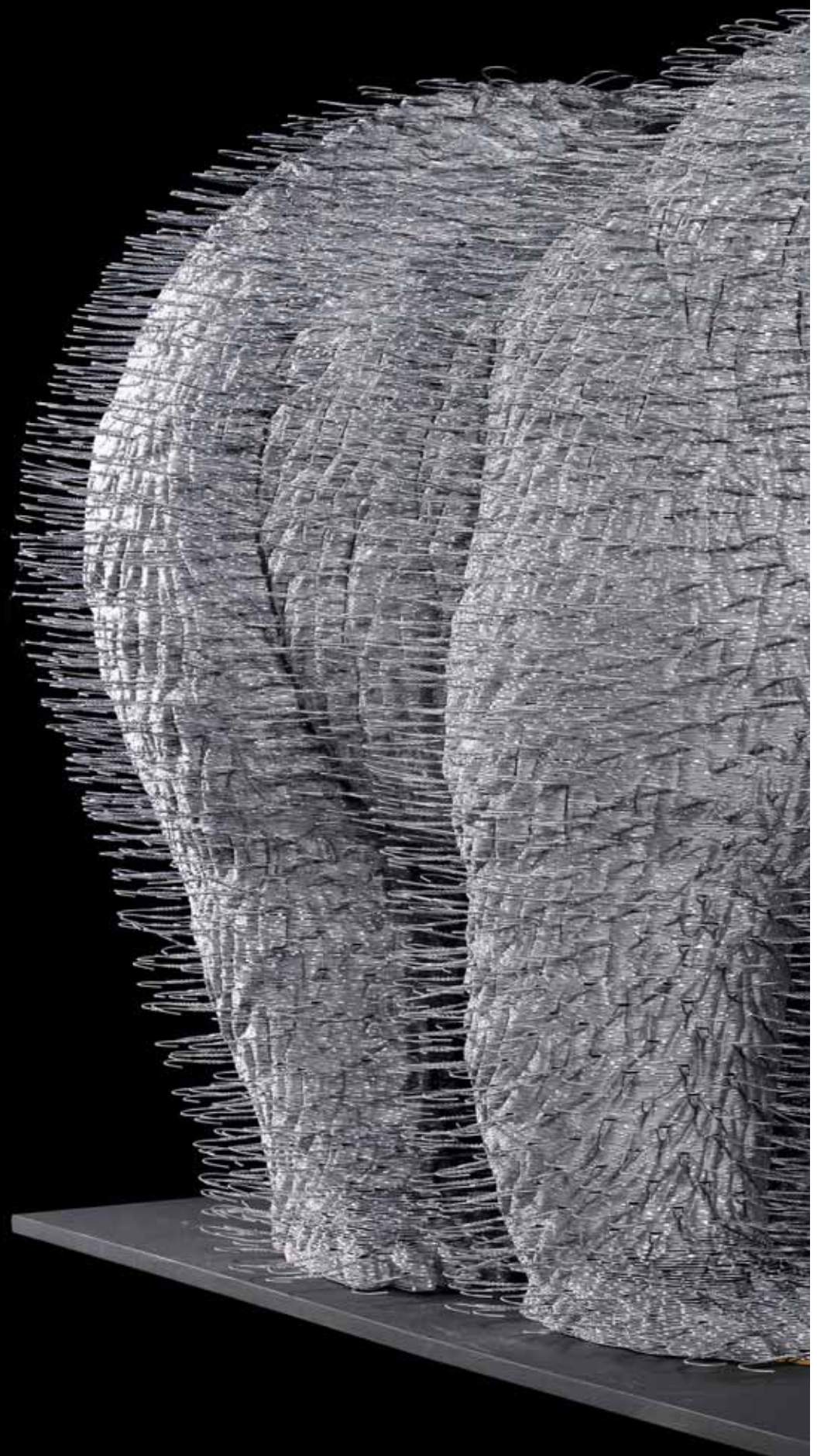
Édition de 3 exemplaires

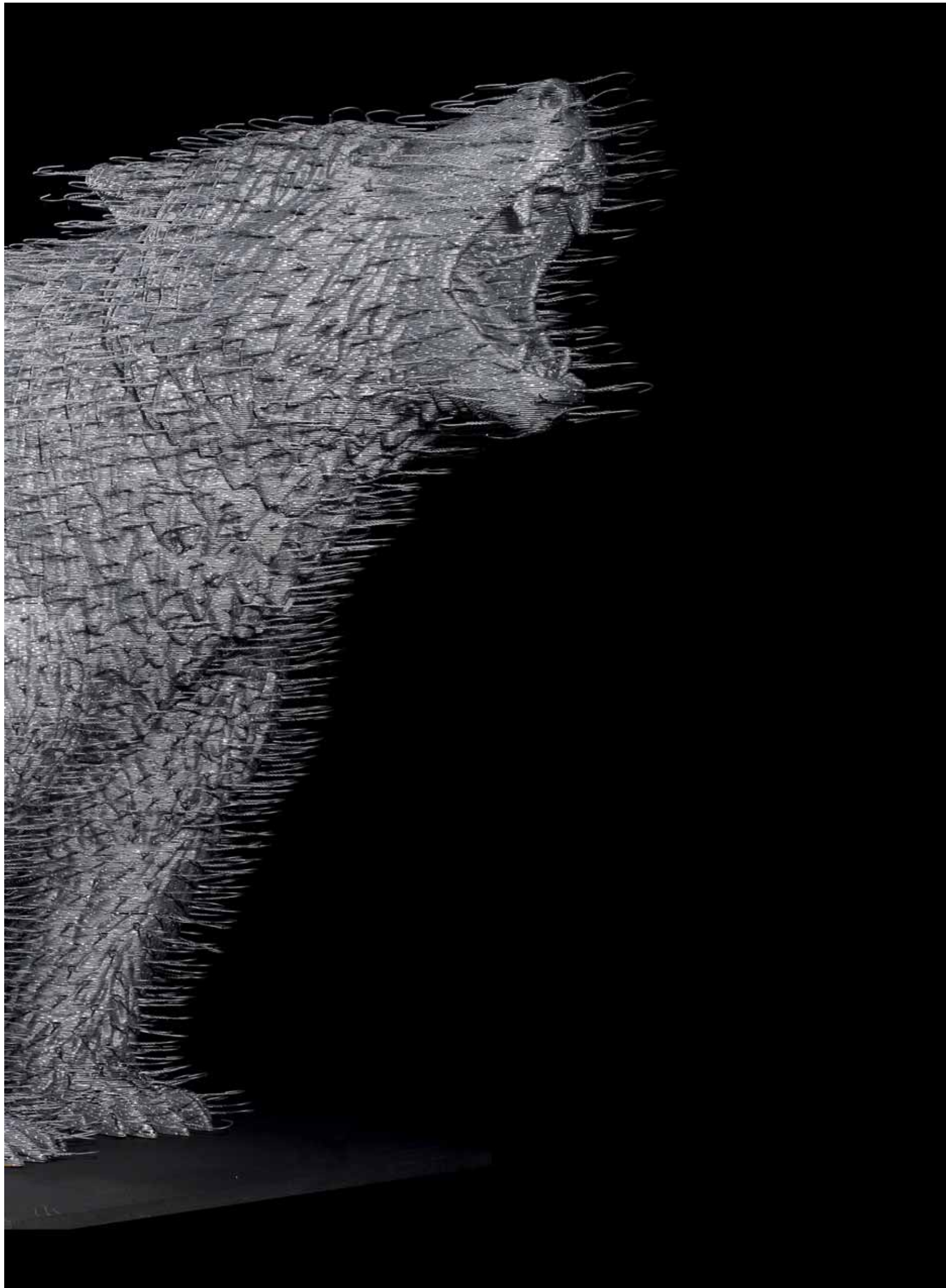
190 x 140 x 300 cm

1 800 000 / 2 000 000 DH

162 000 / 180 000 €







Dans son projet « Labyrinthe », Mounir Fatmi opère un rapprochement entre l'art et le sacré, en faisant sortir le tapis de prière de sa sacralité religieuse pour le transférer vers la sacralité artistique de l'œuvre d'art. Composée de fragments de tapis contribuant à la création d'un labyrinthe visuel, c'est la couleur rose qui l'emporte dans la pièce « Labyrinthe N°2 » et qui permet à l'artiste d'accentuer la contradiction entre l'attraction de la couleur et le labyrinthe des formes. Poussant le spectateur à se perdre dans l'œuvre, cet artiste engagé et anticonformiste questionne ici le rapport entre l'art et le sacré, suggérant la possibilité d'estomper la frontière entre les deux mondes et de privilégier le rapport à l'autre. Le travail de Mounir Fatmi, dont se dégage une forte dimension esthétique et poétique, propose une perception différente du monde, en refusant d'être aveuglé par les conventions.

In his project "Labyrinth", Mounir Fatmi draws a parallel between art and the sacred, by transferring the prayer mat from its religious sacredness to the artwork's artistic sacredness. Made of mat fragments that help create a visual labyrinth, the artist used the pink color in the piece "Labyrinthe N°2", which enables him to emphasize the opposition between the color attraction and the labyrinth of shapes. Prompting the viewer to be lost in the work, this committed and anticonformist artist questions here the relationship between art and the sacred, or how to blur the border between the two worlds and favor the direct human relationship. The work by Mounir Fatmi, from which emerges a highly aesthetic and poetic dimension, suggests a different perception of the world in its refusal to be blinded by conventions.



o36

o36

MOUNIR FATMI (NÉ EN 1970)

LABYRINTHE N°2, 2011

Collage de tapis de prière sur toile
80 x 80 cm

250 000/ 300 000 DH

22 700 / 27 200 €



037
ROMUALD HAZOUMÈ
(NÉ EN 1962)
MISS RATA, 2011
Plastique, fibres
50 x 15 x 26 cm
130 000 / 150 000 DH
11 800 / 13 600 €



038

038
ROMUALD HAZOUMÈ
(NÉ EN 1962)
CHERRY, 2011
Plastique, plumes
36 x 12 x 20 cm
130 000 / 150 000 DH
11 800 / 13 600 €



039

039
MERIEM BOUDERBALA (NÉE EN 1960)

BÉDOUINE, 2008

Tirage en couleur sur résine acrylique (diaséc)
80 x 39 cm

70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €



040

040

MERIEB BOUDERBALA (NÉE EN 1960)

BÉDOUINE, 2008

Tirage en couleur sur résine acrylique (diasac)

80 x 48 cm

70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €

Dans la série « Distorted Reality » commencée en 2005, Faisal Samra développe un travail où s'entremêlent les pratiques de performance, vidéo, installation et photographie avec pour thème récurrent la mise en scène corporelle et conceptuelle. Ainsi, ses performances éphémères du corps camouflé se prolongent et se fixent sous forme de grands triptyques photographiques. Plusieurs de ces œuvres représentent l'artiste, couvert de masques, de calligraphie, de tissus ou de bandages qui vont jusqu'à faire disparaître son visage. Il se contorsionne dans des postures noueuses, complexes qui lui donnent parfois l'air d'étouffer, comme s'il cherchait désespérément à se libérer. Il se dégage de ces images expressives, évoquant un trouble de l'être dans l'héritage de Francis Bacon, une grande force émotionnelle et spirituelle. Dans ses œuvres, le sujet reste insaisissable, les visages s'y devinent par bribes, les traits sont gommés, les contours déformés, l'identité désagrégée... C'est le cas du triptyque « performance #44, 2008 », qui représente une silhouette de femme toute de noir voilée, portant dans ses bras ce qui semble être une carcasse animale enveloppée d'un linge blanc sur lequel nous lisons cette inscription : « Al-lahm al-arabi » (la viande arabe). Ce besoin de résister à une épreuve physique ou intellectuelle est pour l'artiste un sentiment sain de survie face aux multitudes de contraintes qui entravent la vie d'un être. Si Faisal Samra s'acharne ainsi à exposer le réel, en révélant ses distorsions, c'est alors pour le remettre en question. Pour Faisal Samra, l'image n'est qu'un leurre. Et son œuvre, une sorte de prise en charge par soi-même de la représentation de ces diverses contradictions.



O41

FAISAL SAMRA (NÉ EN 1956)

PERFORMANCE #44, ELLAHM ELAÂRABI, 2008

Série « Distorted reality »

Triptyque

Tirage numérique couleur lambda

Édition 1/10

3 x (120 x 160 cm)

280 000 / 320 000 DH

25 400 / 29 000 €

In the series "Distorted Reality" started in 2005, Faisal Samra has developed a work where the physical and conceptual staging is a recurrent theme. His transient performances of the hidden body extend and take the form of large photographic triptychs. Many of these works represent the artist, covered with masks, calligraphy, fabric or bandages that go to the extent of occulting his face, where he gets twisted as if he was desperately trying to free himself. Great emotional and spiritual strength emerges from these expressive images evoking a disorder of the being reminiscent of Francis Bacon. In his works, the subject remains elusive, the faces are revealed in snatches, the features are darkened, the contours are distorted, identity is disaggregated... This can be seen in the triptych "performance #44, 2008", featuring a silhouette of a black veiled woman, carrying in her arms what seems to be an animal carcass wrapped into a white linen on which the following inscription reads: "Al-lahm al-arabi" (the Arab meat). This need to withstand a physical or intellectual test is for the artist a healthy sense of survival in view of the many constraints that hinder the life of a being. If Faisal Samra persists in exhibiting the real by revealing its distortions, it is primarily with a view toward questioning it. Thus, the image is nothing but a lure to him, and his work becomes self-representation of these various contradictions.



O41



O42

O42

GÜLIN HAYAT TOPDEMİR (NÉE EN 1976)

PROMISE, 2009

Huile sur toile

Signée et datée au dos

90 x 180 cm

60 000 / 70 000 DH

5 400 / 6 300 €



043

043

GÜLIN HAYAT TOPDEMİR (NÉE EN 1976)

CAROUSEL, 2011

Huile sur toile

Signée et datée au dos

80 x 150 cm

70 000 / 80 000 DH

6 300 / 7 200 €

Ferhat Deniz réalise des peintures aux dimensions remarquables où il nous parle de mémoire, de souvenirs, de rêves et de cauchemars qui peuplent notre subconscient. Sur des toiles vierges ou lui ayant déjà servi, l'artiste explore les limites de la vie humaine et y applique les différentes couches de la mémoire. Ferhat Deniz recourt à une multitude de matériaux qu'il coud, brode, raye profondément ou aplatit délicatement pour y ajouter enfin un visage aux contours foncés, aux traits flous, accentués par d'épaisses couches de peinture. Un visage aux yeux très expressifs, comme surgi du bouillonnement des rêves de tout un chacun, qui semble renvoyer à la mémoire collective, celle de l'ensemble des souvenirs qui fonde l'existence de l'humanité. Qu'elle soit commune, qu'elle relève du devoir ou du simple plaisir de se souvenir, la mémoire est un repère passé assurément inscrit dans notre présent.

« Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir ». Maréchal Ferdinand Foch

The subject depicted on Ferhat Deniz's large scale canvases are the memories, dreams and nightmares that fill our subconscious mind. Using blank or recycled canvases, the artist explores the limitations of man's life and applies the various layers of memory upon them. Ferhat Deniz explores multiple materials which he sews, embroiders, scratches deeply or flattens delicately before adding a face with dark contours and fuzzy features, emphasized by thick layers of paint. A face with very expressive eyes, as if emerged from the effervescence of anyone's dreams, that seems to refer to the collective memory, which is the reminiscence of human existence. Be it common, duty-related or resulting from the simple pleasure of remembering, the memory is a past reference point which is undoubtedly part of our present.

"For a man with no memory is a man with no life, a people with no memory is a people with no future." Maréchal Ferdinand Foch



O44

O44

FERHAT DENİZ (NÉ EN 1980)

UNTITLED, 2011

Huile sur toile

150 x 250 cm

80 000 / 85 000 DH

7 200 / 7 600 €



045
BURÇAK BINGÖL (NÉE EN 1976)

BARBIE, 2011

Série « Unforeseen Transformation »

Installation, céramique

25 x 15 x 4 cm

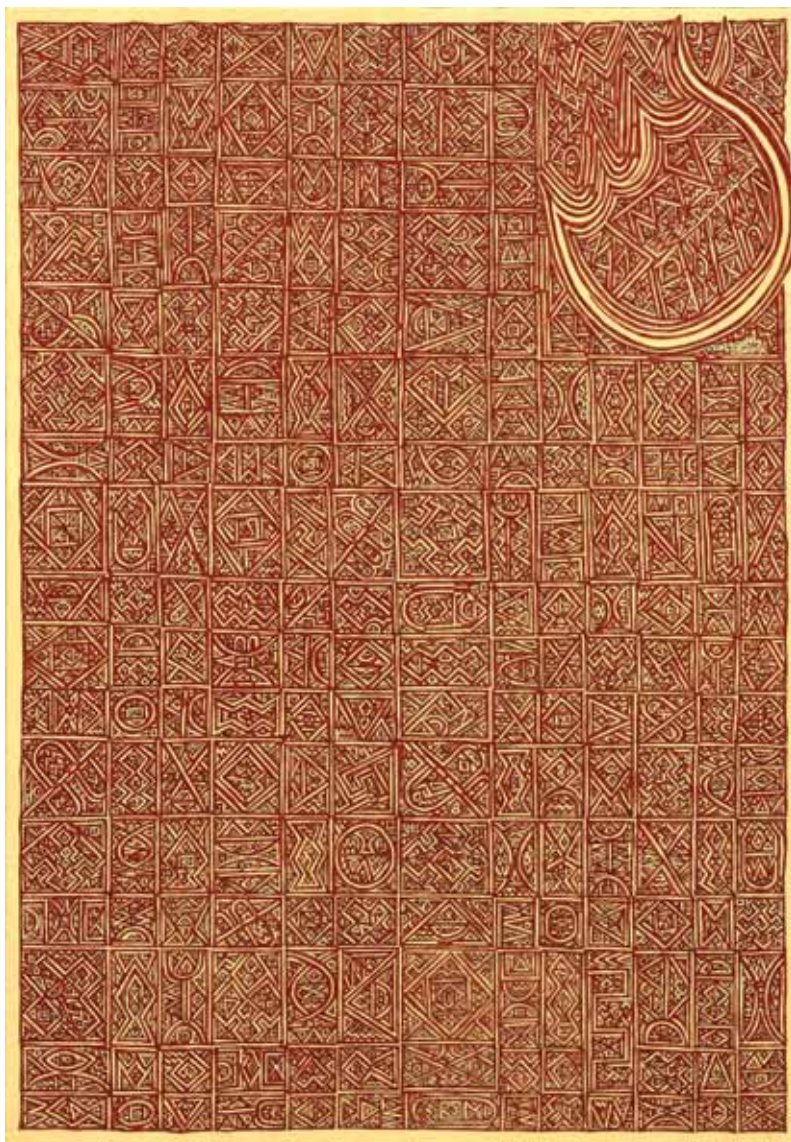
70 000 / 90 000 DH

6 300 / 8 200 €

045



280 000 / 320 000 DH
25 400 / 30 000 €



047
ISMAËL DIABATÉ (NÉ EN 1948)
 LA CONNAISSANCE, 2011
 Acrylique sur toile
 137 x 93 cm
50 000 / 55 000 DH
4 500 / 5 000 €

047



048
GEORGE LILANGA (NÉ EN 1934)
 NGOJENI TUCHEZE KWANZA MALAFU
 TUKACHOTE MAJI KISIMANI, 2002
 Acrylique sur toile
 Signée en bas à droite
 169 x 66,5 cm
85 000 / 90 000 DH
7 600 / 8 200 €

048



049

049

CYPRIEN TOKOUDAGBA (NÉ EN 1939)

TOHOUSSOU-AVLEKETE, 2006

Acrylique sur toile

Signée et située en bas à droite

149 x 220 cm

65 000 / 70 000 DH

5 900 / 6 300 €



050

050

CHÉRI CHÉRIN (NÉ EN 1955)

L'UNION FAIT LA FARCE, 2010

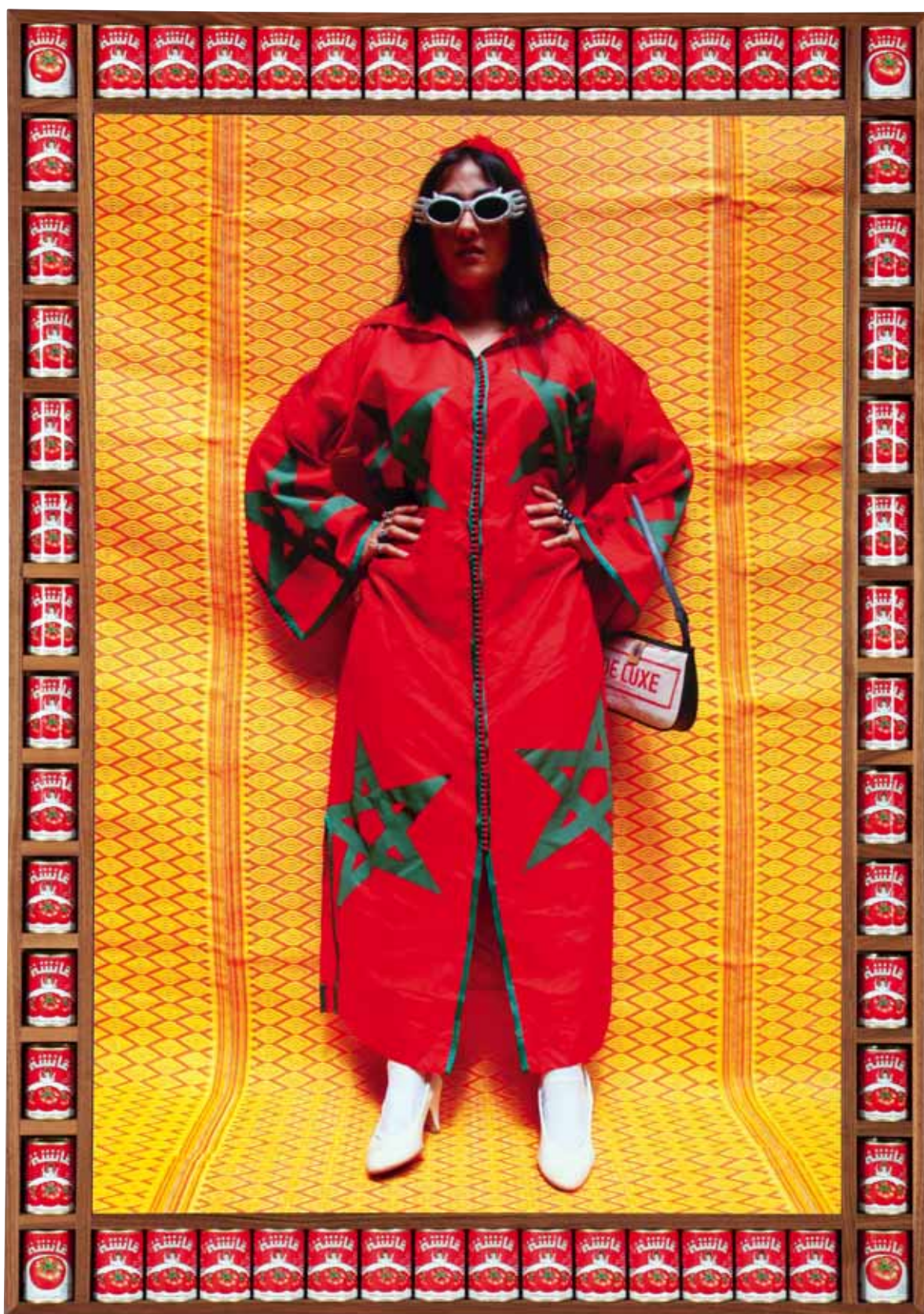
Acrylique et huile sur toile

Signée et datée en bas à droite

138 x 190 cm

65 000 / 70 000 DH

5 900 / 6 300 €



051

051

HASSAN HAJJAJ (NÉ EN 1961)

HINDI ZAHRA

Tirage C-print, papier Fuji Cristal

Cadre de l'artiste en noyer et boîtes de conserve Aïcha

133 x 94 cm

100 000 / 120 000 DH

9 000 / 10 900 €

INDEX DES ARTISTES

AL KARIM Sami, p. 48, 49

BENOHOUD Hicham, p. 42, 43

BINGÖL Burçak, p. 74

BODO Pierre, p. 24, 25

BOUABDELLAH Zoulikha, p. 36, 37

BOUDERBALA Meriem, p. 66, 67

CHÉRIN Chéri, p. 20, 21, 78

DE BEIJER Jasper, p. 18, 19, 30, 31

DELEVAL Jean Jacques, p. 27

DENIZ Ferhat, p. 72, 73

DEPARA Jean, p. 14

DIABATÉ Ismaël, p. 76

EL BAZ Mohamed, p. 6, 7, 44, 45

ERRO, p. 26

FATMI Mounir, p. 50, 51, 62, 63

HAJJAJ Hassan, p. 79

HASSANZADEH Khoshrow, p. 75

HATOUM Mona, p. 56, 57

HAZOUMÈ Romuald, p. 64, 65

HEDAYAT Erika, p. 28, 29

KÖKER Azade, p. 40, 41

LILANGA George, p. 76

LIMONE Guy, p. 38, 39

LONGO Robert, p. 52, 53

MABUNDA Gonçalo, p. 32 à 35

MACH David, p. 58 à 61

MANSARAY Abu Bakarr, p. 22, 23

NABIL Youssef, p. 54, 55

RAMHANI Zakaria, p. 46, 47

REIMONDO David, p. 8, 9

SAMBA Chéri, p. 16, 17

SAMRA Faisal, p. 68, 69

SIDIBÉ Malick, p. 15

TOKOUDAGBA Cyprien, p. 77

TOPDEMIR Gülin Hayat, p. 70, 71

WILSON William, p. 10 à 13



FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
MARRAKECH
PARTENAIRE OFFICIEL



LE PALACE ES SAADI

LA RENCONTRE DU LUXE ET DE LA NATURE...



Au coeur de Marrakech, face aux montagnes de l'Atlas,
un parc de 8 hectares aux allées ombragées
d'arbres centenaires, abrite le Palace et les Villas Es Saadi.

Un cadre raffiné où Nature,
Art et Luxe se marient harmonieusement.

Une collection très éclectique avec plus de 400 œuvres
d'art contemporaines, ce parti pris d'art en liberté
et l'organisation d'événements culturels,
donnent au Palace Es Saadi, une personnalité unique.

92 SUITES & 10 VILLAS UNIQUES
RESTAURANT LAGON & JARDIN
RESTAURANT LA COUR DES LIONS
ORIENTAL SPA
BAR EGYPTIEN
CASINO DE MARRAKECH
NIGHT CLUBBING & LOUNGE BARS
CONFÉRENCES & BANQUETS



ES SAADI
GARDENS & RESORT
HÔTELS • VILLAS • SPAS • CASINO • MARRAKECH

RUE IBRAHIM EL MAZINI - HIVERNAGE - MARRAKECH - MAROC - TÉL : +212 5 24 44 88 11 - FAX : +212 5 24 44 76 44 - info@essaadi.com



Biographies

SAMI AL KARIM (NÉ EN 1966, IRAK)

Après une enfance libanaise, Sami Al-Karim rejoint l'école des Beaux-arts de Bagdad, en Irak, avant de s'exiler aux Etats-Unis. Peintre et photographe engagé, il est très vite interpellé par les relations internationales et les enjeux politico-économiques. Il donne à voir ce que les médias cachent, révélant certaines injustices qui pétrissent ces pays au cœur des intérêts économiques mondiaux. Ses œuvres sont influencés par les civilisations Sumérienne and Babylonienne qui définissent ses premiers travaux. Chaque pièce se révèle à travers multiples couches; tantôt de résine, poudre d'or ou pigmentation minérale, évoquant par sa profondeur les mondes perdus. L'artiste décrit son intention non comme message, mais une affirmation que « nous les êtres humains, bons et mauvais, sont servants de l'amour ».

HICHAM BENOHOUD (NÉ EN 1968, MAROC)

Enseignant en arts plastiques pendant treize années dans un collège au Maroc, Hicham Benohoud a débuté par l'étude photographique de ses élèves, qu'il met en scène dans sa série « La salle de classe ». La richesse du dialogue entamé fondera sa quête esthétique: la question de l'identité, de son détournement et de son respect au sein d'une société cloisonnée reste centrale dans son œuvre. Son travail a été montré à plusieurs reprises, notamment lors des Rencontres internationales de photographie de Bamako en 2001, à l'exposition « Africa Remix » en 2005 à Paris et Düsseldorf. Hicham Benohoud a participé à d'importantes manifestations internationales telles que « La photographie contemporaine dans le monde arabe » à la Fondation Aperture à New York et « Regard des photographes arabes contemporains » à l'Institut du Monde Arabe, à Paris. Les œuvres de l'artiste ont également intégré de prestigieuses collections : La Maison Rouge, Fondation Antoine de Galbert, le Fonds National d'Art Contemporain de Paris ainsi que l'Académie Royale des Beaux Arts de Madrid.

BURÇAK BINGÖL (NÉE EN 1976, TURQUIE)

Titulaire d'un doctorat obtenu à la Faculté des Beaux-Arts de l'Université Hacettepe, à Ankara, elle a travaillé par la suite au sein du Département de céramique de l'établissement, avant de se rendre à New York en 2009 pour étudier la photographie à l'université New School. Exposée depuis 2001, plusieurs fois primée (en Argentine et en Croatie), Burçak Bingöl a participé à de nombreuses manifestations en Turquie et à l'étranger. Ses œuvres sont visibles dans des collections privées dont David Driver Collection (Etats-Unis), Ronald Kuchta Collection (Etats-Unis) ou Ziraat Bank (Turquie).

PIERRE BODO (NÉ EN 1953, RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

Pierre Bodo est né à Mandu, en République Démocratique du Congo. En 1970, il s'installe à Kinshasa et prend part, en 1978, à la fameuse exposition Art Partout qui révèle au grand public la peinture populaire zaïroise dont il est l'une des principales figures. Il affirme alors avec vigueur et sincérité sa foi en la capacité de créer un art capable de changer le cours de l'histoire. Ses œuvres sont tour à tour : chronique, pamphlet, manifeste, revendication ou conseil. Il est peintre dit populaire. Au début des années 90, il change considérablement son style afin « d'exprimer ses grandes idées personnelles ». Ses buts sont l'amélioration de la vie et des choses visibles ; il veut faire partager ses rêves d'un monde meilleur. Il traite alors des sujets fantastiques ou symboliques avec une imagination étrange alimentée par ses rêves. Entre 2005 et 2006, Pierre Bodo intègre la Collection Pigozzi avec «African Art Now: Masterpieces». En 2007, l'artiste participe notamment à l'exposition «Popular Painting from Kinshasa» à la Tate Modern de Londres et à «100% Africa», au Musée Guggenheim de Bilbao.

ZOULIKHA BOUABDELLAH (NÉE EN 1977, ALGÉRIE)

Zoulikha Bouabdellah est la fille de Hassen Bouabdellah, réalisateur et écrivain algérien, et de Malika Dorbani, ancienne directrice du musée des Beaux-Arts d'Alger. Après sa naissance à Moscou en 1977, Zoulikha Bouabdellah grandit dans la capitale algérienne jusqu'à l'âge de 16 ans. En 1993, alors que la guerre civile éclate, sa famille quitte l'Algérie pour s'installer en France où elle se dirigera vers des études d'art. Diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Cergy-Paris en 2002, Zoulikha Bouabdellah se lance dans le domaine de l'art contemporain. Ses œuvres jouent sur la dualité et le déséquilibre des cultures, leur fusion et leur capacité à transcender les frontières. Zoulikha Bouabdellah s'est vue attribuer en 2008 le Prix Meurice pour l'art Contemporain, Paris et compte un

certain nombre d'œuvres au sein d'expositions muséales telles que le Centre Georges Pompidou, le Moderner Kunst Stiftung Ludwig de Vienne ou encore le Mead Art Museum aux Etats Unis.

MERIEM BOUDERBALA (NÉE EN 1960, TUNISIE - FRANCE)

Née à Tunis en 1960, Meriem Bouderbala intègre l'Ecole des Beaux-arts d'Aix-en-Provence en 1980, section gravure et peinture, d'où elle sort diplômée en 1985. C'est alors qu'elle quitte la France pour se rendre à Londres, où elle s'inscrit à l'Ecole d'Art de Chelsea, département de gravure. Meriem Bouderbala figure parmi les rares artistes à combiner des compétences variées (peinture, photographie, installation, vidéo) qu'elle met au service des différents supports qu'elle explore (toile papier, verre, tissus). Son travail d'artiste porte toujours l'empreinte de sa double origine française et tunisienne. Son œuvre est une réflexion visuelle protéiforme sur le corps, qui est à la fois l'objet d'étude et le support même de l'œuvre. Elle critique un certain orientalisme fait de fantasmes projetés sur la femme orientale, présumée sensuelle et lascive. En photo, ses superpositions d'images font écho au procédé de la gravure qu'elle a longuement étudiée, où l'impression successive de planches de couleur fait apparaître le motif dans son relief et le mouvement fluide des voiles. Figure incontournable d'un art de la féminité, son travail est représenté dans les collections de l'Institut du monde Arabe, au Musée d'Art Contemporain de la Ville de Lisbonne etc..

CHÉRI CHÉRIN (NÉ EN 1955, RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

Chéri Chérin est né à Kinshasa, une mégapole de plus de 10 millions d'habitants qui se conforment au fameux « article 15 de la Constitution » encourageant le bon peuple à se prendre en main. Depuis le début des années 70, on assiste à une explosion créatrice dans tous les domaines artistiques. Le groupe Viva la Musica rencontre un immense succès populaire ; un membre de ce groupe, invente le concept de la SAPE (Société des Ambianceurs et des Personnalités Élégantes) et le peintre Chéri Chérin qui occupe dans cette institution kinoise un des rangs les plus prestigieux, se proclame « Créateur Hors (série) Expressionniste Remarquable Inégalable (C.H.E.R.IN) unique dans son genre». Chérin place au même niveau le sujet, la forme, la représentation, la lisibilité, et le décoratif. Il dénonce un monde où l'opportunisme et la comédie voudraient avoir raison sur les vraies valeurs pour lesquelles il « milite » et dont ses peintures véhiculent ces messages. Très populaires en RDC, les œuvres de Chérin trouvent un écho favorable à l'international, en Belgique notamment mais également en Espagne pour « 100% Africa» au Musée Guggenheim de Bilbao, ou encore au Royaume Uni à la Tate Modern, en 2007, à l'occasion de « Popular Painting from Kinshasa ».

JASPER DE BEIJER (NÉ EN 1973, PAYS BAS)

Né à Amsterdam, Jasper de Beijer suit de 1992 à 1996 des cours à l'Ecole des Beaux-Arts d'Amsterdam puis à celle de la ville d'Utrecht, au sein du département design, où il obtient son diplôme en 1997. Dans sa période académique, De Beijer faisait de nombreux croquis dans lesquels il utilisait des modèles d'échelle et des mises en scène comme outil d'étude pour ses dessins et peintures. Sa première série officielle de photos, « Buitenpost », est une étape dans l'utilisation de modèles et de mises en scène comme point de départ pour la photographie manipulée. Des collections telles que celles de la Bank of America et la collection Rabobank possèdent de nombreuses œuvres de l'artiste. Le Musée de la Photo de la Haye, le Musée d'art contemporain de Denver, le Musée Het Domein de Sittard (Pays-Bas), la Galerie Nouvelles Images de la Haye, la Galerie TZR (Duesseldorf), la Galerie Hamish Morisson (Berlin), le Studio d'Arte Cannaviello (Milan) ont tous exposé les œuvres de Jasper de Beijer ou le représentent en tant que galerie.

JEAN JACQUES DELEVAL (NÉ EN 1945, FRANCE)

Après avoir été diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, Jean Jacques Deleval part à Rome se perfectionner dans les techniques de restauration. Il a d'ailleurs été actif comme restaurateur au Louvre ainsi que dans l'atelier de restauration du marchand d'art Daniel Wildenstein. L'artiste partage alors son temps entre Bruxelles et l'île de Formentera où il réside. Fort de solides connaissances des techniques anciennes et moins anciennes, Deleval éprouve par ailleurs un intérêt certain pour ce qui est contemporain. Ainsi, il se met à étudier puis finalement à exercer les possibilités gigantesques offertes par les manipulations d'images gérées par ordinateur. Les œuvres de Deleval sont ainsi parachevées en fonction d'une pensée ou d'une influence par le biais d'un langage imagé devenu idéal. Les boutons sont éliminés, les lèvres sont gonflées ou deviennent plus fines en fonction des besoins. La réalité présentée tient plus de la fiction que ce qui passe pour être fictif. Jean Jacques Deleval est notamment représenté par la galerie parisienne Rive Gauche- Marcel Strouk.

FERHAT DENIZ (NÉ EN 1980, TURQUIE)

Né à Istanbul, Ferhat Deniz a obtenu un Bachelor of Arts du département de peinture de la faculté des Beaux Arts de l’Université Yeditepe d’Ankara. Ferhat Deniz se fait remarquer, en 2007, à l’occasion de la foire d’Istanbul Tuya Contemporary Art Fair et rejoint en 2008 la galerie Casa Dell’Arte de Bodrum pour une exposition collective dédiée aux jeunes talents (Young Artists). En 2010, la galerie CDA Projects d’Istanbul lui consacre une exposition personnelle intitulée « Memories, Dreams, Nightmares ». Prenant son vécu comme point de référence, l’artiste couche sur la toile les limitations de la vie humaine, des limitations qui prennent forme dans le grand voyage permis par le souvenir.

JEAN DEPARA (1928- 1997, ANGOLA)

Depara est né en 1928 à Kboklolo, en Angola. Il commence la photographie en 1950 avec un petit appareil de marque Adex. Arrivé à Kinshasa en 1951, Depara tente de concilier la photographie et divers petits métiers : réparateur de vélos, d’appareils photos, ferrailleur. Kinshasa est une grande capitale où l’on entend la Rumba et le cha-cha-cha jour et nuit. Le célèbre chanteur zaïrois Franco l’invite à ses soirées musicales, et devient le principal sujet des photographies de Depara qui installe son studio : Le Jean Whisky Depara. Il passe ses journées au Kwist, au Ok Ba ou au Sarma Congo, bars réputés de la cité. La nuit, il fréquente les boîtes de nuit à la mode et s’amuse à photographier ce monde de noctambule qui est fier de venir lui acheter ses tirages. Ses photographies noir et blanc saisissent avec pertinence la folle ambiance, l’aisance, la joie, l’insouciance et la SAPE (Société des Ambianceurs et des Personnalités Élégantes) de cette époque. Depara cesse ses activités en 1989.

ISMAËL DIABATÉ (NÉ EN 1948, MALI)

Ismaël Diabaté a reçu une formation académique à l’Institut National des Arts de Bamako, dont il sort major en 1968. Il développe à cette époque une peinture réaliste et engagée, avant de s’intéresser au travail de Lamine Sidibé et du Groupe Bogolan Kasobané. Ismaël Diabaté s’essaie à la technique du bogolan dès 1983. Il travaille d’abord à la plume et à la brosse, puis selon la technique du « dripping » pour les œuvres issues de la série des « Foules », toutes en énergie. A l’inverse, les œuvres de la série des « Géométriques » sont créées dans la concentration. Partant de l’écriture bamana aux symboles traditionnels étudiée par Germaine Dieterlen, Diabaté remplit sa toile de décors géométriques que l’on retrouve sur les bogolans, n’hésitant pas à en inventer de nouveaux, afin que jamais le même dessin ne se reproduise d’une toile à une autre. Si les premiers « Géométriques » étaient réalisés selon la méthode traditionnelle du bogolan, les dernières créations sont réalisées à l’acrylique, ce qui permet une conservation optimale des œuvres. Dès 1988, Diabaté rejoint le Etnografiska Museet de Suède. En 1990, il fait partie de l’exposition « Bogolan et arts graphiques du Mali » au Musée des arts d’Afrique et d’Océanie à Paris. En 2007, la Fondation HAIAC de Segovia en Espagne lui consacre une exposition.

MOHAMED EL BAZ (NÉ EN 1967, MAROC)

Né au Maroc, Mohamed El Baz rejoint son père à l’âge de 8 ans en France avec sa famille. Depuis 1993, et après l’obtention d’un diplôme de l’Ecole des beaux-arts de Paris-Cergy et une formation à l’Institut des hautes études en arts plastiques à Paris, il développe un travail en forme de perpétuel recommencement intitulé « Bricoler l’incurable ». Depuis sa première exposition d’importance au musée d’Art moderne de Villeneuve-d’Ascq en 1994, l’artiste a participé à de nombreuses manifestations, dont la biennale d’Istanbul en 1995, «Africa Remix» au centre Georges-Pompidou en 2005. Une exposition personnelle lui a été consacrée à la galerie L’Atelier 21 (Casablanca) et à la galerie JGM (Paris) en 2011.

ERRO (NÉ EN 1932, ISLANDE)

Gudmundur Gudmundsson, dit Erró, découvre l’art dans un catalogue du Musée d’Art moderne de New York. Après des études d’art de 1952 à 1954 à Reykjavik puis à Oslo, Florence et Ravenne, il s’installe à Paris en 1958 avant de vivre en Thaïlande puis sur l’île de Formentera. A Paris, Erró rencontre Brauner, Masson, Max Ernst, Man Ray, Miro, Giacometti, Duchamp, Breton et, de 1963 à 1965, collabore à des happenings avec son ami Jean-Jacques Lebel. Volontiers provocant, Erró met en scène aussi bien des despotes que des héros de bandes dessinées ou des dieux de la mythologie gréco-romaine dans un univers plastique pétri d’énigmes. Héritier de Lichtenstein, Warhol, Fahlström, Roberto Matta et Rosenquist, l’artiste entrelace les styles et les graphismes en multipliant les allégories contemporaines. Résolument pasticheur, Erró reprend également Picasso, Léger, Disney et Dalí pour stigmatiser notamment la société du spectacle et de la consommation. Après des expositions telles que celles de la Biennale de Venise en 1975, de la galerie nationale du Jeu de paume de Paris en 1999 ou de la FIAC en 2001, un musée présentant une sélection importante des œuvres de l’artiste est inauguré à Reykjavik cette même année. Ce représentant majeur de la figuration narrative est aujourd’hui mis à l’honneur dans le monde entier, en particulier au Centre Pompidou à Paris.

MOUNIR FATMI (NÉ EN 1970, MAROC)

Mounir Fatmi construit des espaces et des jeux de langage qui libèrent tout particulièrement la parole de ceux qui les regardent. Ses vidéos, installations, dessins, peintures ou sculptures mettent au jour nos ambiguïtés, nos doutes, nos peurs, nos désirs. Ils pointent l’actuel de notre monde, ce qui survient dans l’accident et en révèle la structure. Son travail traite de la désacralisation de l’objet religieux, de la déconstruction et de la fin des dogmes et des idéologies. En 2008, son travail fait partie de la programmation «Paradise Now ! Essential French Avant-garde Cinema 1890-2008» à la Tate Modern de Londres, ainsi qu’à l’exposition «Traces du Sacré» au Centre Georges Pompidou à Paris. Depuis 1993, il a reçu plusieurs prix dont le Grand Prix Léopold Sédar Senghor de la 7ème Biennale de Dakar en 2006, ainsi que le Uriôt prize de la Rijksakademie, Amsterdam. Il reçoit en 2010 le prix de la Biennale du Caire. Il participe à la première exposition pan-arabe «The Future of a Promise» à la 54e Biennale de Venise en 2011.

HASSAN HAJJAJ (NÉ EN 1961, MAROC)

Né au Maroc à Larache en 1961, Hassan Hajjaj immigre avec sa famille à Londres à l’âge de 14 ans. Hassan Hajjaj évolue au cœur des cultures émergentes, dans les clubs, découvrant et tissant des liens avec le monde de la musique : reggae, hip hop et world. Etabli à Londres, Hassan Hajjaj ressent pourtant le besoin de resserrer les liens avec sa terre natale, avec laquelle il n’a jamais rompu, il décide d’explorer et de traduire son expérience pluriculturelle en produisant des séries de photos en hommage à ses amis, musiciens, artistes, danseurs, artisans. Son regard d’occidental marque son univers marocain.

KHOSHROW HASSANZADEH (NÉ EN 1963, IRAN)

Hassanzadeh vit à Téhéran, où il partage son temps entre la vie d’acteur et les arts visuels. De 1989 à 1991, il suit les cours de peinture de l’université de Mojtama-e-Honar. En 1995, il étudie la littérature perse à l’université Azad tout en suivant une formation privée auprès de l’artiste Aydeen Aghdashlou. Les œuvres de Hassanzadeh reçoivent une écho international favorable, dès 1998, avec « War » (1998), un journal intime à la fois sinistre et touchant relatant son expérience de soldat volontaire durant la guerre Iran-Iraq (1980-1988). En 2000, le projet «Ashura», interprétation percutante de la cérémonie religieuse shiite la plus importante à travers un portait saisissant d’une femme au tchador, comme englutie par l’iconographie religieuse. Dans « Chador » et « Prostitutes » en 2002, l’artiste poursuit son exploration des thèmes sociologiques à travers la division sexuée de paysage urbain iranien. Dans la série « Terrorist », en 2004, Hassanzadeh interroge le concept politique de « terrorisme » où il se représente lui-même et fait le portrait de sa mère et sa sœur en terroristes. Khosrow Hassanzadeh s’est vu consacrer des expositions personnelles à Amsterdam, Beyrouth, Dubai, Londres, Phnom Penh et Téhéran. It was his solo exhibition at Diorama Arts in London in 1999, qui a initialement introduit son travail aux institutions publiques. Des œuvres de l’artiste sont actuellement au British Museum, au Tehran Museum of Contemporary Art, à la World Bank and le Tropenmuseum aux Pays Bas.

MONA HATOUM (NÉE EN 1952, PALESTINE)

D’origine palestinienne, Mona Hatoum est une artiste performer, ancienne étudiante de la Byam Shaw School of Art et de la Slade School of Art de 1975 à 1981. Durant ces six années, elle aborde les problématiques liées au corps, à la construction du langage et aux conditions de l’exil. Mona Hatoum a commencé à être connue dans les années 80 avec des performances qui mettaient en scène la violence et la sexualité abordant les thèmes de la souffrance et « au cours desquelles son propre corps était volontairement exposé, parfois jusqu’à la limite de ses forces ». Ces performances ont été presque toutes filmées et ont conduit Mona Hatoum à l’art vidéo en 1983. L’histoire personnelle de l’artiste Mona Hatoum a inspiré son travail. L’exil et la séparation avec sa famille restée en Palestine deviendront les thèmes de ses vidéos et de ses œuvres. Si ses débuts furent marqués dans les années 1980 par des performances et des vidéos très engagées à forte valeur autobiographique, son travail s’est développé par la suite autour d’environnements plus intemporels. En travaillant avec des médias variés, Mona Hatoum critique les limites de l’art traditionnel et évoque les dangers de la politique autoritaire notamment dans ses œuvres « Untitled » qui représente une chaise roulante (1998, Tate Gallery, Londres) et « Silence » (1994, New York, MOMA). L’œuvre de l’artiste fait partie d’importantes collections publiques telles que celles du Baltimore Museum of Art Kunstmuseum de Bâle, du Musée d’art Contemporain de Los Angeles, du MOMA (New York), du Centre Georges Pompidou etc.

ROMUALD HAZOUMÈ (NÉ EN 1962, BÉNIN)

Romuald Hazoumè est né à Porto-Novo dans une famille catholique. Il est d’origine Yoruba et par ailleurs profondément marqué par le vaudou. Par sa double appartenance culturelle, Romuald Hazoumè fait l’épreuve d’une situation conflictuelle qui transparaît

dans la création de son œuvre, non pas réalisée suivant la tradition des Yoruba, mais totalement syncrétique à partir de matériaux de récupération. Au milieu des années 80, il réalise ses premières sculptures à partir de bidons en plastique qui après une intervention minimale, relatent subtilement sa vision critique des figures et des systèmes politiques africains. Hazoumè assemble des matériaux, rebuts et objets désuets, qu'il utilise tels quels ou qu'il forme ou déforme, pour représenter sa vision de la société, de faits événementiels ou de problèmes planétaires et signe un engagement contre toutes formes d'esclavage, de corruption, de trafic qu'il dresse comme les ultimes témoignages des dérives actuelles. Dès 1992, Romuald Hazoumè fait parler de lui à l'occasion de l'exposition «Out of Africa»: Jean Pigozzi Contemporary African Art Collection à Londres. S'en suivra un succès mondial : de l'exposition itinérante de 1995 «An Inside Story: African Art of Our Time au Japon» à Three Continents présentée par le Metropolitan Museum de New York, en 2011, en passant par une présence remarquée à l'évènement TWENTY-FIRST CENTURY à la Queensland Art Gallery de Brisbane en Australie ainsi que dans d'importantes biennales (Istanbul, Johannesburg, Liverpool etc.)

ELIKA HEDAYAT (NÉE EN 1979, IRAN)

Née à Téhéran, Erika Hedayat poursuit des études de communication visuelle à l'université d'art de Téhéran et décide, en 2003, de partir pour la France pour suivre les cours de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, atelier d'Annette Messenger, dont elle sort en 2008, avec les félicitations du jury. Erika Hedayat travaille aux frontières de la performance et de la vidéo Cette démarche n'est pas sans lien avec l'histoire personnelle de l'artiste, l'exil et la nécessité de se réinventer, de recomposer avec ce qu'il reste (des souvenirs, de la langue, des amis) une nouvelle identité. Elle raconte ses propres histoires inspirées par les événements sociopolitiques de l'Iran d'aujourd'hui. Nominée notamment pour le prix Golden Key, Kassel Documentary Film & Video Festival en 2007, elle remportera le Prix Hiscox Start en 2009. Les performances de cette jeune artiste reçoivent un écho favorable du public (Performance avec Tamara Erde, galerie Aline Vidal (Paris), en 2011 ; performance avec Impure Company, festival Oktoberdans, Bergen (Norvège) ; Spark Festival of Electronic Music and Arts, Minneapolis, en 2009). Les œuvres de l'iranienne Erika Hedayat font partie du Fond municipal d'art contemporain de Paris.

AZADE KÖKER (NÉE EN 1949, TURQUIE)

Diplômée de l'Académie des Beaux-Arts d'Istanbul en 1971, Azade Köker poursuit ses études à l'École des Beaux Arts de Berlin au sein du département du Design industriel de 1973 à 1976, puis dans le département de Sculpture de la même école de 1976 à 1979. En 1978, elle ouvre son propre atelier à Berlin. L'artiste a exposé pour la première fois en 1980 à Hannovre, Düsseldorf et Stuttgart, puis en Turquie, mais aussi en Suisse, en Espagne, au Japon etc. Depuis 1992, elle enseigne dans plusieurs universités allemandes. Azade Köker est aujourd'hui professeur à l'Université Technique de Braunschweig.

GEORGE LILANGA (1934-2005, MOZAMBIQUE)

George Lilanga est né dans les hauts plateaux du Mozambique en Tanzanie. Les célèbres sculpteurs makonde l'initient à la sculpture en 1961. Il part s'installer avec eux dans la région de Dar es Salaam où les conditions de travail sont plus favorables. George Lilanga y fonde Nyumba ya Sanaa (la maison des arts) avec d'autres artistes en 1973 et développe simultanément un travail de sculpture et de peinture. Ses œuvres dérivent de la culture makonde et sont soumises à une pensée magique : les ancêtres, les génies et les forces naturelles y occupent une place importante. Toute l'œuvre sculpturale et picturale de Lilanga, si elle reste inspirée de cette culture, témoigne cependant d'une profonde révolution qui inaugure la naissance de l'individualisation et du talent personnel en Afrique. Ses œuvres polychromes révèlent un sens esthétique très développé et traduisent un sens aigu de la critique sociale et de la caricature. Lilanga s'est vu consacrer plusieurs expositions à travers le monde telles que « Artist in Residence and Workshop » au Musée d'Art Moderne de la ville d'Hiroshima au Japon, en 1995 ; « Georges Lilanga » au MAMCO de Genève, en 2002 ou encore « Lilanga d'ici et d'ailleurs » au Centre Culturel François Mitterrand de Périgueux en 2003.

GUY LIMONE (NÉ EN 1958, FRANCE)

A l'âge de 20 ans et après des études de comptabilité, Guy Limone intègre les Beaux-Arts de Lyon, puis le département peinture de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Peintre de formation, Guy Limone se dirige peu à peu vers la photographie puis l'installation mais toujours avec deux obsessions : les chiffres et les couleurs. Inspiré par l'art des années 60-70, le minimalisme et les formes simples l'artiste utilise cependant beaucoup d'images et de figurines, ce qui lui permet de travailler dans un schéma géométrique et d'appréhender la densité. Guy Limone compte le monde et l'ordonne à sa manière puis interprète par l'image et la couleur les fractures de la société contemporaine avec humour et poésie. Dès 1993, Guy Limone rejoint Maurizio Cattelan dans le cadre d'une exposition collective à la Galerie Massimo de Carlo de Milan. En 1997, l'artiste prend part à «At the threshold of the visible», une exposition itinérante à travers les Etats

Unis et le Canada. La F.R.A.C Alsace, l'espace parisien Paul Ricard en 2006, mais aussi la Fondation d'Art Contemporain Daniel et Florence Guerlain, à l'occasion de l'exposition «Regards croisés» exposent les œuvres de l'artiste. Guy Limone a reçu des Commandes Publiques telles que celle du Centre culturel de la ville de Saint Raphaël en 2000 dans le cadre du projet - «1 Français sur 1929 habite à Saint-Raphaël».

ROBERT LONGO (NÉ EN 1953, ETATS UNIS)

Robert Longo pratique avec une égale réussite la sculpture, la photographie, la performance ou l'art vidéo. Il est également musicien au sein du groupe de sa compagne Barbara Sukowa. Robert Longo est fasciné très jeune par l'univers médiatique, le cinéma, la télévision, les magazines et les bandes dessinées. Il débute ses études supérieures à l'Université du Nord Texas puis part étudier l'art à Florence. A son retour il obtient un BFA de l'Université d'Etat de Buffalo en 1975. En 1974, tout en poursuivant ses études, Robert Longo co-fonde *Hallwalls*, un atelier et un espace d'exposition destiné à l'art contemporain. Entre 1977 et 1981, Longo crée des sculptures, des photos ainsi que des performances. A partir de 1979, il impressionne le public avec une série de dessins au graphite, à échelle humaine, intitulée «Men in the Cities». Sur la scène artistique américaine contemporaine Robert Longo se démarque par la puissance de son expression, en partie à cause de la technique composite qu'il utilise dans laquelle entre abondamment l'usage du crayon au graphite, en partie par les sujets qu'il aborde. L'œuvre de Robert Longo à intégré de nombreuses collections prestigieuses telles le Museum of Modern Art (New York), le Centre Georges Pompidou (Paris), le Guggenheim Museum (New York), la Saatchi Collection ainsi que la Tate Gallery de Londres.

GONÇALO MABUNDA (NÉ EN 1975, MOZAMBIQUE)

Dès 1995, Mabunda participe à «Ujamaa IV Workshop» aux côtés d' Andries Botha à Durban en Afrique du Sud. En 1998, il rejoint le projet «Transformação de Armas em Objectos de Arte». Il au studio *Núcleo de Arte* de Maputo et travaille avec des armes récupérées à la fin de la guerre civile en 1992. Marqué par une enfance rythmée par la violence et l'absurdité de cette guerre, l'artiste fait partie, entre 2004 et 2006 de «Arms into Art», exposition monographique itinérante organisée par l' Alliance Française à travers la Tanzanie, l'île Maurice, le Kenya, l' Ethiopie, l'Afrique du Sud, le Burundi, la Namibie et l'Ouganda. En 2008, Mabunda expose «Second Lives», au Museum of Arts and Design de New York et «My new voice», à l'Afronova Gallery à Johannesburg, entre autres.

DAVID MACH (NÉ EN 1956, ÉCOSSE)

David Mach est devenu un artiste reconnu et célèbre, exposé dans les galeries et musées du monde entier, grâce à ses sculptures monumentales, constructions éphémères réalisées à partir de quantités massives de surplus industriels ou de matériaux de récupération. David Mach crée l'évènement en octobre 2006 avec « It takes two », deux Sumos tenant un container, installés dans les Jardins des Tuileries dans le cadre du parcours de sculptures monumentales pendant la FIAC. David Mach est membre de la Royal Academy of Arts de Londres, où il enseigne la sculpture. Il est lauréat du Prix Pat Holmes Memorial et du Prix Lord Provost, RGI de Glasgow. Nominé au Turner Prize 1988 à la Tate Gallery de Londres, il est professeur associé au département de Sculpture à l'Edimburg College of Arts.

ABU BAKARR MANSARAY (NÉ EN 1970, SIERRA LEONE)

Abu Bakarr Mansaray est né à Tongo, en Sierra Leone et s'installe à Freetown en 1987. C'est dans un des pays les plus pauvres d'Afrique que Mansaray décide de devenir artiste avec une volonté inouïe d'apprendre et d'inverser la marche d'un pays qui sombre dans la guerre civile. En 1998, Abu Bakarr Mansaray se réfugie à Harlingen aux Pays-Bas mais ne perd rien de son ambition. Dès 2000, il prend part au projet «Partage d'Exotismes», dans le cadre de la Biennale d'art contemporain de Lyon. Suivront, en 2006, l'exposition collective «100% Africa», au Guggenheim Museum de Bilbao ainsi qu'au National Museum of African Art (Smithsonian Institution, Washington DC). Entre 2004 et 2007, l'artiste marque sa présence au Museum Kunst Palast à Düsseldorf mais également au Centre Georges Pompidou ainsi qu' au Mori Art Museum de Tokyo. En 2010, Mansaray participe à ARTPARIS+GUESTS pour André Magnin & Leridon Collection.

YOUSSEF NABIL (NÉ EN 1972, EGYPTE)

Formé par David LaChapelle et Mario Testino notamment, Youssef Nabil initie une série sur les artistes qu'il admire dès les années 1990, donnant à voir au sein de portraits oniriques un visage singulièrement différent de leur personnage public. En 2010, il passe de l'image fixe à l'image animée et réalise son premier film, le court-métrage «You

Never Left». Le travail de Youssef Nabil a été présenté dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, notamment au British Museum de Londres, à la Villa Médicis de Rome, au Baltic Centre for Contemporary Art de Newcastle, au Centro Andaluz de Arte Contemporaneo de Séville, au Centro de la Imagen de Mexico, au North Carolina Museum of Art mais également au Centre de Cultura Contemporanea de Barcelona et plus récemment à la maison Européenne de la photographie à Paris.

ZAKARIA RAMHANI (NÉ EN 1983, MAROC)

Zakaria Ramhani entre très tôt en contact avec la peinture à l’atelier de son père. Il obtient ensuite son diplôme d’enseignement en art plastique et ne tarde pas à abandonner la fonction publique pour se consacrer exclusivement à sa pratique artistique. Depuis 2006, il mène un projet intitulé « De droite à gauche » qui explore les rapports entre le texte écrit sous différentes formes et le portrait comme symbole de l’identité individuelle. Zakaria Ramhani a développé un langage particulier où la graphie arabe ou latine est comme un geste pictural au service d’un ordre figural. L’originalité de ce travail réside dans le fait que l’image finale englobe dans un ordre parfait le foisonnement des tracés graphiques et leur fait perdre leur statut scriptural pour les élever au rang d’un trait de peintre. Le travail de Zakaria Ramhani a été présenté avec le British Museum de Londres à l’exposition Word Into Art, à la 8ème édition de la Biennale de Dak’art (Sénégal), dans des foires internationales telles que ArtDubai et Art Paris-Abu Dhabi (EAU), dans le projet « Interoenia Extrart » en Italie sous la direction de Achille Bonito Oliva (ancien commissaire en chef de la Biennale de Venise). Ses œuvres font partie de collections prestigieuses telles que celle de Alain Dominique Perrin (Fondation Cartier-France), du Musée de Bank Al Maghrib (Maroc), de la Fondation Jean-Paul Blanchère (France) et de la Fondation Barjeel (EAU).

DAVID REIMONDO (NÉ EN 1972, ITALIE)

David Reimondo a développé son expérience artistique aussi bien en Italie qu’à l’étranger. Le caractère essentiel du travail de Reimondo réside dans son choix de ne pas recourir à des techniques artistiques traditionnelles. En effet, ses œuvres ne relèvent ni de la peinture, ni de la sculpture ni de la photographie mais elles semblent contenir des éléments de chacun de ces médiums. La combinaison du trait, de l’image, du poids et de la 3D sont au service d’un résultat percutant caractéristique de la condition humaine : polyvalence, complexité et multiplicité. A travers ses œuvres David Reimondo montre des images résultant d’une composition où il place des lamelles de papier aluminium sur des tranches de pain de mie pour protéger à certains endroits la matière de la cuisson ou de la brûlure qu’il lui inflige avant d’agencer et de figer le tout dans de la résine biologique. Son utilisation du pain combiné à l’imagerie contemporaine sont une exploration de la relation entre l’humanité et la technologie, le corps et l’espace, le langage et l’identité. Depuis 2000, les œuvres de Reimondo sont régulièrement exposées par les galeries italiennes (Tedeschi Gallery de Rome, Turin, Milan etc.) mais également à Londres et en Suisse.

CHÉRI SAMBA (NÉ EN 1956, RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

Né à Kinto M’Vuila, Chéri Samba s’installe à l’âge de 16 ans à Kinshasa, la capitale, où il gagne sa vie comme peintre d’enseignes publicitaires tout en réalisant des bandes dessinées pour sa revue Bilenge Info. Il met en scène les faits de société, mœurs, sexualité, maladie, inégalités sociales, corruption, etc, et atteint rapidement une grande popularité locale. A partir de la fin des années 1980, il devient lui-même commentateur au cœur de ses tableaux afin « qu’on me connaisse non plus seulement de nom mais aussi de visage comme un présentateur de journal télévisé ». Pour lui l’art n’a pas de frontière. Ses tableaux les plus récents traitent de l’actualité mondiale. Dès 1989, Samba se fait remarquer à la grande exposition Magiciens de la terre au Centre Georges Pompidou. En 1991, l’artiste congolais conquiert les Etats Unis en intégrant les Museum for African Art et le New Museum for Contemporary Art à New York ainsi que le Museum of Contemporary Art de Chicago avec l’exposition Chéri Samba. En 2004, la Fondation Cartier pour l’Art Contemporain lui consacre une exposition « J’aime Chéri Samba ». Ses œuvres voyageront sur les 5 continents (Russie, Italie, Monaco, Allemagne, Afrique du Sud, Brésil, Autriche, Suisse, Japon, Espagne, Pays Bas, Mexique, Belgique etc).

FAISAL SAMRA (NÉ EN 1956, ARABIE SAOUDITE)

Diplômé de l’École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 1980, Faisal Samra peint, sculpte, dessine, réalise des performances et des photographies. Si le médium peut changer, l’essentiel est d’explorer les différents états de la condition humaine. Faisal Samra a participé à de nombreuses expositions collectives et notamment pour « Words Into Art » au British Museum à Londres et à Dubai pour « Languages of the Desert : Contemporary Arab Art from the Gulf States » à Abu Dhabi, Paris et au Kunstmuseum de Bonn. Il a également présenté son travail lors d’expositions personnelles à Beyrouth, Paris et Dubai ainsi qu’à la Fondation S. Shoman et Darat Al Funnun à Amman en Jordanie en 2007.

MALICK SIDIBÉ (NÉ EN 1935, MALI)

Malick Sidibé est né dans une famille peule dans un petit village du Mali. Remarqué pour ses talents de dessinateur, il est admis à l’Ecole des Artisans Soudanais de Bamako, d’où il sort diplômé en 1955. Il fait ses premiers pas dans la photographie auprès de « Gégé la Pellicule » et ouvre le Studio Malick en 1958 dans le quartier de Bagadadi, au cœur de Bamako. Il s’implique dans la vie culturelle et sociale de la capitale, en pleine effervescence depuis l’Indépendance. Devenue une figure incontournable très appréciée par la jeunesse, Malick Sidibé est présent dans toutes les soirées où les jeunes découvrent les danses venues d’Europe et de Cuba, s’habillent à la mode occidentale et rivalisent d’élégance. En 1957, il est le seul reporter de Bamako à couvrir tous les événements, fêtes et surprises-parties. Le samedi, ces soirées durent jusqu’à l’aube et se poursuivent le lendemain au bord du fleuve Niger. En 1995, la Fondation Cartier pour l’art contemporain lui consacre une exposition « Malick Sidibé: Bamako 1962-1976 ». En 2007, le célèbre photographe malien est lauréat du « Lion d’or » de la 52e Biennale de Venise.

CYPRIEN TOKOUDAGBA (NÉ EN 1939, BÉNIN)

Né à Abomey, Cyprien Tokoudagba mène dans le même temps plusieurs activités : peintures murales et sur toiles, fresques, sculptures, etc. Il est également restaurateur au palais du roi Glele et au musée national d’Abomey, et donc en contact avec les très riches traditions artistiques du Bénin, l’un des plus marquants berceaux culturels du continent africain. Il travaille d’autre part à la décoration de nombreux édifices vaudous, temples privés ou institutionnels. Sans abandonner les commandes de peintures murales, il réalise depuis 1989 de grandes peintures sur toile dans lesquelles il combine avec une grande liberté, les emblèmes des rois d’Abomey, les symboles des divinités (Terre, Feu, Eau, Air) et les objets liés à sa culture. Depuis sa participation à l’exposition les Magiciens de la Terre du Musée national d’Art moderne de Paris, en 1989, l’artiste béninois a notamment pris part au projet Out of Africa de la Collection Saatchi à Londres en 1992, aux Rencontres Africaines à l’Institut du Monde Arabe, en 1994 mais également aux biennales de Sao Paulo et Dakar sans oublier Africa Remix qui s’est tenue au Centre Pompidou.

GÜLIN HAYAT TOPDEMİR (NÉE EN 1976, TURQUIE)

Gülin Hayat Topdemir est diplômée du département de peinture de la faculté des Beaux Arts de l’Université de Mimar Sinan . L’artiste stambouliote s’est vue attribuer, en 2007, le prix de Nuri İyem Painting Competition avec une mention honorable du jury. Les peintures de Gülin Hayat Topdemir sont le reflet de ses rêves et de ses sensations. Dans un style hyper réaliste, l’artiste exécute des portraits idéalistes, empreints de pureté et relatant la spiritualité féminine. Ainsi, ces portraits de la femme moderne où le temps semble s’être arrêté en opposition au rythme effréné de son quotidien. A travers ce paradoxe temporel, l’artiste dépeint la femme moderne, hyperactive voire surmenée mais toujours ancrée dans la spiritualité. Gülin Hayat Topdemir s’est distinguée par plusieurs performances avec Mehpare A Yigit entre 1998 et 2002. Depuis 2009, Topdemir est représentée par la galerie Casa Dell’Arte (Istanbul and Bodrum).

WILLIAM WILSON (NÉ EN 1952, TOGO, BÉNIN, FRANCE)

Né à Tours, d’une mère Orléanaise et d’un père Togolais-Béninois, William Wilson grandit à Orléans. A l’âge de 18 ans, il entreprend des études de philosophie et d’ethnologie à Paris. C’est en découvrant le monde de l’art et des artistes qu’il “tombe en peinture” pour s’y consacrer en autodidacte. Après de nombreux voyages en Europe et en Afrique de l’Ouest entrecoupés de divers travaux dans le journalisme et la musique; il fait sa première exposition à Paris en 1976. Mais c’est à partir de 1983 qu’il montre régulièrement son travail, en France, en Europe et en Afrique, puis aux Etats-Unis. En 1986, il obtient le Prix de la Villa Médicis « Hors-les-Murs » et passe plus d’un an aux Etats-Unis. Son œuvre majeure, « L’Océan Noir », lui vaudra une reconnaissance internationale à travers différents musées du monde (France États-Unis, Italie, Israël, Mali, Belgique, Suisse, Sénégal et Bénin).

Biographies

SAMI AL KARIM (BORN IN 1966, IRAK)

After a childhood in Lebanon, Sami Al-Karim joined the Fine Arts School in Baghdad, Iraq, before going into exile in the United States. Therefore, he shows what the media hide, revealing some injustices that mold these countries at the heart of global economic interests. Al Karim has been influenced by Sumerian and Babylonian civilizations, which clearly define his earlier works. Using different materials and techniques, he creates the heavy texture and depth along the surface of this work. Behind his artwork, Sami Al Karim concept is not a message, but a statement that “we as humans, good and evil, are all servants of love”.

HICHAM BENOHOUD (BORN IN 1968, MOROCCO)

This instructor in visual arts for thirteen years at a Moroccan middle school started portraying his pupils in the series La salle de classe (the classroom). The richness of the dialogue initiated will be at the foundation of his esthetic search: the issue of identity, its diversion and respect within a segregated society has always been central in his work. His work has been shown on numerous occasions, especially during the International Photography Meeting in Bamako in 2001, at the exhibition Africa Remix in 2005, in Paris and Düsseldorf. Hicham Benohoud took part in large international events such as Contemporary photography in the Arab world at the Aperture foundation in New York and “Look of the contemporary Arab photographers” at the Arab World Institute in Paris. The works by this artist have also joined prestigious collections: La Maison Rouge, Antoine de Galbert Foundation, the National Fund for Contemporary art in Paris as well as the Royal Academy of Fine Arts in Madrid.

BURÇAK BİNGÖL (BORN IN 1976, TURKEY)

Holder of a PhD from the Faculty of Fine Arts, Hacettepe University, Ankara, she worked at the ceramics department within this institution, before traveling to New York in 2009 to study photography at the New School University. Having her works exhibited since 2001, Burçak Bingöl is the winner of several prizes (in Argentina and Croatia), and she has participated in numerous events both in Turkey and abroad. Her works can be seen in private collections including David Pilote Collection (USA), Ronald Kuchta Collection (USA) or Ziraat Bank (Turkey).

PIERRE BODO (BORN IN 1953, DEMOCRATIC REPUBLIC OF CONGO).

Pierre Bodo was born in Mandu, Democratic Republic of Congo. In 1970, he settled in Kinshasa and took part, in 1978, in the famous exhibition “Art Partout” (Art Everywhere) that revealed to the general public the Zaïrean popular painting of which he is one of the main figures. He then affirmed firmly and honestly his faith in the ability to create an art able to change the course of history. His works can take the form of chronicles, lampoons, manifests, claims or advices. He is a so called popular painter. In the early 90ies, he changed significantly his style so as to “express my great personal ideas”. His goals are the improvement of life and visible things; he wants to share his dreams of a better world. He deals with fantastic or symbolic subjects emerging from an overactive imagination fed by his dreams. Between 2005 and 2006, Pierre Bodo joined the Pigozzi Collection with African Art Now: Masterpieces. In 2007, the artist took part in the exhibition Popular Painting from Kinshasa at Tate Modern Gallery in London and 100% Africa, at the Guggenheim Museum in Bilbao.

ZOULIKHA BOUABDELLAH (BORN IN 1977, ALGERIA)

Zoulikha Bouabdellah is the daughter of Hassen Bouabdellah, an Algerian director and writer, and of Malika Dorbani, former director of the Museum of Fine Arts in Algiers. Zoulikha Bouabdellah grew up in the Algerian capital until the age of 16. When civil war broke out in 1993, her family left Algeria to settle in France. A graduate of the National Art School of Cergy-Paris in 2002, Zoulikha Bouabdellah has found her place in the field of contemporary art. Her works play on the duality and imbalance of cultures, on their fusion as well as on their ability to transcend boundaries.

MERIEB BOUDERBALA (BORN IN 1960, TUNISIA- FRANCE)

Born in Tunis in 1960, Meriem Bouderbala later studied engraving and painting at the Ecole des Beaux-arts in Aix-en-Provence, from which she graduated in 1985. Then she left France and went to London, where she joined the Chelsea Art School, engraving section. Meriem Bouderbala is among the rare artists who combine numerous skills (painting, photography, installation, video) which she uses in the various media she explores (fabric, paper, glass, fabric). Her work as an artist is always influenced by her double French and Tunisian origin. Her work is a protean visual reflexion on the body, which is both the object of study and the very medium of the work. She criticizes a certain kind of orientalism made of fantasies on Eastern women, judged as sensual and lascivious. In photography, her superimpositions of images echo the engraving process which she has studied for so long, where the successive impression of color boards reveals the pattern in its relief and the fluid motion of veils. An incontrovertible figure of an art of femininity, her work is represented in the collections of the Arab World Institute and at the Contemporary Art Museum of Lisbon, among others.

CHÉRI CHÉRIN (BORN IN 1955, DEMOCRATIC REPUBLIC OF CONGO)

Chéri Chérin was born in Kinshasa, a megalopolis with more than 10 million inhabitants who comply with the famous article 15 of the Constitution which encourages people to take themselves in hand. Since the early 1970's, the city has witnessed a creative explosion in every artistic realm. The band “Viva la Musica” has enjoyed huge popular success. It was a member of this band who invented the concept of the SAPE, the “Society of Atmosphere-Creators and Elegant Personalities” and the painter Chéri Chérin who was one of the most prestigious figures in this Kinshasa institution, proclaimed himself “unclassifiable remarkable Expressionist creator unequalled and unique in this field” (the acronym of CHÉRIN). Chérin gives equal prominence to subject, form, representation, intelligibility, and decorative qualities. He denounces a world in which opportunism and comedy threaten to win out over the true values for which he means to fight and whose values he conveys in his paintings. Very popular in DRC, the works by Chérin are very well received worldwide, especially in Belgium and in Spain during “100% Africa”, at the Guggenheim Museum in Bilbao, as well as in the United Kingdom at the Tate Modern, in 2007, during “Popular Painting from Kinshasa”.

JASPER DE BEIJER (BORN IN 1973, NETHERLANDS)

Born in Amsterdam, Jasper de Beijer attended from 1992 to 1996 the School of Fine Arts in Amsterdam then in Utrecht, design department, where he graduated in 1997. During his academic period, De Beijer made numerous sketches in which he used scale models and settings as a study tool for his drawings and paintings. His first official series of photographs, “Buitenpost”, is a stage in the use of models and settings as a starting point for manipulated photography. Collections such as the Bank of America and the Rabobank collection have many works by the artist. The Hague Museum of Photography, the Denver Museum of contemporary art, the Het Domein de Sittard Museum (Netherlands), Nouvelles Images Gallery in The Hague, TZR Gallery (Dusseldorf), the Hamish Morrison Gallery (Berlin), the Studio d'Arte Cannaviello (Milan) have held exhibitions of Jasper de Beijer's work or represented him as a gallery.

JEAN JACQUES DELEVAL (BORN IN 1945, TURKEY)

After receiving his diploma from the Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts of Paris, Jean Jacques Deleval headed for Rome to perfect his restoration technique. He was in fact active in this field both in the Louvre and at the restoration studio of the art gallerist Daniel Wildenstein. The artist shared his time between Brussels and the island of Formentera in Spain, where he resides. With a solid understanding of ancient and less ancient techniques, Deleval feels a certain interest in the contemporary. This leads him to study and finally exercise the huge possibilities offered by the manipulation of computer-generated images. Deleval's works are accomplished in function of a thought or influence by way of the bias of an idealized language of imagery. Imperfections are eliminated, lips are swollen or thinned as needed. Reality as presented is more of fiction than that which passes as factual. Jean Jacques Deleval is notably represented by the Parisian gallery Rive Gauche- Marcel Strouk.

FERHAT DENİZ (BORN IN 1980, TURKEY)

Born in Istanbul, Ferhat Deniz obtained a Bachelor of Arts degree from the painting department of the faculty of Fine Arts at Yeditepe University in Ankara. Ferhat Deniz drew attention in 2007 at the Istanbul Tuyap Contemporary Art Fair, and in 2008 joined the gallery Casa Dell'Arte in Bodrum for a collective exposition devoted to young talents

(Young Artists). In 2010, the gallery CDA Projects of Istanbul devoted an exposition to Deniz entitled “Memories, Dreams, Nightmares”. The artist, taking himself as a reference point, puts on canvas the limitations of man’s life and how these limitations can take form in the journey that is taken within our memories.

JEAN DEPARA (1928- 1997, ANGOLA)

Depara was born in 1928 in Kboklolo, Angola. He started photography in 1950 with a small Adex camera. When he arrived in Kinshasa in 1951, Depara tried to combine photography with several little trades: bicycle and camera repairer, scrap metal dealer. Kinshasa is a big capital city where Rumba and cha-cha is played day and night. The famous Zairean singer Franco invited him to his musical evenings, and thus became the main subject of Jean Depara’s photographs, who then founded his studio: The Jean Whisky Depara. He spent his days at the Kwist, the Ok Ba and the Sarma Congo, the city’s famous bars. At night, he attended the trendy night clubs and enjoyed taking pictures of this late-night people who were proud to purchase his prints. His black and white photographs capture with relevance the crazy atmosphere, the joy, the unconcern and the SAPE (Society of Atmosphere-Creators and Elegant Personalities) of that time. Depara stopped his activity in 1989.

ISMAËL DIABATÉ (BORN IN 1948, MALI)

Ismaël Diabaté pursued academic studies at National Institute of Arts in Bamako, from which he graduated in 1968. At that time he developed a both realistic and committed painting style, before being interested by the work of Lamine Sidibé and the Bogolan Kasobané Group. Ismaël Diabaté experimented with the bogolan technique as early as 1983. He works first in pen and brush, then uses a “dripping” technique for the wildly energetic series of “Foules” works. In opposition the works from the “Geometrics” series are a result of intense concentration. Using bamana writing with its traditional symbols studied by Germaine Dieterlen, Diabaté fills his canvas with geometric bogolan patterns found in bogolans, and does not hesitate to create new ones, so that the same design is not reproduced in different canvases. If the early “Geometrics” were created according to traditional bogolan methods, the later creations use acrylic, which allows for an ideal conservation of the work. As early as 1988, Diabaté showed his work at Etnografiska Museet in Sweden. In 1990, he participated in the exposition entitled “Bogolan et arts graphiques du Mali” at the “Musée des arts d’Afrique et d’Océanie” in Paris. In 2007, the Foundation HAIAC in Segovia, Spain devoted an exposition to Ismaël Diabaté..

MOHAMED EL BAZ (BORN IN 1967, MOROCCO)

Born in Morocco, Mohamed El Baz joined his father at the age of 8 in France together with his family. Since 1993, and after graduating from the Paris-Cergy School of Fine Arts and training at the Paris Institute for Advanced Studies in Fine Arts, he developed a work under the form of an endless beginning entitled “Tinkering the incurable”. Since his first significant exhibition at the Modern Art Museum in Villeneuve d’Ascq in 1994, the artist has participated in numerous events including the Istanbul Biennial in 1995, and “Africa Remix” at the Centre Georges Pompidou (Paris) in 2005. He also held a solo exhibition at L’Atelier 21 (Casablanca) and at JGM Gallery (Paris) in 2011.

ERRO (BORN IN 1932, ICELAND)

Gudmundur Gudmundsson, known as Erró, was introduced to art through a catalogue of the New York Modern Art Museum. Following art studies from 1952 to 1954 in Reykjavik and then in Oslo, Florence and Ravenne, he settled in Paris in 1958 before living in Thailand and in Formentera island. In Paris, Erró met Brauner, Masson, Max Ernst, Man Ray, Miro, Giacometti, Duchamp, Breton and, from 1963 to 1965, he collaborated in happenings together with his friend Jean-Jacques Lebel. Easily provocative, Erró represents either despots and heroes from comic strips or gods from the Greco-Roman mythology in a plastic world filled with enigmas. Heir to Lichtenstein, Warhol, Fahlström, Roberto Matta and Rosenquist, the artist interlaces the styles and graphics by increasing the contemporary allegories. Resolutely an imitator, Erró is also inspired by Picasso, Leger, Disney and Dalí in order to stigmatize the society of spectacle and consumption. Following exhibitions such as the Venice Biennial in 1975, the national gallery of Jeu de paume in Paris in 1999 or the FIAC in 2001, a museum presenting an important selection of works by the artist was inaugurated in Reykjavik that same year. This major representative of narrative figuration has pride of place today in the whole world, in particular at the Centre Pompidou in Paris.

MOUNIR FATMI (BORN IN 1970, MOROCCO)

Mounir Fatmi constructs visual spaces and linguistic games that aim to free the viewer from their preconceptions. His videos, installations, drawings, paintings and sculptures bring to light our doubts, fears and desires, by addressing directly the current events of our world. His work speaks to those whose lives are affected by specific events and deals with the desecration of religious objects, deconstruction and the end of dogmas and ideologies. In 2008, his work is featured in the program “Paradise Now! Essential French Avant-Garde Cinema 1890-2008” at the Tate Modern in London as well as in the exhibition “Traces du Sacré”, at the Centre Georges Pompidou, in Paris. Since 1993, he has been awarded several prizes such as the Grand Prize at the 7th Dakar Biennial in 2006 and the Uriöt prize, Rijksakademie van beeldende kunsten, Amsterdam. He received the Cairo Biennial Prize in 2010. He took part in “the Future of a Promise”, the first pan-arab exhibition at the 54th Venice Biennial in 2011.

HASSAN HAJJAJ (BORN IN 1961, MOROCCO)

Born in Larache, Morocco, in 1961, Hassan Hajjaj immigrated together with his family to London at the age of 14. Hassan Hajjaj moves in the heart of emerging cultures, in the clubs, discovering and building ties with the world of music: reggae, hip hop and world. Based in London, Hassan Hajjaj however feels the need to strengthen ties with his homeland, which he has never broken with, he decided to explore and reflect his multicultural experience by making a series of photos as a tribute to his friends, musicians, artists, dancers, craftsmen. His western look marks his Moroccan world.

KHOSHROW HASSANZADEH (BORN IN 1963, IRAN)

Hassanzadeh lives in Tehran, where he works as an actor and visual artist. Between 1989 and 1991, he studied painting at Mojtama-e-Honar University. From 1995, while he was studying Persian Literature at Azad University, he also received private training from the artist Aydeen Aghdashlou. Hassanzadeh first gained international recognition with War (1998), a grim and trenchant diary of his own experiences as a volunteer soldier during the Iran-Iraq war (1980-1988). In Ashura (2000) a ‘women-friendly’ interpretation of the most revered Shiite religious ceremony, he depicted chador-clad women engulfed by religious iconography. “Chador” (2001) and “Prostitutes” (2002) continued his exploration of sociological themes particular to Iran’s hyper-gendered urban landscape. In Terrorist (2004) the artist questions the concept of ‘terrorism’ in international politics by portraying himself, his mother and sisters as ‘terrorists’. Khosrow Hassanzadeh has had solo shows in Amsterdam, Beirut, Dubai, London, Phnom Penh, and Tehran. It was his solo exhibition at Diorama Arts in London in 1999, which first introduced his work to public institutions. His work is now held by The British Museum, the Tehran Museum of Contemporary Art, the World Bank and the Tropenmuseum in the Netherlands.

MONA HATOUM (BORN IN 1952, PALESTINE)

Mona Hatoum is an performing artist of Palestinian origin, former student of the Byam Shaw School of Art and the Slade School of Art from 1975 to 1981. During these six years, she addressed body-related issues, the construction of the language and conditions of exile. Mona Hatoum started to be renowned in the 80’s with performances where she staged violence and sexuality to address the topics of suffering and in which her own body was voluntarily exhibited, sometimes up to the limit of its forces. Most of these performances were filmed and eventually led Mona Hatoum to video art in 1983. Mouna Hatoum’s personal story has inspired her work. Exile and the separation from her family who remained in Palestine has become the subject matters of her videos and works. While the beginning of her career was marked in the 1980’s by very committed and highly autobiographical performances and videos, her work has developed thereafter around more timeless environments. By working with varied media, Mona Hatoum criticizes the limits of traditional art and evokes the dangers of authority policy, in particular in her works “Untitled”, featuring a wheelchair (1998, Tate Gallery, London) and “Silence” (1994, New York, MOMA). The work by this artist is among significant public collections such as that of the Baltimore Museum of Art, Kunstmuseum, Basle, the Contemporary Art Museum in Los Angeles, MOMA (New York), the Centre George Pompidou, etc.

ROMUALD HAZOUMÈ (BORN IN 1962, BENIN)

Romuald Hazoumè was born in Porto-Novo within a catholic family. He is of Yoruba origin and deeply marked by voodoo. Through his double cultural belonging, Romuald Hazoumè tests a controversial situation that shows in the creation process of his work, the latter not being made according to the Yoruba tradition, but in a totally syncretic mode, using salvaged materials. In the middle of the 80’s, he made his first sculptures using plastic cans, subtly showing his critical stance against African political systems and figures with the minimal intervention he inflicts upon them. Hazoumè assembles obsolete materials, rubbish and objects, which he uses just as they are or which he forms

or distorts, to represent his own vision of society, of event-driven facts or global issues. He is committed against all forms of slavery, corruption, and traffic which are to him the ultimate testimonies of current drifts. In 1992, Romuald Hazoumè was talked about at the exhibition Out of Africa: The Jean Pigozzi Contemporary African Art Collection in London. International success followed: at the 1995 travelling exhibition An Inside Story: African Art of Our Time in Japan, at the exhibition Three Continents presented by the New York Metropolitan Museum in 2011, and most noticeably at the event TWENTY-FIRST CENTURY at Queensland Art Gallery in Brisbane, Australia as well as in other significant biennial shows (Istanbul, Johannesburg, Liverpool etc).

ELIKA HEDAYAT (BORN IN 1979, IRAN)

Born in Teheran, Erika Hedayat carried out studies in visual communication at the University of Art in Tehran, and joined the studio of Annette Messager at the “Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts” in Paris in 2003, where she graduated in 2008, with congratulations from the jury. Erika Hedayat works along the frontiers of performance and video. This path is not without connection to the personal story of the artist, exile and the need to reinvent herself, and to rebuild with what is left (memories, language, friends) a new identity. Hedayat tells her stories inspired by the sociopolitical events of Iran today. Nominated for the Golden Key prize, Kassel Documentary Film & Video Festival in 2007, she was awarded the Hiscox Start Prize in 2009. The performances of this young artist received a positive response from the public (Performance with Tamar Erde, Aline Vidal Gallery (Paris) in 2011 ; performance with Impure Company, Oktoberdansen festival, Bergen (Norway) ; Spark Festival of Electronic Music and Arts, Minneapolis, en 2009). The works of the Iranian Erika Hedayat are part of the permanent collection of the “Fonds municipal d’art contemporain” in Paris.

AZADE KÖKER (BORN IN 1949, TURKEY)

Azade Koker graduated from the Istanbul State Academy of Fine Art in 1971. She continued her study at the Berlin School of Fine Arts, Department of Industrial Design from 1973 to 1976 and at the Department of Sculpture in the same school from 1976 to 1979. In 1978, she opened her own studio in Berlin. Since 1992, she has taught in several Universities in Germany. Her first exhibitions were held in 1980 in Hannover, Düsseldorf and Stuttgart. She has held many exhibitions not only in Germany and Turkey, but also in Switzerland, Spain, Japan etc. She currently works as a professor at the Braunschweig Technical University.

GEORGE LILANGA (1934-2005, MOZAMBIQUE)

George Lilanga was born in the highlands of Mozambique in Tanzania. The renowned makonde sculptors of the region initiated him to the world of sculpture in 1961. He went with them to settle in Dar es Salaam, where working conditions were more favorable to creation. George Lilanga founded Nyumba ya Sanaa (the house of art) with other artists in 1973 and simultaneously developed his work in sculpture and painting. His works have roots in the makonde culture and are imbued with its magic: ancestors, genies and natural forces predominate. The totality of Lilanga’s pictorial and sculpture work, if inspired by makonde, are nevertheless testimony to a profound revolution which brought about the birth of individualization and personal talent in Africa. His polychromatic works reveal a highly developed esthetic sense, and translate a keen sense of social criticism and caricature. Lilanga has held many exhibitions throughout the world such as “Artist in Residence and Workshop” at the Musée d’Art Moderne in Hiroshima (Japan), in 1995; “Georges Lilanga” at MAMCO in Geneva, in 2002 as well as “Lilanga from here and abroad” at the “Centre Culturel François Mitterrand” in Périgueux in 2003.

GUY LIMONE (BORN IN 1958, FRANCE)

At the age of 20, after carrying out accounting studies, Guy Limone joined the “Ecole des Beaux-Arts” in Lyon, then the painting department at the “École Nationale Supérieure des Beaux-Arts” in Paris. A painter by training, Guy Limone turned gradually toward photography and installation, always with two obsessions : figures and colors. Inspired by the minimalistic art of the 60’s and 70’s, the artist uses numerous images that allow him to work in geometric pattern and to reach for density. Guy Limone counts and imposes his order upon the world, then by use of color and imagery interprets a fractured contemporary society with humor and poetry. In 1993, Guy Limone joined Maurizio Cattelan for a group exhibition at Massimo de Carlo Gallery in Milan. In 1997, the artist participated in “At the threshold of the visible”, a travelling exposition in the US and Canada. The F.R.A.C Alsace, the Parisian space “Paul Ricard” in 2006, but also the “Fondation d’Art Contemporain Daniel et Florence Guerlain” exhibited the artist’s work as part of the exhibition “Regards croisés”. Guy Limone has received public commissions including from the Cultural Center of Saint Raphaël in 2000 as part of the project «1 Français sur 1929 habite à Saint-Raphaël».

ROBERT LONGO (BORN IN 1953, THE UNITED STATES)

Robert Longo practices sculpture, photography, performance and video art with equal mastery. He is also a musician within the band of his companion Barbara Sukowa. Robert Longo was fascinated very early by the world of media, cinema, television, magazines and comic strips. He started his higher studies at North Texas University and then went to Florence to carry out art studies. When he came back, he obtained a BFA from the Buffalo University of State in 1975. In 1974, all the while continuing his studies, Robert Longo co-founded Hallwalls, a studio and exhibition space devoted to contemporary art. Between 1977 and 1981, Longo created sculptures, photographs and performances. As from 1979, he impressed the audience with a series of human scale graphite drawings entitled “Men in the Cities”. On the American contemporary art scene, Robert Longo stands out by the power of his expression, partly due to his composite technique consisting in the abundant use of graphite pencil, and partly to the subject matters he addresses. The work by Robert Longo has joined many prestigious collections such as the Museum of Modern Art (New York), the Centre George Pompidou (Paris), the Guggenheim Museum (New York), the Saatchi Collection as well as the Tate Gallery in London.

GONÇALO MABUNDA (BORN IN 1975, MOZAMBIQUE)

Gonçalo Mabunda works on the memory of his country, Mozambique, which emerged in 1995 from a long and bloody civil war started in the mid Seventies. With a childhood marked by the violence and absurdity of this war, Gonçalo Mabunda joined the studio Núcleo de Arte to take part in 1998 in the project of transformation of the weapons retrieved at the end of the civil war, into art objects. He gives AK 47s, rocket launchers, guns and other destruction objects an anthropomorphic shape. This material reincarnation of violent instruments into aesthetic objects with an inoffensive appearance provides an account of the absurdity of the civil war that divided the country. The mechanics of deconstruction and reconstruction at work in Mabunda’s drawings is shown through his thrones, the archetypal attributes of power, which earned him international recognition. Made from weapons, these typically African tribal and clannish symbols are an ironic way for him to disregard the aberration of the civil war that had isolated his country for so long.

DAVID MACH (BORN IN 1956, SCOTLAND)

David Mach has become a renowned and famous artist represented in galleries and museums worldwide, thanks to his monumental sculptures, ephemeral constructions made from massive quantities of industrial surplus or salvaged materials. David Mach made big news in October 2006 with “It takes two”, two sumo wrestlers holding a container installed in the “Jardin des Tuileries” as part of the monumental sculpture route at the FIAC. David Mach is a member of the Royal Academy of Arts in London, where he is a sculpture teacher. He was awarded the Pat Holmes Memorial Prize and the Lord Provost, RGI de Glasgow Prize. Nominated for the 1988 Turner Prize at Tate Gallery in London, he is an associate professor at the Sculpture department of Edinburgh College of Arts.

ABU BAKARR MANSARAY (BORN IN 1970, SIERRA LEONE)

After leaving school in 1987, he settled in Freetown, where he became a voracious autodidact, studying all aspects of practical science and engineering. He revived a technique especially popular in central Africa of manufacturing decorative objects or toys out of wire and iron. But he applied an extreme form of this technique to build futuristic machines for extravagant purposes, creating contraptions that could produce fire, light, air, water, cold, motion, and sound. “I am an artist making creations without limitation. I do drawings, paintings, sculptures”. Mansaray’s preparatory drawings also stand as independent artworks. These studies consist of detailed calculations, sketches, diagrams, and commentaries executed in pencil, ballpoint pen, and crayons. No doubt the economic, political and social situation in Sierra Leone, a country where war has left behind nothing but ruins and charred bodies, has shaped Mansaray’s imagination and inspiration. In 1998 he managed to escape his country under extremely difficult circumstances; however, his work continues to bear witness to the horrors of war.

YOUSSEF NABIL (BORN IN 1972, EGYPT)

Youssef Nabil has developed his own style halfway between photography and painting: a finely worked staging, and black and white silver prints which he revives with a manual coloring. The depiction evokes the powdered aesthetics of the Egyptian cinema of the 50s which has strongly influenced him when he was a child in Cairo. Trained by David LaChapelle and Mario Testino among others, he initiated a series on the artists he admired as of the 1990s, showing within dreamlike portraits a face which is far from their

public personas. In 2010, he moved from the still image to the motion picture and made his first movie, *You Never Left*, an eight minute piece featuring actors Fanny Ardant and Tahar Rahim set in an allegorical “other place” that is a metaphor to his native Egypt. In the continuity of his self-portraits and his aesthetic bias, the film refers to exile and its matching metaphor. If “leaving is a little bit like dying”, this initiatory journey shows that it is also opening to an elsewhere, to the unknown, to a form of rebirth testified by the work.

ZAKARIA RAMHANI (BORN IN 1983, MOROCCO)

Zakaria Ramhani came very early to painting at his father’s studio. He obtained his diploma in visual art teaching and soon gave up the public service to devote himself exclusively to his artistic practice. Since 2006, he has been conducting a project entitled “From right to left”, exploring the relationship between the written text under various forms and the portrait as a symbol of individual identity. Zakaria Ramhani has developed a language of his own where the Arabic or Latin writing is like a pictorial gesture at the service of a figural order. The originality of this work lies in the fact that the final image includes in a perfect order the expansion of the graphic layouts and strips them of their scriptural status to turn them into a simple painterly brushstroke. The work by Zakaria Ramhani was presented at the British Museum in London at *Word Into Art* exhibition, at the 8th edition of *Dak’ art Biennial* (Senegal), at international art fairs such as *ArtDubai* and *Art Paris-Abu Dhabi* (WATER), and at *Interoenia Extrart* project in Italy under the direction of Achille Bonito Oliva (former curator in chief of the Venice Biennial). His works are part of prestigious collections such as Alain Dominique Perrin (Cartier-France Foundation), Bank Al Maghrib Museum (Morocco), Jean-Paul Blachère Foundation (France) and Barjeel Foundation (UAE).

DAVID REIMONDO (BORN IN 1972, ITALY)

The artistic experience of David Reimondo has been developed in Italy and abroad. The most prominent feature of Reimondo’s work is his choice not to use traditional techniques. It cannot be considered painting, sculpture or photography, yet the work contains elements of each of these processes. It is trace, it is image, it has weight and is three-dimensional. Reimondo uses this combination to underline the suggestion of the human condition: polyvalent, complex, multiple. The images shown in the works by David Reimondo are the result of a composite technique applied on a surface of sliced bread, where the black is attained by toasting the bread and the white by covering it with an appropriate aluminium mask. The symbolization Reimondo infers with his use of materials is a key element of his work. His use of bread combined with contemporary imagery explores the relationship between humanity and technology, body and space, and language and identity. Since 2000, Reimondo’s works are regularly shown by Italian galleries (Tedeschi Gallery de Rome, Turin, Milan etc and also in London and Switzerland).

CHÉRI SAMBA (BORN IN 1956, DEMOCRATIC REPUBLIC OF CONGO)

Born in Kinto M’Vuila, Chéri Samba settled at the age of 16 in Kinshasa, the capital city, where he earned his living as an advertising sign painter all the while making comic strips for his magazine *Bilenge Info*. He staged societal phenomena, customs, sexuality, disease, social inequalities, corruption, which quickly earned him great local popularity. As from the end of the 80’s, he started staging himself in his canvases as a commentator so that “people can also know my face, not only my name, just like a TV news presenter”. To him art has no border. His most recent paintings address world events. In 1989, Samba was noticed at the great exhibition *Magiciens de la terre* at Centre George Pompidou. In 1991, this Congolese artist entered the United States by joining the Museum for African Art and the New Museum for Contemporary Art in New York as well as the Museum of Contemporary Art in Chicago with the exhibition *Cheri Samba*. In 2004, the Cartier Foundation for Contemporary Art devoted an exhibition to him entitled *J’aime Chéri Samba* (I love Cheri Samba). His works have traveled the 5 continents (Russia, Italy, Monaco, Germany, South Africa, Brazil, Austria, Switzerland, Japan, Spain, the Netherlands, Mexico, Belgium etc).

FAISAL SAMRA (BORN IN 1956, SAUDI ARABIA)

Born in Bahrain, Faisal Samra graduated from the *Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts* in Paris, France (With honor degree) in 1980. From 1980 through 1981, he worked as a Stage designer at the Saudi TV. The following year, he worked as a Senior Graphics Designer at Arabian Bechtel Co., Jubail, Saudi Arabia. In 1987, he moved to Paris and worked as a Fine Arts & Graphics Consultant at Institut du Monde Arabe. Then he made his first visit to New York in 1988. Throughout 1993-94, he conducted personal research on Islamic Design & Artisan works in Fes, Marrakech, and Rabat, Morocco. He settled and worked in Beirut as from 2002. In 2003, he led courses and workshops in Drawing & Painting at College of fine Arts in Amman, Jordan and at Faisal Samra Studio in

Bahrain. In 2005, he was an artist in Residence at Cite International Des Arts in Paris, and took part in the Alexandria Biennale as a jury member. Since 1993, Faisal Samra lives and works as an independent artist.

MALICK SIDIBÉ (BORN IN 1935, MALI)

Malick Sidibé was born in 1935 within a Peul family in a small village of Mali. Noticed for his gift as a draughtsman, he joined the School of Sudanese Craftsmen in Bamako, where he graduated in 1955. He made his debut in photography with “Gégé la Pellicule” and opened the Malick Studio in 1958 in the district of Bagadadi, center of Bamako. He got involved in the cultural and social life of the capital city, which was in effervescence since the Independence. An incontrovertible figure very appreciated by young people, Malick Sidibé was in every party where young people discovered the dances from Europe and Cuba, dressed up in the Western fashion and vied with each other in elegance. In 1957, he was the only reporter from Bamako to cover all events and parties. On Saturdays, these parties lasted until dawn and continued the following day on the bank of the Niger River. In 1995, the Cartier Foundation for Contemporary Art devoted an exhibition to his work entitled “Malick Sidibe: Bamako 1962-1976”. In 2007, this renowned Malian photographer won the “Lion d’or” at the 52nd Venice Biennial.

CYPRIEN TOKOUDAGBA (BORN IN 1939, BENIN)

Born in Abomey, Cyprien Tokoudagba carries out several activities at a time: mural and canvas paintings, frescos, sculptures.... He is also a restorer at the palace of king Glele and at the National Museum of Abomey, and he is therefore imbued with Benin’s very rich artistic traditions, one of the most outstanding cultural cradles of the African continent. He also works on the decoration of many voodoo buildings and private or institutional temples. Without giving up the commissioning of mural paintings, he has made since 1989 big paintings on canvas in which he combines with great freedom, the emblems of the kings of Abomey, the symbols of divinities (Earth, Fire, Water, Air) and the objects related to his culture. Ever since his participation at the exhibition “les Magiciens de la Terre” (the Magicians of Earth) at the national Modern art Museum in Paris in 1989, this Beninese artist took part in the project “Out of Africa” at the Saatchi Collection in London in 1992, the African Encounters at the Arab World Institute in 1994, as well as the Sao Paulo and Dakar biennials, and Africa Remix exhibition held at the Centre Pompidou.

GÜLIN HAYAT TOPDEMİR (BORN IN 1976, TURKEY)

Gülin Hayat Topdemir graduated from the Painting Department in the Faculty of Fine Arts at Mimar Sinan University. She has won a Jury Honorable mention in the Nuri İyem Painting Competition in 2007. Gülin Hayat Topdemir paintings are the reflection on her own sensations and dreams. The figures she paints in a realist style are commendations to what is idealist, pure and clear. The portrait of the modern woman that is distant from the rhythm of the real life also gets distant from time because it reflects the spirituality of the woman. D, Gülin Hayat Topdemir leads many performances together with Mehpare A Yigit between 1998 and 2002, she is represented by Casa Dell’Arte gallery (Istanbul and Bodrum), since 2009.

WILLIAM WILSON (BORN IN 1952, TOGO, BENIN, FRANCE)

With a mother from Orleans and a Togolese-Beninese father, William Wilson was born in Tours and grew up in Orleans. At the age of 18, he carried out philosophy and ethnology studies in Paris. When he discovered the world of art and artists, he “fell into painting” and devoted himself to it as an autodidact. Following many travels to Europe and West Africa, punctuated by various works in journalism and music, he held his first exhibition in Paris in 1976. From 1983 on, he started showing his work regularly, in France, Europe and Africa, then in the United States. In 1986, he obtained the Villa Médicis “Hors-les-Murs” (Outreach) Prize and spent over a year in the United States. His major work, “l’Océan Noir” (The Black Ocean), will earn him international recognition in museums worldwide (France, United States, Italy, Israel, Mali, Belgium, Switzerland, Senegal and Benin).

CONDITIONS DE VENTE

La vente est soumise à la législation marocaine et aux conditions de vente figurant dans le catalogue.
Elle est faite au comptant et conduite en dirhams (MDH).

I. ESTIMATIONS

Le prix de vente estimé figure à côté de chaque lot dans le catalogue, il ne comprend pas les frais à la charge de l'acheteur.

II. FRAIS A LA CHARGE DE L'ACHETEUR

Les acquéreurs paieront en sus du prix de l'adjudication ou « prix marteau », les frais dégressifs suivants par lot :

- Jusqu'à 1 500 000 Dh : 17 % + TVA soit 20,4 % TTC
- De 1 500 000 à 3 000 000 Dh : 16 % + TVA soit 19,2 % TTC
- Au-delà de 3 000 000 Dh : 15 % + TVA soit 18 % TTC

III. GARANTIES

Conformément à la loi, les indications portées au catalogue engagent la responsabilité du commissaire-priseur et des experts, sous réserve des rectifications éventuelles annoncées au moment de la présentation de l'objet et portées au Procès-Verbal de la vente.

Une exposition préalable est organisée et ouverte au public et n'est soumise à aucun droit d'entrée. Elle permet aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des biens mis en vente et de leur dimension. De ce fait, il ne sera admise aucune réclamation, une fois l'adjudication prononcée.

Les acheteurs sont informés que certains lots, sur les photographies, ont pu être grossis et ne sont donc plus à l'échelle.

Les clients qui le souhaitent peuvent demander un certificat pour tous les objets portés au catalogue, et ce en adressant une demande auprès des experts. Ce certificat sera à la charge du demandeur.

Par ailleurs, aucune réclamation à propos des restaurations d'usage, retouches ou ré-entoilage ne sera possible.

IV. ENCHERES

Les enchères suivent l'ordre des numéros inscrits au catalogue. Le Commissaire-Priseur est libre de fixer l'ordre de progression des enchères et les enchérisseurs sont tenus de s'y conformer. Le plus offrant et dernier enchérisseur sera l'adjudicataire. En cas de double enchère reconnue par le Commissaire-Priseur, l'objet sera remis en vente, tous les amateurs présents pouvant concourir à cette deuxième mise en adjudication.

V. ORDRE D'ACHAT ET ENCHERES PAR TELEPHONE

La personne qui souhaite faire une offre d'achat par écrit ou enchérir par téléphone, peut utiliser le formulaire prévu à cet effet en fin de catalogue. Celui-ci doit nous parvenir au plus tard 2 jours avant la vente accompagnée de ses coordonnées bancaires.

Dans le cas de plusieurs offres d'achat d'égale montant, la première offre reçue par la CMOOA l'emporte sur les autres. Les enchères par téléphone sont un service gracieux rendu aux clients qui ne peuvent se déplacer. En aucun cas la CMOOA ne pourra être tenue responsable de tout problème d'exécution desdits ordres ou d'un problème de liaison téléphonique.

VI. PAIEMENT - RESPONSABILITE

Les achats sont payables comptant, sur le lieu de vente ou au service caisse de la CMOOA. Les achats ne peuvent être retirés qu'après paiement de l'intégralité des sommes dues.

En cas de paiement par chèque ou par virement, la délivrance des objets pourra être différée jusqu'à l'encaissement.

Les paiements en euros sont acceptés au taux de change en vigueur au moment de l'adjudication. Dès l'adjudication, l'objet sera sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.

L'acquéreur est chargé de faire assurer lui-même ses acquisitions. La CMOOA décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, et ce dès l'adjudication.

VII. RETRAIT DES ACHATS

Il est vivement recommandé aux adjudicataires de procéder à un enlèvement le plus rapide possible de leurs achats afin de limiter les frais de stockage, d'un montant de 100 dirhams par jour, qui leur seront facturés au-delà d'un délai de 15 jours à compter de l'adjudication.

L'entreposage des lots ne saurait engager en aucune façon la responsabilité de la CMOOA.

Toutes formalités et transports restent à la charge exclusive de l'acquéreur.

Avertissement : tous droits réservés sur l'ensemble des œuvres reproduites dans le catalogue.

CONDITIONS OF SALE

The sale is governed by Moroccan legislation and the conditions of sale printed in the catalogue. Purchases must be made in cash and prices are stated in Moroccan Dirhams (MAD).

I. ESTIMATES.

Estimates are written next to each lot in the catalogue. Estimates do not include the buyer's premium.

II. BUYER'S PREMIUM.

Buyers will pay in addition to the price of the final bid or "hammer price" the following digressive charges:
Up to 1 500,000 Dh : 17% + VAT i.e 20,4 % all taxes included
From 1 500,000 to 3 000 000 Dh : 16% + VAT i.e 19,2 all taxes included
Above 3 000,000 Dh : 15% + VAT i.e 18% all taxes included

III. GUARANTEES.

According to law, the indications written in the catalogue are the responsibility of both the auctioneer and the specialists, subject to the possible amendments announced upon presentation of the item and noted in the record of sale. A pre-auction viewing is organized and opened to the public free of charge. It allows buyers to have an idea of the dimensions and the condition of the artworks put up for auction. Thus, no claim will be admitted, once the sale is pronounced.
The buyers are aware that some lots, might have been enlarged on the photograph and are consequently not to scale.
The clients caring for a certificate regarding any of the objects in the catalogue can address a request to the specialists. The certificate is at the applicant expense.
Furthermore, no claim regarding usual restorations, alterations or relining will be possible.

IV. BIDS.

The bids follow the order of the lot numbers as they appear in the catalogue. The auctioneer is free to set the increment of each bid and the bidders have to comply with it. The highest and last bidder will be the purchaser. In the event of double bidding approved by the auctioneer, the object will be put back for auction, all the amateurs attending being able to contribute to this second sale.

V. ABSENTEE BIDS AND TELEPHONE BIDS.

The person who wishes to leave an absentee bid or a telephone bid can use the form provided at the back of the catalogue. It must reach us at the latest two days prior to the auction with the bank details.
If several bids of the same amount occur, the offer that has been first received by CMOOA wins over the others. Telephone bids are a service graciously provided free of charge to the clients who cannot attend the auction. By no means will CMOOA be held responsible for any carrying out problem of the indicated bids or any problem regarding the telephone link.

VI. PAYMENT AND GUARANTEE.

Purchases can be paid cash, at the sale place or at the pay-desk of CMOOA. They will only be released after full payment of the amount due.
In case of payments by cheque or by bank transfer, the release of purchases could be postponed until payment is received on CMOOA accounts.
Payments in Euros are accepted at the rate of change effective at the time of the auction. Upon purchase, the object is under the guarantee of the buyer. The buyer has to organize himself to insure his purchases.
CMOOA refuses any responsibility regarding any injury that could be brought upon the object, and that shall be done from the auction.

VII. STORAGE AND COLLECTION.

It is much advised the buyers to collect their purchases as soon as possible to limit the storage charges, of an amount of 100 Dirhams per day, which will be charged to them, over a 15 days delay after the auction.
The storage of the lots is not in any way the responsibility of CMOOA.
All the formalities and the shipping are at the exclusive cost of the buyer.

Warning: all right reserved on all the works reproduced in the catalogue.

- ☐ **ORDRE D'ACHAT ABSENTEE BID FORM**
- ☐ **ENCHÈRES PAR TELEPHONE TELEPHONE BID FORM**

ART CONTEMPORAIN INTERNATIONAL

CASABLANCA - SIÈGE ART HOLDING MOROCCO - SAMEDI 24 MARS 2012 A 17 H

NOM ET PRENOM NAME AND FIRST NAME

ADRESSE ADDRESS

TEL PHONE

PORTABLE MOBILE

FAX

REFERENCES BANCAIRES BANK REFERENCES

NOM DE LA BANQUE NAME OF BANK

N°DE COMPTE ACCOUNT N°

ADRESSE DE LA BANQUE BANK ADDRESS

TELEPHONE PENDANT LA VENTE TELEPHONE DURING THE AUCTION

LOT N°

DESCRIPTION DU LOT LOT DESCRIPTION

*LIMITE EN DH TOP LIMIT OF BID IN DH

*Les limites ne comprenant pas les frais legaux These limits do not include fees and taxes

Après avoir pris connaissance des conditions de vente, je déclare les accepter et vous prie d'acquérir pour mon compte personnel aux limites indiquées en DH, les lots que j'ai désignés.

I have read the terms of sale, I grant you permission to purchase on my behalf the following items within the limits indicated in dh

DATE

SIGNATURE OBLIGATOIRE REQUIRED SIGNATURE

CMOOA
Compagnie Marocaine des Oeuvres et Objets d'Art

Le temps des
COPAINS :

LA MAIN (VERT

Le J DE
Mickey

NOUVELLE

N° 57



WALT DISNEY